LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

TOME VINGT-HUITIÈME.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS

ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DE LA CHINE.

Imprimerie de Béthune.

A PARIS,

AU BUREAU, RUE PALATINE, N° 5,

PRÈS SAINT-SULPICE;

ET CHEZ GAUME FRÈRES,

RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.

1832.

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS

ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DE LA CHINE.

Imprimerie de Béthune.

A PARIS,

AU BUREAU, RUE PALATINE, N° 5,

PRÈS SAINT-SULPICE;

ET CHEZ GAUME FRÈRES,

RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 3.

1837.

LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DE LA CHINE.

LETTRE

Du P. Jartoux, missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine, au P. de Fontaney, de la même Compagnie.

A Pekin, ce 20 d'août 1704.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Je me souviens que quand vous partîtes de la Chine, vous me chargeâtes de vous faire part tous les ans de nos croix et de nos consolations.

Grâces à Dieu, j'aurois bien de quoi vous satisfaire sur le premier point: mais il ne sied pas toujours aux disciples de Jésus-Christ de faire eux-mêmes le détail de leurs peines: c'est bien assez pour eux que Dieu daigne leur en tenir compte. Agréez donc que je m'attache uniquement à ce qui peut vous faire plaisir et vous édifier.

Je commence par l'ouverture solennelle de notre église, qui se fit enfin le 9 de décembre 1703. Ce fut, comme vous savez, au mois de janvier de l'année 1699, que l'Empereur accorda au P. Gerbillon la permission de la bâtir dans ce grand emplacement qu'il nous avoit donné, et qui est renfermé dans l'enceinte même du palais. Quelque temps après, ce prince fit demander à tous les missionnaires de la cour, s'ils ne vouloient pas contribuer à la construction de cet édifice, comme à une bonne œuvre à laquelle il vouloit aussi avoir part. Ensuite il fit distribuer à chacun cinquante écus d'or, donnant à entendre que cette somme devoit y être employée. Il fournit encore une partie des matériaux, et nomma des mandarins pour présider aux ouvrages. On n'avoit que deux mille huit cents livres quand on creusa les fondements, on comptoit pour le reste sur les fonds de la Providence; et, par sa bonté infinie, elle

ne nous a pas manqué Quatre années entières ont été employées à bâtir et à orner cette église, une des plus belles et des plus régulières de tout l'Orient. Je ne prétends pas vous en faire ici une description exacte; il me suffit de vous en donner une légère idée.

On entre d'abord dans une cour large de quarante pieds sur cinquante de long: elle est entre deux corps de logis bien proportionnés; ce sont deux grandes salles à la chinoise: l'une sert aux congrégations, et aux instructions des catéchumènes; l'autre, à recevoir les personnes qui nous rendent visite. On a exposé dans cette dernière les portraits du Roi, de Monseigneur, des Princes de France, du Roi d'Espagne régnant, du Roi d'Angleterre, et de plusieurs autres princes, avec des instruments de mathématiques et de musique. On y fait voir encore toutes ces belles gravures recueillies dans ces grands livres qui ont été mis au jour, pour faire connoître à tout l'univers la magnificence de la cour de France. Les Chinois considèrent tout cela avec une extrême curiosité.

C'est au bout de cette cour qu'est bâtie l'église. Elle a soixante-quinze pieds de longueur, trente-trois de largeur et trente de hauteur. L'intérieur de l'église est composé de deux or-

dres d'architecture : chaque ordre a seize demi-colonnes couvertes d'un vernis vert; les piédestaux de l'ordre inférieur sont de marbre, ceux de l'ordre supérieur sont dorés, aussi bien que les chapiteaux, les filets de la corniche, ceux de la frise, et de l'architrave. La frise paroît chargée d'ornements qui ne sont que peints ; les autres membres de tout le couronnement sont vernissés avec des teintes et des dégradations selon leurs différentes saillies. L'ordre supérieur est percé de douze grandes fenêtres en forme d'arc, six de chaque côté, qui éclairent parfaitement l'église.

Le plafond est tout à fait peint. Il est divisé en trois parties : le milieu représente un dôme tout ouvert, d'une riche architecture ; ce sont des colonnes de marbre qui portent un rang d'arcades surmonté d'une belle balustrade ; les colonnes sont elles-mêmes enchâssées dans une autre balustrade d'un beau dessin, avec des vases à fleurs fort bien placés ; on voit au-dessus le Père-Éternel assis dans les nues sur un groupe d'anges, et tenant le monde en sa main.

Nous avons beau dire aux Chinois que tout cela est peint sur un plan uni, ils ne peuvent se persuader que ces colonnes ne soient pas droites, comme elles le paroissent : il est vrai

que les jours y sont si bien ménagés à travers les arcades et les balustres, qu'il est aisé de s'y tromper. Cette pièce est de la main de M. *Gherardini* (peintre italien).

Aux deux côtés du dôme sont deux ovales dont les peintures sont très riantes. Le retable est peint de même que le plafond; les côtés du retable sont une continuation de l'architecture de l'église en perspective. C'est un plaisir de voir les Chinois s'avancer pour visiter cette partie de l'église qu'ils disent être derrière l'autel. Quand ils y sont arrivés, ils s'arrêtent, ils reculent un peu, ils reviennent sur leurs pas, ils y appliquent les mains, pour découvrir si véritablement il n'y a ni élévations ni enfoncements.

L'autel a une juste proportion. Quand il est orné des riches présents de la libéralité du roi, que vous nous avez apportés d'Europe, il paroît alors un autel érigé par un grand roi au seul maître des rois.

Quelques soins que nous nous soyons donnés, l'église ne put s'ouvrir qu'au commencement de décembre de l'année dernière. On choisit un dimanche pour la cérémonie. Le P. Grimaldi, visiteur de la Compagnie dans cette partie de l'Orient, accompagné de plusieurs autres missionnaires de différentes nations,

vint bénir solennellement la nouvelle église. Douze catéchistes en surplis portoient la croix, les chandeliers, l'encensoir, etc. Deux prêtres avec l'étole et le surplis marchoient à côté de l'officiant : les autres missionnaires suivoient deux à deux, et ensuite venoient en foule les fidèles que la dévotion avoit attirés.

La bénédiction achevée, tout le monde se prosterna devant l'autel ; les pères rangés dans le sanctuaire, et tous les fidèles dans la nef, frappèrent plusieurs fois la terre du front. La messe fut ensuite célébrée avec diacre et sous-diacre par le P. Gerbillon, qu'on peut regarder comme le fondateur de cette nouvelle église. Un grand nombre de fidèles y communièrent ; on pria pour le Roi très chrétien, notre insigne bienfaiteur, et le P. Grimaldi fit à la fin de la messe un discours très touchant. Enfin, la fête se termina par le baptême d'un grand nombre de catéchumènes. La messe se célébra la nuit de Noël avec la même solennité, et avec le même concours de fidèles. Si les instruments chinois, qui avoient je ne sais quoi de champêtre, ne m'eussent fait ressouvenir que j'étois dans une mission étrangère, j'aurois cru me trouver dans le cœur de la France, où la religion jouit de toute sa liberté. Vous ne sauriez croire la multitude de personnes de distinction

qui sont venues voir cet édifice; toutes s'y prosternent à plusieurs reprises devant l'autel; plusieurs même s'instruisent de notre religion, s'y affectionnent, et donnent lieu de croire qu'ils l'embrasseront dans la suite.

Quelle douleur pour nous, si nous avions le malheur de voir détruire un ouvrage qui fait triompher la religion jusque dans le palais d'un prince infidèle! nous en avons couru le risque deux mois après qu'il a été achevé: voici comment la chose se passa.

Le 12 de février de cette année 1704, le frère Brocard qui travaille à des instruments de mathématiques chez le prince héritier, avec toute l'amertume de la croix de Jésus-Christ, reçut ordre de donner la couleur bleue à quelques ouvrages d'acier. Le premier avoit la figure d'un anneau, le second représentoit une garde d'épée tout à fait ronde, le troisième avoit la forme d'un pommeau d'épée, et le quatrième étoit une pointe quadrangulaire fort émoussée. Tout cela est nécessaire pour ce que je dois dire.

Je me trouvois alors dans l'appartement où travailloit le frère Brocard, pour l'aider à perfectionner quelques ouvrages. Le P. Bouvet, qui nous sert d'interprète, y fut aussi appelé, et après avoir observé ces morceaux d'acier,

il me dit qu'il craignoit fort que ce ne fussent les pièces d'un instrument idolâtrique. Je lui demandai plusieurs fois sur quoi il fondoit ce soupçon ; mais il ne put me répondre autre chose, sinon qu'elles lui paroissoient être les pièces d'un sceptre d'idole ; je les examinai de mon côté avec attention, et je n'y pus rien apercevoir que quelques fleurs assez mal gravées.

Cependant le premier eunuque du prince héritier vint nous ordonner de sa part de mettre au plus tôt cet acier en couleur. Nous le conjurâmes de vouloir bien représenter au prince la peine où nous étions de ne pouvoir lui obéir, jusqu'à ce qu'on nous eût éclairci sur le doute que nous avions touchant l'usage du *pien* qu'il nous avoit envoyé (c'est ainsi qu'on appelle cette espèce de sceptre) ; que nous craignions que ce ne fût le *pien* de *Fo*, ou de quelque autre idole, et que, dans ce doute, il ne nous étoit pas permis d'y travailler. L'eunuque protesta que le *pien* étoit uniquement destiné à l'usage du prince, et nullement à celui des idoles. Permettez-moi néanmoins de vous représenter, réplique le P. Bouvet, que ce *pien* ressemble fort à cette espèce d'arme qu'on donne à certains génies supérieurs aux autres, et à laquelle il me semble que le peuple attribue

le pouvoir de défendre des malins esprits. Or, selon les principes de notre religion, nous ne pourrions travailler à de pareils ouvrages, sans nous rendre coupables devant Dieu d'un très grand crime, et le prince est trop équitable pour l'exiger de nous.

L'eunuque peu instruit des devoirs de notre religion, et choqué de notre résistance, au lieu de répondre au doute du P. Bouvet, nous traita d'opiniâtres et d'ingrats; il s'efforça même de nous prouver avec chaleur, que quand il s'agiroit du *pien* de *Fo*, nous n'en devions pas moins obéir au prince; qu'après les grâces dont l'Empereur nous avoit comblés, et dans le temps qu'il venoit de nous permettre de bâtir jusque dans l'enceinte de son palais une église au Dieu que nous adorons, il étoit indigne, sur une fausse délicatesse, de refuser au prince, son fils, une bagatelle. Ensuite ajoutant les menaces aux reproches, il nous exposa les suites fâcheuses que notre désobéissance pourroit avoir.

Nous répondîmes que l'Empereur étoit le maître de nos vies; que nous étions pénétrés de reconnoissance pour tous ses bienfaits; surtout, que nous lui étions infiniment obligés de la protection qu'il accordoit à notre sainte loi; qu'en toute autre occasion nous étions prêts à

lui obéir, comme nous avions fait jusqu'alors quelque chose qu'il nous dût couter; que nous nous estimions même trop honorés qu'il voulût bien agréer nos services; mais que quand il faudroit encourir sa disgrâce, et nous exposer aux plus affreux châtiments, on ne nous engageroit jamais à rien faire contre la pureté de notre religion.

Après une déclaration si nette, l'eunuque s'efforça par toutes les voies d'honnêteté de vaincre notre résistance. Il dit au P. Bouvet que nous pouvions nous fier à sa parole, et que le *pien*, dont il s'agissoit, n'avoit aucun rapport ni à *Fo* ni aux autres idoles. Un de ceux qui l'accompagnoient, m'assura la même chose en particulier, et me dit que l'Empereur lui-même en avoit un semblable.

Comme nous savons jusqu'où les mandarins portent leur complaisance pour l'Empereur et pour le prince, nous ne crûmes pas encore devoir nous en rapporter à leur témoignage. Je pris donc la parole, et je dis que, puisque le *pien* appartenoit au prince, personne n'en devoit mieux savoir l'usage que lui; qu'il lui étoit aisé de lever le doute qui nous arrêtoit; que s'il vouloit bien nous expliquer lui-même l'usage qu'il souhaite faire de cette arme, et nous assurer que ni lui ni les Chinois n'y re-

connoissent aucune vertu particulière, sur le champ il seroit obéi. Nous étions en effet assez convaincus de la sincérité du prince pour ne devoir plus avoir lieu de douter, après le témoignage qu'il nous auroit rendu.

Vous êtes bien téméraires, reprit l'eunuque, de faire une pareille demande! En même temps il nous quitta pour aller faire son rapport au prince. Tous ceux qui furent témoins de cet entretien, nous regardèrent comme des gens perdus. Quelque temps après, on vint nous avertir d'aller au palais rendre raison de notre conduite. Les traitements que nous reçûmes sur la route, de la plupart des officiers, nous firent juger que nous n'en devions pas recevoir un trop favorable du prince même. J'arrivai le premier. Dès que je fus en sa présence, je me prosternai selon la coutume. Il étoit au milieu de toute sa cour, à l'entrée de son appartement, et me regardant d'un air plein d'indignation et de colère : « Faut-il donc, me dit-il, que j'in-» time moi-même mes ordres pour être obéi? » Savez-vous les châtiments que votre déso-» béissance mérite selon la rigueur des lois? » Ensuite adressant la parole au P. Bouvet, qui » me suivoit de près : Connoissez-vous cette » arme, ajouta-t-il? c'est le *pien* dont je me » sers, et qui est fait uniquement pour mon

» nage; il n'est ni pour *Fo* ni pour aucun gé-
» nie, et personne n'attribue à ce *pien* aucune
» vertu particulière : en faut-il davantage pour
» vous rassurer contre vos craintes mal fon-
» dées ? »

Le P. Bouvet crut pouvoir, sans manquer au respect dû au prince, lui exposer les raisons qu'il avoit eues de douter. Mais le prince, se persuadant qu'il faisoit encore difficulté de se rendre à son témoignage, lui parla d'une manière qui marquoit sa colère et son indignation. Il l'envoya dans la salle de la comédie, pour y voir des sceptres pareils au sien entre les mains des comédiens qui étoient sur le point de jouer: « Qu'il voie, dit-il, si c'est là un instrument
» de religion, puisque nous en faisons un ins-
» trument de comédie. »

Le P. Bouvet étant de retour, le prince lui demanda s'il étoit enfin détrompé. Le père lui répondit qu'il voyoit bien que ce *pien* pouvoit servir à différents usages; mais que comme il avoit lu dans quelque livre de l'histoire de la Chine, qu'on avoit employé de pareils instruments à des choses que notre religion déteste, il avoit eu lieu de craindre que celui-ci ne fût de la même espèce, et que le peuple n'eût encore sur la vertu de ces sortes d'armes des erreurs grossières.

Ces nouvelles instances du P. Bouvet irritèrent extrêmement le prince. Il s'imagina que le missionnaire vouloit opposer à son autorité, celle de quelque roman, ou des gens de la lie du peuple. « Vous n'êtes qu'un étranger, lui » dit-il d'un ton sévère, et vous prétendez » savoir mieux les sentiments et les coutumes de » la Chine que moi, et que tous ceux qui n'ont » oint fait d'autre étude dès leur enfance? » Or, je déclare que ni moi ni le peuple de » la Chine, nous ne reconnoissons aucune » vertu particulière dans cette sorte de sceptre, » et qu'il n'y en a aucun de semblable qui » soit un instrument d'idole. Comme je veux » bien vous l'assurer, quelle fausse délicatesse » peut vous arrêter, lorsque je vous ordonne » d'y travailler? parce que *Fo*, et les autres » idoles sont représentées avec des habits, cela » vous empêche-t-il d'en porter vous-même? » Quoiqu'ils aient des temples, n'en bâtissez-» vous pas aussi à votre Dieu? On ne blâme » pas votre attachement à votre religion, mais » on blâme avec raison votre entêtement sur » des choses que vous ne savez pas [1]. »

Après ces paroles, le prince se retira pour

[1] La délicatesse de ces missionnaires est une preuve du moins qu'ils ne favorisoient pas l'idolâtrie comme on les en a accusés.

aller instruire l'Empereur de tout ce qui s'étoit passé. En même temps il donna ordre qu'on fît venir incessamment tous les missionnaires des trois églises de Pekin. J'ai admiré, et je ne cesserai d'admirer toute ma vie, que la colère de ce prince idolâtre ne lui fît jamais dire une seule parole contre la loi chrétienne, quoique nous n'eussions point d'autres raisons à apporter que la crainte de la violer: preuve évidente de l'estime qu'il fait de notre sainte religion.

Comme il étoit fort tard, on nous renvoya dans notre logis, le seul P. Bouvet eut ordre de rester. Il demeura donc comme prisonnier, et passa toute la nuit, qui fut extrêmement froide, sous une cabane de nattes, où on lui permit de se retirer.

Le lendemain matin, quelques personnes me vinrent trouver, pour me dire que le P. Bouvet étoit condamné au châtiment des esclaves. Je leur répondis que ce père seroit heureux de mourir pour n'avoir pas voulu trahir sa conscience; mais que si on le punissoit, la faute étant commune à trois, il étoit de la justice que trois fussent punis.

J'aperçus en même temps l'eunuque du prince, qui venoit nous demander de sa part, si le sceptre de Salomon, gravé sur la boîte

de sa montre n'étoit pas la même chose que le sien? « Vos rois ont un *péen*, nous dit-il; » vous n'en êtes pas scandalisés, et celui du » prince vous fait peur; d'où vient cette diffé- » rence? » Je lui appris ce que c'étoit que le sceptre de nos rois, et je lui expliquai l'histoire du jugement de Salomon, qui étoit gravé sur cette boîte. Enfin, les missionnaires des trois églises arrivèrent sur les huit heures, déjà instruits de toute cette affaire par le P. Gerbillon.

Le mandarin nommé *Tchao*, qui a tant contribué à l'édit qui permet l'exercice de la religion chrétienne dans tout l'empire, nous assembla tous dans un lieu éloigné des appartements du prince. Là, en présence du premier eunuque, et de plusieurs autres personnes, il nous parla à peu près en ces termes : « Vous avez irrité con- » tre vous le meilleur de tous les princes : il » m'ordonne de poursuivre vivement la faute » du P. Bouvet, comme un crime de lèze- » majesté. Si vous ne lui faites satisfaction, » j'irai moi-même accuser le coupable à la cour » des crimes, pour y être jugé et puni selon la » sévérité des lois. Vous êtes des étrangers; » vous n'avez d'appui que la bonté de l'Empe- » reur, qui vous protége, qui permet votre » religion parce qu'elle est bonne, et qu'elle

» n'ordonne rien que de raisonnable. De quels » biens, et de quels honneurs ne vous a-t-il » pas comblés à la cour et dans les provinces? » Cependant le P. Bouvet a eu l'insolence de » contredire le prince héritier, et malgré les » assurances et les éclaircissements qu'il a eu » la bonté de lui donner, il a voulu soutenir » son propre sentiment contre celui du prince, » comme s'il se fût défié de sa droiture et de » sa bonne foi. Je vous fais les juges de son » crime, et de la peine qu'il mérite. Qu'en » pensez-vous? Répondez, P. Grimaldi, vous » qui êtes le supérieur de tous. » Le père qui s'étoit attendu à tous ces reproches, et qui, après avoir tout examiné, avoit désapprouvé la désobéissance opiniâtre du P. Bouvet, répondit que ce père avoit eu grand tort de ne pas déférer au témoignage et à l'autorité du prince; et que par là il s'étoit rendu indigne de paroître jamais devant Sa Majesté, et devant son Altesse.

Le mandarin, sans répondre au P. Grimaldi, s'adressa au P. Bouvet, et lui dit que le prince héritier juroit, foi de prince, que l'instrument dont il s'agissoit, n'étoit point le sceptre de *Fo*, ni des génies; que s'il savoit le contraire, il fit une croix sur la terre, et qu'il jurât sur cette croix. Le P. Bouvet répondit qu'il sou-

mettoit son jugement à celui du prince. « Si » vous reconnoissez votre faute, reprit le man- » darin, frappez donc la terre du front comme » coupable. Le père obéit sur le champ, et » le mandarin alla faire son rapport à l'Em- » pereur. »

Nous louâmes Dieu du témoignage public que ce mandarin venoit de donner à notre sainte religion, au nom de l'Empereur et du prince son fils (car nous savions bien qu'il ne disoit pas un mot de lui-même), témoignage que nous aurions acheté au prix de tout notre sang. Ce courtisan que le seul respect humain retient dans l'infidélité, fit bien valoir ce témoignage, auquel il savoit que nous étions infiniment sensibles : il ne se contenta pas de le dire une fois, il le répéta bien haut et le prononça d'un ton et d'un air à lui donner toute l'autorité que nous désirions.

Quelque temps après, ce témoignage du prince, si avantageux à la religion, nous fut encore confirmé par un autre officier, qui vint nous dire de sa part ces paroles bien consolantes pour nous : « Est-il possible qu'on m'ait » soupçonné d'avoir voulu vous tromper, en » vous faisant violer votre loi que je juge bon- » ne? Sachez qu'un tel dessein est indigne d'un » prince comme moi, et que dans tout l'em-

» pire vous trouveriez peu de personnes ca-
» pables de ce procédé, qui ne peut convenir
» qu'à un mal-honnête homme. Si je suis si
» fort irrité, ce n'est pas pour le sceptre dont
» il s'agit, car je m'en mets fort peu en peine,
» c'est à cause de l'outrage qu'on me fait et
» auquel je suis d'autant plus sensible, qu'il
» me vient de personnes que j'avois honorées
» de mon estime. »

Malgré tant de déclarations du prince, qui étoient suffisantes pour lever entièrement notre doute, nous examinâmes encore, et nous fîmes examiner attentivement tous les différents rapports que pouvoit avoir ce sceptre; mais nous n'y trouvâmes pas l'ombre de superstition : c'est un instrument dont le prince et l'Empereur lui-même se servent pour se dénouer les bras à la façon des Tartares.

Cependant le bruit se répandoit que le P. Bouvet auroit le cou coupé. Les PP. Grimaldi, Thomas, Gerbillon et Pereyra, après avoir conféré ensemble et avec quelques mandarins de leurs amis, allèrent trouver l'Empereur pour lui témoigner leur chagrin sur le peu de déférence que le P. Bouvet avoit eu pour le prince.

Sa Majesté leur répondit, qu'il étoit bien aise qu'ils reconnussent leur faute; que depuis qua-

quante ans qu'il se servoit des missionnaires, il n'avoit jamais eu la pensée de leur rien ordonner qui fût contraire à leur loi qu'il jugeoit bonne; que quand il avoit exigé d'eux quelque service, il s'étoit informé auparavant s'ils n'auroient pas de peine à faire ce qu'il souhaitoit; qu'il avoit même porté les choses jusqu'au scrupule: « J'ai dans mon palais, dit Sa Majesté, une » femme qui joue excellemment bien de la harpe; je voulus faire juge de son habileté le P. » Pereyra, qui touche bien les instruments: » mais faisant attention à la délicatesse des mis» sionnaires, je craignis que le père ne fût tenté de me refuser. Il me vint en pensée, » qu'en tirant un rideau entre les deux, le P. » n'auroit peut-être plus la même difficulté: » cependant je craignis encore que cet expé» dient ne lui déplût. Alors quelques courti» sans me proposèrent de faire habiller cette » femme en homme, et me promirent sur cela » un secret inviolable. J'étois fort porté à le » faire, afin de contenter ma curiosité. Mais » après quelques réflexions, je jugeai qu'il étoit » indigne de tromper un homme qui se fioit » en moi: ainsi je me privai du plaisir que je » m'étois proposé, pour ne point faire de peine » au missionnaire sur les devoirs de sa pro» fession. »

Sa Majesté ajouta que le grand *Lama*, qu'il considéroit si fort, l'ayant prié de faire tirer son portrait par M. Gherardini, il l'avoit refusé, dans la crainte qu'il avoit que ce prince étant chrétien, n'eût de la répugnance à faire le portrait d'un prêtre des idoles. Il dit ensuite qu'il y avoit parmi nous des gens défiants et soupçonneux, qui craignent tout, parce qu'ils ne connoissent pas assez la Chine, et qui aperçoivent de la religion où il n'y en a pas même l'apparence. Enfin il conclut que, puisque le P. Bouvet reconnoissoit sa faute, il suffisoit, pour le punir, qu'il ne servît plus d'interprète chez le prince son fils; que du reste il pouvoit demeurer tranquille dans notre maison.

Les pères fléchirent les genoux et se courbèrent neuf fois jusqu'à terre, selon la coutume, en action de grâces. Ils firent ensuite la même cérémonie devant la porte du prince héritier. Ainsi se termina cette affaire, après nous avoir donné durant cinq jours de cruelles inquiétudes.

Malgré cette alarme passagère, notre mission est, grâces à Dieu, dans un état à nous faire espérer dans la suite de grands progrès pour la conversion des Chinois, si l'œuvre de Dieu n'est point traversée. Des trente Jésuites que vous y avez laissés, il y en a douze qui n'ont plus

besoin de maîtres dans les caractères, et qui lisent le chinois avec une facilité surprenante. M. l'évêque d'Ascalon, vicaire apostolique de Kiang-Si, est si étonné des progrès que font dans les lettres les pères de sa province, qu'il en a écrit à plusieurs personnes avec éloge.

Ce prélat a prié le père supérieur-général de lui accorder un des plus anciens pour son provicaire, afin de se décharger sur lui d'une partie du soin de cette province, une des plus belles de la Chine. Comme ce n'est pas une dignité, mais une charge, on a ordonné aux Jésuites français qui sont dans le Kiang-Si, de ne point rejeter le fardeau qu'un évêque qui a vieilli dans les travaux de l'apostolat, jugera selon Dieu devoir leur imposer pour son soulagement. Le P. Pousatery, vicaire apostolique du Cham-sy, en a demandé aussi un pour son compagnon. Le P. Turcotti, élu évêque d'Andreville, et vicaire apostolique, en a encore pris un depuis peu.

L'Empereur nous a fait cette année une faveur qui a beaucoup honoré la religion. Une inondation ayant produit une famine universelle dans la province de Chan-tong, Sa Majesté a taxé ses courtisans, et y a envoyé de grands secours, qui devoient être administrés par de riches mandarins députés exprès pour

cette bonne œuvre. Cela n'a pas empêché qu'une grande partie de ces malheureux ne soient venus à la capitale de l'empire pour y chercher de quoi vivre.

Sa Majesté ayant conçu de la défiance des mandarins, fit appeler quatre de nos pères. Il leur dit qu'étant venus à la Chine par un motif de charité, nous devions plus particulièrement travailler à secourir les pauvres, selon l'esprit de notre religion, qui s'en fait un point capital; qu'il nous remettoit deux mille taëls pour acheter du riz, et le distribuer dans le grand espace de notre sépulture; et qu'il espéroit que nous contribuerions aussi selon nos forces au soulagement de tant de malheureux. Cet ordre fut reçu avec reconnoissance de la part des missionnaires, et ils jugèrent qu'il falloit s'incommoder, afin de trouver cinq cents taëls pour les employer en aumônes.

Les PP. Suarez et Parennin, chargés de la distribution des aumônes, firent préparer des fourneaux et de grandes chaudières; ils firent ensuite provision de riz, de grands vases de porcelaine bien propres, de racines et d'herbes salées du pays, pour corriger ce que le riz a de fade et d'insipide. A la vue d'un signal qu'on élevoit, les pauvres entroient sans confusion, et se rassembloient tous dans un quar-

tier, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Ensuite on les faisoit revenir par un passage étroit, et là on donnoit à chacun sa portion de riz et d'herbages, qu'il emportoit dans un lieu marqué, où ils alloient tous se ranger, jusqu'à ce que les porcelaines fussent vides. On les ramassoit ensuite, on les lavoit, et on distribuoit aux autres pauvres leur aumône dans le même ordre qu'aux premiers.

Les chrétiens les plus considérables de la ville venoient tour à tour servir les pauvres avec beaucoup d'édification ; ils recueilloient les porcelaines; ils maintenoient le bon ordre; ils disoient à tous quelques mots de consolation. Les mandarins et les eunuques de la cour, que la curiosité attiroit à ce spectacle, étoient charmés de ce bon ordre, maintenu sans le secours d'aucuns gardes; de cette abondance, et surtout de cette propreté, dont les Chinois sont si jaloux. Ils admiroient que des personnes remarquables par leur naissance et par leurs richesses, se mêlassent ainsi parmi les pauvres, jusqu'à leur fournir les batonnets pour manger, et les conduire ensuite comme les hôtes à qui on veut faire honneur. Oh ! s'écrioient-ils, que cette religion est excellente, qui inspire tant de charité jointe à tant de modestie ! Il n'y avoit pas jusqu'aux bonzes qui

ne devinssent nos panégyristes : car il y en avoit tous les jours près de cent à qui on faisoit l'aumône avec les autres pauvres. C'est ainsi que durant quatre mois nous avons nourri plus de mille personnes par jour.

Dussions-nous être long-temps incommodés de cette dépense, comme en effet nous le serons, nous ne la regretterons point : au contraire, nous bénirons Dieu sans cesse, et nous le conjurerons de nous fournir souvent de semblables occasions de faire louer le nom du Seigneur par les chrétiens et par les infidèles. Ne craignez pas que le nombre de nos catéchistes en diminue; nous nous priverons plutôt des choses les plus nécessaires, que de retrancher un moyen si utile à la conversion des Chinois. Vous savez, mon révérend père, que c'est là uniquement ce qui nous touche et ce qui nous rend si sensibles au zèle des personnes, qui, par les aumônes qu'elles font à cette Église naissante, contribuent avec tant d'avantage pour leurs propres ames, au salut d'une infinité d'autres. Je suis avec beaucoup de respect, dans l'union de vos saints sacrifices, etc.

LETTRE

Du P. d'Entrecolle, missionnaire de la compagnie de Jésus, à M. le marquis de Broissia, sur la mort du P. Charles de Broissia, son frère.

A Jen-tchcou, le 15 novembre 1724.

Monsieur,

La paix de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Si je connoissois moins votre vertu et la parfaite soumission que vous avez toujours eue aux ordres de la Providence, j'userois de plus de ménagement que je ne fais, pour vous apprendre la perte affligeante que vient de faire notre mission, dans la personne de votre cher frère, le P. Charles de Broissia. Je prévois ce qu'il doit vous en coûter pour faire à Dieu le sacrifice qu'il exige de vous; j'en juge par la vive douleur que je ressens moi-même de la perte d'un si parfait ami.

Cependant, Monsieur, faites réflexion que la vie toute sainte et la mort précieuse de celui que vous regrettez, ne nous permettent

pas de douter qu'il ne reçoive maintenant dans le ciel la récompense de ses travaux. Ainsi vous avez lieu d'espérer que ses prières pourront vous dédommager du plaisir que vous donnoit chaque année le récit de ses succès apostoliques, comme nous espérons de notre côté qu'elles attireront sur cette mission des bénédictions abondantes, et qu'au lieu que par son habileté, par sa sagesse, et surtout par son zèle et par son éminente vertu, il en étoit un des plus excellents ouvriers, il en sera désormais dans le Ciel un des plus fermes appuis, par les secours qu'il aura soin de nous procurer.

Avant que de se consacrer à la mission de la Chine, il s'étoit engagé par vœu à faire tout ce qu'il sauroit être de la plus grande gloire de Dieu. Comme nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre, et qu'il me découvroit avec simplicité ce qui se passoit de plus secret au fond de son cœur, je puis vous assurer que sa fidélité a été aussi inviolable que son engagement étoit héroïque. Toujours recueilli, il étoit attentif à ses moindres devoirs; toujours uni à Dieu, il ne perdoit jamais de vue sa présence au milieu de tous les embarras que lui donnèrent six établissements nouveaux qu'il a faits dans ce vaste empire, et les autres soins

attachés à l'emploi de missionnaire. J'admirois surtout son égalité d'ame parmi les continuelles traverses et les fâcheux contre-temps que Dieu sembloit lui ménager pour épurer davantage sa vertu. Il étoit si dur à lui-même, que ses supérieurs furent obligés de modérer sa ferveur et de lui interdire une partie de ses austérités. Il étoit accoutumé depuis long-temps à vaincre ses inclinations : pour ne manquer à rien, il avoit soin de marquer en détail toutes les choses en quoi il pouvoit presque à chaque moment se renoncer lui-même. Par cette continuelle attention sur toutes ses démarches, il s'étoit rendu le maître absolu de ses passions, et il avoit acquis une douceur si parfaite, que bien qu'il fût de son naturel très vif et plein de feu, on eût jugé qu'il étoit d'une complexion mélancolique. Sa patience l'avoit rendu en quelque sorte insensible à tout ce qui pouvoit lui arriver de pénible et d'humiliant. Comme il avoit beaucoup de pénétration, il découvroit, dès la première vue, tous les artifices que les Chinois mettent en usage quand il s'agit de leurs intérêts : cependant il les supportoit avec une douceur et une modération dont ils étoient édifiés. Je me souviens qu'il me disoit souvent : « Nous avons obligation » aux Chinois de nous avoir aidés à acquérir

à la patience. « Les seules inclinations de ses supérieurs étoient pour lui des ordres précis; il obéissoit promptement dans les choses les plus opposées à ses penchants, sans même représenter les obstacles que son peu de santé pouvoit apporter à ce qu'on demandoit de son obéissance.

Il étoit persuadé que toutes les vertus doivent céder en quelque sorte à la charité et au zèle des ames, et qu'un homme occupé aux fonctions évangéliques, doit se faire tout à tous au sens de l'apôtre saint Paul. Ainsi, comme la crainte des persécutions ne put jamais l'arrêter dans la poursuite de ses entreprises, l'humilité dont il eut toujours la pratique extrêmement à cœur, ne l'empêcha pas de s'accommoder à certains usages du pays, qui, pour donner du crédit à la religion, et nous faire écouter des grands, nous obligent à ne pas refuser certains honneurs qu'on rend ici aux savants. Il n'ignoroit pas les malignes interprétations qu'on a données si souvent en Europe à cette conduite; mais il disoit que, de savoir se laisser juger et condamner sans sujet, est une des principales vertus d'un homme apostolique. Quoiqu'il vécût d'une manière très pauvre et très austère, il prétendoit pousser bien plus loin la pratique de la mortification

chrétienne; dans l'espérance qu'il avoit de se trouver seul un jour, il s'étoit tracé un plan de vie, qui ne différoit presque en rien pour l'austérité de celle des anciens pères du désert.

Son application à l'étude des livres chinois étoit infatigable, et il y avoit déjà fait de grands progrès. L'attrait particulier qu'il avoit pour l'oraison ne le détourna jamais d'un travail si pénible et si rebutant; il étoit convaincu que, pour plaire à Dieu, il ne devoit rien négliger de tout ce qui pouvoit le rendre plus utile aux peuples auxquels il étoit envoyé.

Il avoit une dévotion tendre envers l'adorable Sacrement de nos autels; c'est ce qui entretenoit cette union si intime qu'il avoit avec le Sauveur. Ses lettres étoient pleines des sentiments les plus propres à augmenter le nombre des fervents adorateurs du sacré Cœur de Jésus. Son amour pour le Sauveur le rendoit ingénieux à inventer mille moyens pour le faire aimer des autres, et il ne trouvoit rien de difficile quand il s'agissoit de lui gagner une seule ame. Il se persuadoit même que la pratique du vœu qu'il avoit fait, pouvoit devenir commune parmi les fidèles, tant il la croyoit juste et raisonnable.

C'étoit sa coutume d'attribuer à ses péchés

et à ses infidélités, les événements et les contradictions qui empêchoient ou qui retardoient l'œuvre de Dieu. Alors il se punissoit lui-même par de longs jeûnes au riz et à l'eau, ou bien il faisoit quelques jours de retraite, afin, disoit-il, de se purifier devant Dieu, et de pouvoir ensuite lui offrir des prières capables de fléchir sa colère. Dieu a souvent fait connoître combien cette conduite lui étoit agréable; c'est ce qui parut singulièrement dans l'établissement de Nimpo. Des gens mal-intentionnés avoient déféré au grand tribunal des rites, le dessein que nous avions de bâtir dans cette ville une maison et une église. On attendoit en tremblant la réponse de ce tribunal, dans la crainte qu'on avoit qu'elle ne fût pas favorable à la religion; le père se mit en retraite précisément au temps que cette affaire devoit s'examiner, et le troisième jour de sa retraite, l'arrêt fut porté en notre faveur et dans toutes les formes que nous pouvions souhaiter.

L'appréhension qu'il avoit de prendre mal son parti dans les affaires qui concernoient l'avancement de la religion, étoit une de ses croix les plus pénibles : son zèle et la délicatesse de sa conscience le jetoient alors dans des inquiétudes qui le faisoient extrêmement souffrir. Il n'entreprenoit rien qu'il n'eût

recours au jeûne et à la prière; cependant, malgré cette sage et sainte précaution, il voyoit souvent ses projets renversés par des contre-temps auxquels il étoit très sensible; mais Dieu le consoloit, en lui faisant connoître que ces disgrâces apparentes étoient nécessaires pour la réussite de ses entreprises.

Si j'écrivois à un homme du siècle qui n'eût qu'une probité mondaine, il seroit peut-être peu touché de ce que j'ai l'honneur de vous marquer des vertus et des saintes dispositions du P. de Broissia; mais j'étois trop de ses amis, Monsieur, pour n'avoir pas su de lui ce que vous êtes, et la grâce que Dieu vous a faite d'être dans le monde et au milieu des honneurs du monde, sans cependant vous régler sur les idées et sur les maximes corrompues du monde. Ainsi j'espère qu'étant rempli, comme vous l'êtes, des sentiments du christianisme, vous bénirez le Seigneur avec nous, de ce qu'il avoit communiqué à un frère qui vous étoit si cher, tout l'esprit et tout le zèle des hommes apostoliques; et je m'assure que vous adorerez comme nous les ordres souverains qui nous ont enlevé ce zélé missionnaire, lorsqu'il pouvoit rendre de si grands services à cette mission.

Je sais peu de particularités de sa mort; elle

est arrivée le 18 septembre de cette année, à deux journées de Pekin, après sept jours d'une fièvre maligne. Je ne l'ai apprise que la veille de saint Charles Borromée, son illustre patron, dont il a si parfaitement imité le zèle et les autres vertus. Le révérend P. Posateri, de notre Compagnie, que le saint Siège a honoré du titre de *vicaire apostolique* dans le Chan-Si, l'avoit demandé pour être le compagnon de ses travaux. Selon les apparences, il le destinoit à être un jour son successeur. Ils devoient aller ensemble à la cour avant que se rendre dans la province confiée à leurs soins; mais le mal qui le saisit en chemin fut d'abord si violent, qu'on n'osa risquer de le transporter hors de la barque où la fièvre l'avoit pris. Il reçut les sacrements de l'Eglise avec les sentiments de piété et de confiance qu'on devoit attendre d'une ame si pure et si étroitement unie à son Dieu. Son corps a été porté à Pekin, pour être mis dans le lieu de la sépulture de nos pères. Le P. Gerbillon, notre supérieur-général, alla le recevoir à deux lieues de cette grande ville. Il me mande qu'il a versé bien des larmes sur le cercueil de ce cher défunt, et qu'il ressentira long-temps la perte que la Chine a faite d'un si saint et si fervent missionnaire.

Voilà, Monsieur, une lettre bien différente

de celles que vous aviez la consolation de recevoir, lorsqu'il vous rendoit compte chaque année des fruits que produisent ici vos libéralités. Je puis vous assurer qu'il ne s'en regardoit que comme l'économe; mais économe si scrupuleux, que des voleurs lui ayant enlevé l'année passée quelques-unes de vos aumônes, il me manda qu'il les avoit remplacées en vendant plusieurs choses qui étoient à son usage, afin que les pauvres n'en souffrissent point, et que la perte retombât uniquement sur lui. Ce qu'il me laisse en partant d'ici des charités qu'il avoit reçues de vous cette année, a déjà contribué, depuis quelques mois, à la conversion de vingt-cinq personnes. Il est à croire qu'il en a converti un bien plus grand nombre dans les courses qu'il s'est vu obligé de faire. Il semble qu'il eût un pressentiment de sa fin prochaine : car il y a quelque temps qu'il m'écrivit, qu'en cas de mort, il avoit permission du père supérieur de me laisser le petit fonds qu'il avoit amassé de vos libéralités.

Comme je suis convaincu, Monsieur, que dans le bien que vous faisiez à votre cher frère, vous aviez encore plus en vue la gloire de Dieu et le salut des ames, que le plaisir de lui donner des marques de votre affection, j'espère que sa mort n'arrêtera pas l'effet de vos bontés

pour cette mission : j'aura l'honneur de vous écrire tous les ans comme lui, l'usage que nous aurons fait de ce que vous voudrez bien consacrer à la conversion des Chinois.

Permettez-moi de présenter mes respects à toute votre sainte et illustre famille ; et s'il m'est permis de prendre encore ici la place de celui que je pleure avec eux, j'ose leur recommander ce que je sais qu'il leur recommandoit dans toutes ses lettres, en leur faisant le récit des conversions que Dieu opéroit par son moyen, l'obligation de travailler eux mêmes à leur propre salut et à leur sanctification. Permettez-moi de leur rappeler le souvenir de tout ce qu'il leur a écrit d'édifiant sur ce sujet : rien ne doit être plus efficace pour les engager à la pratique de toutes les vertus propres à leur état. Tout passe, Monsieur, et tout passe sans retour. Heureux ceux qui, à l'exemple du P. de Broissia, travaillent à amasser ici-bas des trésors pour l'éternité ! Je suis avec un zèle plein de respect et de reconnoissance, etc.

LETTRE

Du P. Gerbillon, supérieur-général des Missions de la Chine.

A Pekin, en l'année 1705.

A QUELQUES lieues de Pekin, en tirant vers l'orient et vers l'occident, on rencontre deux rivières qui ne sont ni profondes ni larges, mais qui ne laissent pas de faire de grands dégats quand elles viennent à se déborder. Elles ont leurs sources au pied des montagnes de Tartarie, et vont se rendre l'une dans l'autre en un lieu qu'on appelle *Tien-Tsin-ouei*, à quinze lieues environ au-dessous de la capitale, pour s'aller décharger ensemble, après plusieurs circuits, dans la mer Orientale.

Tout le pays d'entre ces deux rivières est uni, bien cultivé, planté d'arbres, rempli de gros et de menu gibier, et si agréable, que les empereurs se le réservoient pour leurs plaisirs; mais les inondations l'ont tellement ravagé, que, quelques digues qu'on ait faites pour re-

tenir ces deux rivières dans leur lit, on ne voit presque plus que les débris et les ruines des châteaux, des maisons de plaisance, des bourgs et des villes qui y étoient auparavant.

L'Empereur chargea les jésuites d'aller faire sur les lieux un plan exact de tout le pays qui est renfermé entre ces deux rivières, afin que l'ayant toujours devant les yeux, il pût penser aux moyens de rétablir ce qui a été ruiné, en faisant de nouvelles digues d'espace en espace, et en creusant par intervalle de grands fossés pour l'écoulement des eaux. Le soin de ce plan fut donné par ordre de l'Empereur aux PP. Thomas, Bouvet, Regis et Parennin. Sa Majesté leur fit fournir tout ce qu'il falloit pour cette entreprise, et donna ordre à deux mandarins, dont l'un est du palais et l'autre président des mathématiques, d'en presser l'exécution, et de trouver de bons arpenteurs, d'habiles dessinateurs, et des gens qui eussent une parfaite connoissance du pays. Tout cela s'exécuta avec tant d'ordre et de diligence, que ce plan, le plus grand peut-être qu'on ait vu en Europe, fut tiré en soixante-dix jours. On l'a perfectionné à loisir, et on l'a enrichi de tailles-douces, afin que rien n'y manquât.

On a dessiné premièrement la capitale de l'empire, avec l'enceinte des murailles, non

suivant l'opinion commune du peuple, mais conformément aux règles de la plus exacte géométrie. On y voit en second lieu la maison de plaisance des anciens empereurs. Elle est d'une étendue prodigieuse : car elle a bien de tour dix lieues communes de France; mais elle est fort différente des maisons royales d'Europe. Il n'y a ni marbres, ni jets d'eau, ni murailles de pierre : quatre petites rivières d'une belle eau l'arrosent; leurs bords sont plantés d'arbres. On y voit trois édifices fort propres et bien entendus. Il y a plusieurs étangs, des pâturages pour les cerfs, les chevreuils, les mulets sauvages et autres bêtes fauves; des étables pour les troupeaux, des jardins potagers, des gazons, des vergers, et même quelques pièces de terre ensemencées; en un mot tout ce que la vie champêtre a d'agrément s'y trouve. C'est là qu'autrefois les empereurs, se déchargeant du poids des affaires, et quittant pour un temps cet air de majesté qui gêne, alloient goûter les douceurs d'une vie privée. Enfin ce plan contient dix-sept cents, tant villes, que bourgs et châteaux, sans compter plusieurs hameaux, et une infinité de maisons de paysans semées de tous côtés. De ce pays si peuplé, tout exposé qu'il est aux inondations, on peut juger quelle prodigieuse

quantité de monde il y a dans les autres provinces de la Chine.

Les missionnaires, chargés par l'Empereur de dresser le plan dont je viens de parler, prirent occasion, en exécutant ses ordres, de prêcher Jésus-Christ dans tous les bourgs et villages par où ils passèrent. Quand ils arrivoient dans le lieu où ils devoient faire quelque séjour, ils faisoient venir le plus considérable des habitants; ils lui faisoient toutes sortes d'amitiés, beaucoup plus qu'on n'a coutume d'en faire à ces sortes de gens à la Chine, ensuite ils l'instruisoient des vérités de la religion; celui-ci étant une fois gagné, ne manquoit pas d'amener les autres aux missionnaires, qui passoient une bonne partie de la nuit à les instruire. En sortant des villages, ils laissoient plusieurs livres d'instructions et de prières; ils en distribuèrent une si grande quantité, qu'il fallut en faire venir de Pékin. Nous eûmes le plaisir d'apprendre que les plus âgés et les plus distingués, qui ne s'étoient pas trouvés à nos discours, ne faisoient nulle difficulté de se faire instruire, par leurs enfants et par leurs serviteurs, des principes de la foi qu'on leur avoit enseignés. C'est ainsi que les quatre missionnaires s'acquittèrent de la commission dont l'Empereur les avoit honorés : l'on peut dire

que ce fut moins un plan qu'ils allèrent tirer, qu'une mission qu'ils firent en plein hiver aux frais de Sa Majesté.

Parmi les nouveaux fidèles à qui nous avons conféré depuis peu le baptême, quelques-uns ont donné des exemples d'une rare vertu, et d'autres ont été convertis par des voies assez extraordinaires. Je vais vous en rapporter quelques exemples.

Un barbier qui étoit chrétien alloit par les rues, selon la coutume du pays, avec un instrument de cordes nouées, qui s'entrechoquant font du bruit, pour avertir ceux qui veulent se faire raser, trouva une bourse où il y avoit vingt pièces d'or. Il regarde autour de lui si personne ne la réclame, et jugeant qu'elle pouvoit appartenir à un cavalier qui marchoit quelques pas devant lui, il court, l'appelle, et le joint : N'avez-vous rien perdu, Monsieur, lui dit-il? Le cavalier fouille dans sa poche, et n'y trouve plus de bourse : j'ai perdu, répondit-il tout interdit, vingt pièces d'or dans une bourse. N'en soyez point en peine, répond le barbier, la voici, rien n'y manque. Le cavalier la prit, et s'étant un peu rassuré de sa peur, il admira une si belle action dans un homme de la lie du peuple. Mais, qui êtes-vous, demanda le cavalier? Comment vous appelez-

vous? D'où êtes-vous? Il importe peu, reprit le barbier, que vous sachiez qui je suis, comment je m'appelle, et d'où je suis; il suffit de vous dire que je suis chrétien, et un de ceux qui font profession de la sainte loi. Elle défend non seulement de voler ce qui se cache dans la maison, mais même de retenir ce que l'on trouve par hasard, quand on peut savoir à qui il appartient. Le cavalier fut si touché de la pureté de cette morale, qu'il alla sur le champ à l'église des chrétiens pour se faire instruire des mystères de la religion. Un des pères qui sont à la cour, raconta à l'Empereur cette histoire dans toutes ses circonstances, et prit de là occasion de faire sentir à ce prince la sainteté de la loi chrétienne.

Ce qui est arrivé à une dame chinoise est encore plus merveilleux. Elle étoit fort âgée, et tourmentée d'un violent flux de sang qui la mit enfin à l'extrémité. Un chrétien l'alla voir par hasard et fit tomber insensiblement la conversation sur la religion chrétienne. Dieu lui donna si bien le don de la toucher, qu'elle demanda instamment le baptême. Elle obtint ce qu'elle demandoit, et même ce qu'elle ne demandoit pas; car le jour qu'elle reçut le baptême, elle fut en même temps parfaitement guérie de son mal.

Sa bru, qui fut témoin de ce prodige, prit aussi la résolution de se faire chrétienne. Elle étoit étique depuis long-temps, et sa phthisie augmentoit tous les jours. Elle se fit instruire, apprit par cœur les prières ordinaires, et fut baptisée. La nuit suivante, sur les onze heures, elle sort du lit, fait lever son mari et les serviteurs, leur ordonne d'exposer sur la table les saintes images dont on lui avoit fait présent quand on la baptisa, d'allumer des cierges et de rendre de très humbles actions de grâces à Dieu qui l'appeloit au ciel. A peine achevoit-elle de donner ses ordres, qu'elle expira.

Une mort si prévue et si douce donna de la joie à toute la famille, et excita dans sa belle-mère un ardent désir de faire une fin semblable. Quelques mois après, ses souhaits furent exaucés : car ayant été reprise de son flux de sang et sentant peu à peu diminuer ses forces, elle fit venir son fils, et lui ordonna de courir à l'église pour avertir un des pères de la venir voir. Aussitôt après, elle fit mettre son lit sur le carreau de sa chambre par esprit d'humilité et de pénitence chrétienne, et là les yeux et les mains levés au ciel, déclarant qu'elle ne vouloit servir que le seul vrai Dieu, elle rendit le dernier soupir. La mort de la mère et celle de la bru touchèrent extrêmement toute la famille, qui

remonça aussitôt à l'idolâtrie et se disposa à recevoir le baptême.

La même grâce se communiqua bientôt au voisinage. Une fille idolâtre, qui étoit à la veille de se marier, fut prise tout-à-coup d'un mal où les médecins épuisèrent inutilement tout leur art. On prétendoit que c'étoit une obsession du malin esprit. Un de ses voisins qui venoit d'être baptisé, prit un ancien chrétien avec lui, et ils allèrent ensemble consoler la famille affligée. Comme ils étoient persuadés du pouvoir que le caractère de chrétien donne sur les démons, ils récitèrent d'abord quelques prières; ensuite entrant dans la chambre de la malade, son accès lui prit devant eux avec d'étranges convulsions. Mais sitôt qu'ils lui eurent parlé de la religion sainte qu'ils professoient, elle revint à elle et parut tranquille. La mère en fut surprise, et eut envie de se faire baptiser; mais son envie passa bientôt, car elle retourna à ses premières superstitions. Le mal reprit aussitôt à sa fille, et elle en fut plus tourmentée que jamais. La mère ne s'en prenant qu'à elle-même, envoie chercher les missionnaires, brise en leur présence toutes ses idoles, et les jette par la fenêtre. Après s'être fait instruire des vérités de la religion, elle a été baptisée, elle, sa fille et toute sa maison.

Les remèdes qu'on nous a envoyés d'Europe, et que nous donnons à ces pauvres idolâtres pour le soulagement de leurs corps, servent encore plus à la guérison de leurs ames. Nous éprouvons tous les jours que Dieu bénit nos soins, surtout à Pekin, où l'on vient en foule nous demander de ces remèdes.

Je ne dois pas oublier ici les services importants que rendent à la religion nos frères Bernard Rhodes et Pierre Frapperie, qui, par le moyen des mêmes remèdes qu'ils distribuent, ont eu occasion de baptiser deux enfants moribonds de la famille impériale. L'un étoit petit-fils de l'Empereur par son troisième fils, et l'autre sa petite-fille par un petit roi tartare. L'un et l'autre sont maintenant au ciel.

Nous avons perdu vers les frontières de Tartarie le P. Charles Dolzé, homme d'esprit, d'un excellent naturel et d'une piété rare. Pour se faire à la fatigue des missions auxquelles il se sentoit destiné, il en avoit entrepris plusieurs en différentes villes de France, où il avoit fait beaucoup de fruit. Dès qu'il mit le pied dans la Chine, sa santé s'affoiblit peu à peu, et le travail de missionnaire joint à l'étude de la langue et des caractères du pays, où il s'étoit rendu très habile malgré les difficultés qu'y trouvent les étrangers, lui causa une hydro-

pisie, dont il avoit déjà eu quelques attaques dans sa jeunesse. Son mal se déclara à Pekin. On lui donna de nos remèdes d'Europe : l'Empereur même qui le considéroit, lui en envoya de son palais, et ordonna à ses médecins de le visiter. Tout cela le soulagea, mais ne le guérit pas. Les médecins jugèrent que l'air de Tartarie lui seroit meilleur que celui de la Chine : dernier remède qu'ils conseillent aux malades de langueur, dont quelques-uns se trouvent bien. Le P. Dolzé changea d'air, et ne s'en trouva pas mieux. Il fit paroître une patience héroïque durant le cours de sa maladie, et ne garda jamais le lit, toujours s'occupant de la prière ou s'employant aux exercices de la charité. Et c'est ainsi qu'il a consommé une vie pleine de vertus et de bonnes œuvres.

LETTRE

Du P. Bouvet, Missionnaire.

En l'année 1706.

Dieu continue de répandre ses bénédictions sur la nouvelle confrérie de la Charité que nous avons érigée à Pekin, sous le titre du saint

Sacrement. Je ne doute point que vous n'approuviez le plan de cette institution, dont la fin principale est d'étendre de plus en plus le royaume de Jésus-Christ dans ces terres idolâtres.

Le pape nous ayant accordé tous les pouvoirs nécessaires avec des indulgences considérables pour les vivants et pour les morts, en faveur de tous les confrères, nous ouvrimes notre première assemblée solennelle, à la fin de laquelle le P. Gerbillon fit un discours fort touchant. Pour faire estimer davantage le bonheur de ceux qui sont agrégés dans cette confrérie, on a jugé qu'il n'étoit pas à propos d'y admettre indifféremment tous ceux qui se présenteroient. Ainsi nous avons fait entendre aux Chinois, que cette grâce ne seroit accordée qu'à ceux qui joindroient à une vie exemplaire un zèle ardent pour le salut des ames, et qui auroient assez de loisir pour vaquer aux diverses actions de charité qui y sont recommandées. On s'est donc contenté d'abord d'y recevoir seulement vingt-six des chrétiens les plus fervents; vingt-six autres leur ont été associés pour les aider dans leurs fonctions, et pour se disposer à être reçus dans le corps de la confrérie, quand ils auront donné des preuves de leur piété et de leur zèle.

Afin de n'omettre aucune des actions de charité qui sont ici les plus nécessaires, et pour se conformer en même temps aux pieuses intentions du souverain Pontife, on a cru devoir partager cette confrérie en quatre classes différentes, selon les quatre sortes de personnes qui ont le plus besoin de secours, et on a choisi un patron pour chaque classe.

La première est de ceux qui doivent s'employer auprès des fidèles adultes. Leur patron est saint Ignace. Ils sont chargés d'instruire les néophytes, soit par eux-mêmes, soit par le moyen des catéchistes; de ramener dans la voie du salut ceux qui s'en seroient écartés, ou par lâcheté, ou par quelque dérèglement de vie; enfin de veiller sur les chrétiens à qui Dieu donne des enfants, pour s'assurer qu'ils ne manquent point à leur procurer de bonne heure la grâce du baptême.

Dans la seconde, sont ceux qui doivent veiller à l'instruction des enfants adultes des chrétiens, et les conduire tous les dimanches à l'église pour y être instruits des devoirs du christianisme. Et comme il s'expose tous les jours un nombre incroyable d'enfants dans cette grande ville qu'on laisse mourir impitoyablement dans les rues, ceux qui composent cette classe sont chargés du soin de leur admi-

nistrer le saint baptême. Ils sont sous la protection des saints Anges gardiens.

Dans la troisième classe, sont compris ceux dont la charge est de procurer aux malades et aux moribonds tous les secours spirituels qui leur sont nécessaires pour les préparer à une sainte mort. Leur fonction est d'avertir les missionnaires, lorsque quelqu'un des fidèles est dangereusement malade; d'assister les moribonds à l'agonie et lorsqu'on leur administre les derniers sacrements; de les ensevelir quand ils sont décédés; de présider à leur enterrement et de les secourir de leurs prières; enfin, d'avoir un grand soin qu'on ne fasse aucune cérémonie superstitieuse à leurs obsèques. Saint Joseph est le patron de cette classe.

Enfin ceux de la quatrième classe, sont principalement destinés à procurer la conversion des infidèles. Ils doivent par conséquent être mieux instruits que le commun des chrétiens, et se faire une étude plus particulière des points de la religion. Et pour cela ils sont obligés de s'appliquer à la lecture des livres qui en traitent, d'être assidus aux instructions qui se font dans nos églises, pour jeter ensuite les premières semences de la foi dans le cœur des idolâtres, et les amener aux missionnaires quand ils les trouvent disposés à se convertir

On a mis cette dernière classe sous la protection de saint François-Xavier.

Tous les confrères de chaque classe se distribuent en divers quartiers de la ville qu'on leur assigne, et y vaquent séparément à leurs fonctions. Ils ont trois principaux officiers à leur tête; on a donné le nom de *Préfet* au premier, et aux deux autres le nom d'*Assistants*. L'élection s'en fait tous les ans, afin que ces charges soient moins onéreuses, et que ceux qui les possèdent soient excités, par le peu de durée, à les remplir avec une plus grande exactitude. Ils sont aidés dans leurs emplois par quelques officiers subalternes qui sont choisis aussi à la pluralité des voix. Les aumônes que font les fidèles sont administrées par les principaux officiers, qui les emploient à l'assistance des pauvres, aux frais des funérailles de ceux qui n'ont pas laissé de quoi fournir à cette dépense, et enfin à l'achat des livres sur la religion, qu'on distribue aux gentils qui veulent s'instruire.

Il y a deux sortes d'assemblées, les unes générales, et les autres particulières. Les assemblées générales se tiennent une fois le mois, outre les quatre principales qui se tiennent quatre fois l'année, où il y a communion générale et indulgence plénière. Les assemblées

particulières se tiennent aussi tous les mois, ou plus souvent, quand quelque raison y oblige. C'est dans celles-ci que les confrères rendent compte des œuvres de charité qu'ils ont faites le mois précédent, et qu'ils proposent celles qu'on peut faire le mois suivant. Ce qu'il y a de plus considérable s'écrit sur une grande feuille de papier, et le jour de l'assemblée générale, le préfet, au nom de tous les confrères, en fait l'offrande à Notre-Seigneur, par une courte oraison qui a été composée exprès. On en fait ensuite la lecture dans la conférence pour l'édification des confrères, et afin de les animer de plus en plus à la pratique de la charité chrétienne.

Dans la salle des conférences, on a dressé une bibliothèque des principaux livres de la religion. Il y a plusieurs exemplaires de ceux qui sont d'un plus grand usage; tous les confrères peuvent emprunter celui qui leur plaît, et par ce moyen ils sont pourvus de tous les livres propres à leur instruction, et à celle des fidèles et des gentils.

Quand nous aurons bâti une église particulière pour les femmes, nous espérons ériger une confrérie semblable pour elles, suivant les pouvoirs que nous en avons du saint Siége. Elle aura des règlements différents, afin

de se conformer à ce que les coutumes chinoises permettent à ce sexe. Mais il y a lieu de croire que la religion en tirera pareillement de grands avantages.

LETTRE

Du P. d'Entrecolles, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père procureur-général des missions des Indes et de la Chine.

A Jao-tcheou, ce 17 juillet 1727.

Mon révérend père,

Au sujet de M. S.

Je profite de quelques moments de loisir, et du départ d'un vaisseau qui retourne en Europe, pour apprendre à votre révérence un événement des plus singuliers qu'on ait peut-être vus à la Chine.

L'Empereur, qui n'étoit pas encore consolé de la mort du jeune prince, fils de cette fameuse Chinoise qu'il aime passionnément, vient de finir son voyage de Tartarie par un coup d'au-

légitime dont les crimes ne lui ont pas été moins sensibles. On avoit trouvé moyen de lui rendre suspecte la fidélité du prince héritier, et les soupçons dont on avoit prévenu son esprit parurent si bien fondés, qu'il fit arrêter sur le champ ce malheureux prince. Ce fut un spectacle bien triste de voir charger de fers celui qui peu auparavant commandoit presque de pair avec l'Empereur. Ses enfants, ses principaux officiers, tout fut enveloppé dans sa disgrâce. Un fameux devin, qui avoit souvent prédit qu'un prince qu'il ne savoit jamais empereur, s'il ne l'étoit à une certaine année qu'il lui marquoit, fut condamné à être coupé en mille pièces, ce qui est parmi les Chinois le dernier supplice.

Mais comme rien n'est plus extraordinaire à la Chine que la déposition d'un prince héréditaire, l'Empereur crut devoir informer ses sujets des raisons qui l'avoient porté à faire un si grand éclat. Les gazettes publiques furent bientôt remplies de manifestes et d'invectives contre la conduite du prince. Sa vie y étoit examinée depuis sa plus tendre enfance, et on y voyoit un père outré qui, après avoir beaucoup dit, laissoit encore beaucoup plus à penser. Le fils aîné de l'Empereur, que nous nommons *premier Regulo*, étoit le seul de tous ses enfants qui fût dans ses bonnes grâces; on

fit son éloge dans un des manifestes dont j'ai parlé, et il se flattoit déjà de se voir bientôt élevé sur le ruine de son frère.

Mais les choses prirent tout à coup une face bien différente de celle qu'il se figuroit. De nouvelles lumières qu'eut l'Empereur lui découvrirent l'innocence du prince déposé, et les artifices qui avoient été employés pour le perdre. Il sut que, pour y réussir, le Regulo avoit eu recours à la magie et à divers prestiges; et que par l'instigation de certains *lamas* fort expérimentés dans l'usage des sortiléges, il avoit fait enterrer une statue en Tartarie, en accompagnant cette cérémonie de plusieurs opérations magiques. L'empereur envoya sur le champ saisir ces lamas, et déterrer la statue : le Regulo eut son palais pour prison, et fut condamné à un châtiment qui marquoit assez l'indignation de l'Empereur.

Vous pouvez juger, mon révérend père, quel fut le chagrin que causèrent à l'Empereur ces dissensions domestiques; elles le plongèrent dans une mélancolie profonde, accompagnée de palpitations de cœur si violentes, qu'on eut tout à craindre pour sa vie. Dans cette extrémité il voulut voir le prince déposé. On le tira de prison, et il fut conduit chez l'Empereur, mais toujours dans l'équipage de criminel. Les

cris que jeta ce prince infortuné attendrirent le cœur du père, jusqu'à lui tirer des larmes ; il demanda plusieurs fois aux grands de l'empire s'il n'avoit pas le pouvoir de rendre la liberté à un fils dont l'innocence venoit d'être hautement reconnue. La plupart des seigneurs lui répondirent assez froidement qu'il étoit le maître, et qu'il pouvoit en ordonner tout ce qu'il lui plairoit. Quelques-uns même, comptant sur la mort prochaine de l'Empereur, lui insinuèrent qu'il étoit temps de mettre ordre au repos de l'état, en se nommant un successeur, et ils lui proposèrent son huitième fils, pour qui ils témoignoient beaucoup d'estime ; c'étoit donner l'exclusion au prince héritier ; ils craignoient sans doute qu'ayant contribué de leurs conseils à sa déposition, il ne fît éclater son ressentiment, quand il seroit une fois rétabli. Mais cette résistance leur coûta cher. L'Empereur outré du peu de déférence que ses ministres avoient à ses volontés, cassa les principaux d'entr'eux, et éloigna les favoris qui avoient été le plus opposés au rétablissement du prince.

La chute de ces seigneurs, loin de révolter les peuples, comme il y avoit lieu de l'appréhender si le coup avoit été prévu avant qu'il fût porté, jeta au contraire la consternation

dans tous les esprits ; chacun à l'envi applaudit à la résolution de l'Empereur. Le prince fut rétabli dans sa dignité, avec toutes les formalités qu'on a coutume d'observer dans l'empire. On donna partout des marques de l'allégresse publique, et la comédie qui se joue encore maintenant, est tirée d'un trait de l'histoire ancienne, qui a beaucoup de rapport à ce qui vient d'arriver. L'Empereur de son côté a accordé une indulgence impériale, c'est-à-dire qu'il a remis toutes les tailles dont les particuliers étoient en arrière, et pour lesquelles ils ont beaucoup à souffrir : cette indulgence porte encore diminution des peines imposées aux criminels, en sorte que les moins coupables sont renvoyés sans châtiment.

La punition du Regulo suivit de près l'établissement du prince héritier. Il fut condamné à une prison perpétuelle, et on fit mourir les lamas avec sept des officiers du Regulo qui l'avoient aidé dans ses prestiges. C'est ainsi que ce prince est tombé dans le précipice qu'il avoit creusé à un frère, que sa qualité de fils d'une impératrice légitime mettoit au-dessus de lui, quoiqu'il fût le cadet.

Voilà, mon révérend père, quel est l'état présent de la cour. Jamais, comme vous voyez, l'Empereur n'a fait éclater davantage le prodi-

gieux ascendant que la nature, l'expérience, la politique, et un règne des plus longs et des plus heureux lui ont donné sur ses sujets. Mais après tout, ceux que le Seigneur dans l'Ecriture, veut bien appeler du nom de dieux : *Ego dixi : Dii estis ; . . . . et sicut homines moriemini* (Ps. 81), sont souvent forcés de reconnoître, dans l'exercice même le plus étendu de leur puissance, qu'ils sont hommes et mortels comme les autres. Je me persuade que l'Empereur, éclairé comme il est, sera entré dans ce sentiment au fort de sa douleur; et comme je sais que le temps des disgrâces est plus propre à nous faire réfléchir sur nous-mêmes, que celui des grandes prospérités, j'ai exhorté tous les missionnaires à offrir le saint sacrifice, et à renouveler leurs prières pour la conversion de ce grand prince.

Voici une réflexion qu'il a déjà faite, et qui, aidée de la grâce, pourroit l'approcher du royaume de Dieu. Ayant appelé à son palais ceux à qui il avoit confié l'éducation des princes, il s'est plaint amèrement de ce qu'ils souffroient que ses enfants s'adonnassent à la magie et à des superstitions qui mettoient le trouble et la division dans sa famille. Heureux s'il approfondissoit un peu plus cette pensée, et s'il venoit à couper jusqu'à la racine d'un tel désor-

dre, en bannissant de son empire les fausses sectes, et en y établissant la seule religion, qui est la véritable.

Cependant la maladie de l'Empereur, qui augmentoit chaque jour, l'avoit réduit dans un état de foiblesse qui ne laissoit plus d'espérance aux médecins chinois. Ils étoient au bout de leur art, lorsqu'ils eurent recours aux Européens. Ils avoient ouï dire que le frère Rhodès entendoit bien la pharmacie, et ils jugèrent qu'il pourroit soulager l'Empereur. Ce frère a en effet de l'habileté et de l'expérience; et je vous dirai en passant, que comme il est d'un âge assez avancé, nous souhaitons fort qu'on nous en envoie quelqu'un d'Europe qui puisse le remplacer quand nous viendrons à le perdre. Ses services ne contribueront pas peu à l'avancement de la religion.

Dieu qui a ses desseins, et qui, dans les tristes conjonctures où nous nous trouvons, a peut-être ménagé cette occasion de nous affectionner davantage l'Empereur pour le bien du christianisme, bénit les remèdes que le frère Rhodès employa pour sa guérison. Ce fut par le moyen de la confection *d'alkermès*, qu'il fit d'abord cesser ces palpitations violentes de cœur qui l'agitoient extraordinairement : il lui conseilla ensuite l'usage du vin de Cana-

ric. Les missionnaires, à qui on en envoie tous les ans de Manille pour leurs messes, eurent soin de le fournir; en peu de temps ses forces se rétablirent, et il jouit d'une santé parfaite. Il en a voulu convaincre ses sujets, en paroissant pour la seconde fois de son règne dans les rues sans faire retirer le peuple, comme c'est la coutume de l'empire; coutume qui inspire pour la majesté royale un respect presque religieux.

C'est à cette occasion que l'Empereur a voulu faire connoître, par un acte authentique, l'idée qu'il avoit des missionnaires. L'éloge qu'il y fait de leur conduite, et de leur attachement à sa personne, est conçu en ces termes : « Vous, Européens, dit-il, que j'emploie dans l'intérieur de mon palais, vous m'avez toujours servi avec zèle et affection, sans qu'on ait eu jusqu'ici le moindre reproche à vous faire. Bien des Chinois se défient de vous; mais pour moi qui ai fait soigneusement observer toutes vos démarches, et qui n'y ai jamais rien trouvé qui ne fût dans l'ordre, je suis si convaincu de votre droiture et de votre bonne foi, que je dis hautement qu'il faut se fier à vous et vous croire. » Il parle ensuite de la manière dont sa santé a été rétablie par le soin des Euro-

péens. Ces paroles de l'Empereur, exprimées dans un acte public, ne semblent-elles pas donner quelques lueurs d'espérance de sa conversion? Peut-être me flatté-je d'un vain espoir; il me semble pourtant qu'il est naturel d'écouter des gens en faveur de qui on est ainsi prévenu; ce que dit ce prince, *qu'on doit se fier à nous, qu'on doit nous croire*, a déjà servi à la conversion de plusieurs de ses sujets.

Avant que cet acte impérial parût, le P. Parennin m'avoit averti qu'on avoit donné des ordres secrets aux vice-rois de Canton et de Kiang-Si, de recevoir le vin et les autres choses que les Européens leur apporteroient pour l'usage de l'Empereur, et de les envoyer incessamment à la cour, pourvu que tout ce qui seroit envoyé, fût scellé du cachet de l'Européen: car cette circonstance étoit expressément recommandée, ce qui est une nouvelle preuve de la confiance dont l'Empereur veut bien nous honorer. Ne soyez pas surpris, mon révérend père, si je compte pour beaucoup tous ces petits avantages. Comme nous n'avons traversé tant de mers, que pour faire connoître Jésus-Christ à un grand peuple qui l'ignore, et que c'est là l'unique fin de tous nos travaux, nous faisons attention jusqu'aux moindres choses qui sont capables de favoriser un si grand dessein.

Mais ce qui vous intéresse le plus, et ce que sans doute vous exigez de moi préférablement à tout le reste, c'est que je vous instruise de l'état présent de nos églises. Je regrette de ne pouvoir vous contenter que dans trois ou quatre mois, qui est le temps que les missionnaires ont accoutumé de m'écrire. Tout ce que je puis faire maintenant, c'est de vous communiquer ce que j'ai appris par trois ou quatre lettres particulières, qui m'ont été rendues il y a environ deux mois.

La première est du P. Jacquemin. Il me mande qu'il a parcouru pendant le carême, les diverses chrétientés dont il a soin, pour leur faire gagner le jubilé accordé par N. S. P. le Pape, afin d'obtenir la paix entre les princes chrétiens, et durant ce temps-là il a baptisé quatre-vingts infidèles, et entendu les confessions de plus de dix-sept cents chrétiens, pleins de fervour et de piété.

La seconde est du P. Noëlas, qui écrit de Ngan-lo, que dès le mois d'avril il avoit conféré le baptême à cent idolâtres, en parcourant ce qu'il appelle *sa mission de Hollande*, c'est-à-dire, un grand nombre de familles de pêcheurs dispersées de côté et d'autre sur de petites éminences, au milieu d'un plat pays qui est souvent inondé.

Le P. Mélon marque, dans la troisième, qu'il a baptisé quatre-vingt-dix personnes à Vousi, lieu de sa résidence; qu'il étoit sur le point de faire la visite de ses chrétientés, et qu'il commencera par un endroit où il trouvera trente catéchumènes qui l'attendent, et qui sont disposés à recevoir le baptême. Il ne sait en quels termes exprimer la joie qu'il ressentit le jour du vendredi-saint, lorsqu'on vint lui dire que trois cents barques de pêcheurs chrétiens venoient d'arriver, et avoient débarqué leurs femmes près de Vousi, dans une église qu'ils avoient eux-mêmes construite, et où ils l'attendoient pour s'acquitter de leur devoir pascal. Il m'ajoute, en finissant sa lettre, que si le démon venoit à bout de ruiner une mission aussi florissante que celle de la Chine, il pleureroit toute sa vie ses pauvres pêcheurs de Vousi. Certainement la Chine est un champ propre à rapporter au centuple, pourvu qu'il y ait des ouvriers qui le cultivent; mais si ces ouvriers n'ont précisément que ce qui est nécessaire à leur subsistance, et s'ils n'ont point de quoi fournir à l'entretien des catéchistes, et aux frais indispensables des courses qu'ils sont obligés de faire, rien n'est plus triste pour eux que de voir périr une si riche moisson faute de pouvoir la recueillir. Je vous conjure donc,

mon révérend père, par les entrailles de Jésus-Christ, s'il n'a pas rejeté la Chine, de procurer à tant de zélés missionnaires, ces secours sans lesquels je puis vous assurer qu'ils seroient ici assez peu utiles.

La quatrième lettre est du P. de Chavagnac. Le détail qu'il me fait de quelques actions édifiantes de ses néophytes, est une preuve de la ferveur qui règne dans son église. Je vous le rapporte de suite, mon révérend père, afin que vous m'aidiez à remercier le Seigneur des fruits de bénédiction qu'il opère dans le cœur de ces nouveaux fidèles.

Un chrétien, âgé de quarante ans, avoit amassé avec bien de la peine de quoi se marier. (Vous n'ignorez pas que se marier à la Chine, c'est acheter une femme). Il y avoit déjà quelque temps que le mariage étoit conclu, lorsqu'on lui apprit que sa prétendue femme, qu'on lui avoit dit être veuve, avoit encore son mari, qui étoit plein de santé. L'embarras pour le chrétien ne fut pas tant de la renvoyer que de retirer l'argent qu'elle lui avoit coûté. L'indigence et le désespoir avoient porté le mari à la vendre, et il avoit dépensé toute la somme qu'il avoit reçue.

Les parents du chrétien qui étoient infidèles firent tous leurs efforts pour l'engager, ou à

la garder, ou du moins à la revendre à quelqu'autre; car le véritable mari refusoit de la recevoir, à moins qu'on ne lui donnât de quoi la nourrir. La tentation étoit délicate pour un Chinois. Cependant le chrétien tint ferme; et comme l'unique ressource qu'il avoit, étoit de s'adresser au mandarin, il alla le trouver, et après lui avoir exposé le fait, il lui déclara qu'étant disciple de Jésus-Christ, il ne pouvoit ni ne vouloit garder la femme d'un autre; qu'il étoit pourtant de la justice qu'il fût remboursé, ou par le mari qui avoit reçu son argent, ou par les entremetteurs qui avoient trempé dans une semblable supercherie; mais que si cela ne se pouvoit, parce que l'un étoit pauvre, et que les autres ou étoient morts ou avoient pris la fuite, il le supplioit d'ordonner au mari légitime de reprendre sa femme.

Le mandarin, autant surpris qu'édifié de cette proposition, fit de grands éloges d'une religion qui inspire de pareils sentiments; et ayant fait chercher le seul des entremetteurs qui restoit, il le fit châtier sévèrement. Cependant le chrétien n'a point de femme, et a perdu toute espérance de pouvoir jamais amasser de quoi en avoir une. Pour peu qu'on connoisse la Chine, et qu'on sache ce que c'est pour un

Chinois que de ne pouvoir se marier, cette action paroîtra héroïque; pour moi, je la regarde ainsi.

Un autre chrétien fort jeune s'étoit oublié dans un emportement, jusqu'à dire à sa mère quelques paroles offensantes, qui avoient scandalisé tout le voisinage. Dès que, revenu à soi, il fit réflexion à ce qui lui étoit échappé, il assembla ses voisins, et se mettant à genoux en leur présence, il demanda pardon à sa mère, ensuite, pour expier sa faute, il s'imposa lui-même une pénitence pénible et humiliante. Puis adressant la parole à tous ceux qui étoient présents : « Un chrétien, leur dit-il, » peut bien s'écarter de son devoir dans un » premier mouvement de colère, mais sa re» ligion lui apprend à réparer aussitôt sa faute; » et c'est pour vous en convaincre que je vous » ai priés d'être témoins de tout ce qui vient » de se passer. »

Un lettré cassé de vieillesse, ayant demandé et reçu le baptême, ne vécut plus qu'environ un mois : il passa tout ce temps-là dans les plus grands sentiments de piété, ne perdant point de vue un crucifix que je lui avois laissé, et s'entretenant continuellement avec Notre-Seigneur attaché à la croix. Comme il s'aperçut qu'il touchoit à sa dernière heure, il ra-

mesa tout ce qu'il avoit de force pour m'écrire. Sa lettre n'est pas venue jusqu'à moi, parce que n'étant pas du goût de ses parents infidèles, à qui il l'avoit confiée, ils jugèrent à propos de la supprimer. Quelques fragments qu'on m'en a apportés, me font regretter infiniment de ne l'avoir pas reçue. C'est ainsi qu'il signoit cette lettre : « N. N. par naissance enfant » du rebelle Adam, par miséricorde frère » adoptif de Jésus-Christ, et fils adoptif de » Dieu, sur le point d'aller au ciel réparer, par » un amour éternel, l'indifférence que j'ai eue » sur la terre pour celui à qui je me devois » tout entier. »

Le P. de Chavagnac m'ajoute que le mandarin du lieu où il réside, est si convaincu de la vérité de notre religion, qu'il s'efforce d'engager tous ses amis à l'embrasser, bien que par des raisons d'intérêt et de fortune, il soit malheureusement retenu lui-même dans les ténèbres de l'infidélité. Sa mère, sa femme, ses enfants, les femmes de ses enfants, et la plupart de ses domestiques, font une profession ouverte du christianisme. Ce que ce père me raconte de cette petite église, renfermée dans le palais du mandarin, me remplit de la plus douce consolation.

La chrétienté de Hien, me dit-il, est, grâce

à Dieu, dans un très bon état. On ne peut avoir plus d'ardeur pour entendre parler des choses de Dieu, plus d'estime pour la qualité de chrétien, plus de tendresse pour le Sauveur du monde, plus de délicatesse de conscience pour s'abstenir des plus légères fautes. Je me suis attaché principalement à leur expliquer les rapports que Jésus-Christ a avec nous, le fond du mystère de l'incarnation, et les conséquences que nous devons en tirer. Depuis quelque temps, je leur ai fait six entretiens sur ce mystère, et chaque entretien duroit au moins trois heures; mais je n'ai rien dit à ces dames nouvellement chrétiennes, qu'elles n'aient conçu, qu'elles n'aient goûté, qu'elles n'aient répété plusieurs fois le jour, et dont elles n'aient profité pour la pratique. Je l'ai connu à certains mots qui leur échappoient, tantôt à l'une, tantôt à l'autre, quand quelque point de l'instruction les avoient frappées, tels que sont ceux-ci, par exemple : « C'est quelque chose de grand que » d'être chrétien. Des chrétiens qui se méprisent » ont grand tort; leur estime doit aller jusqu'au » respect. Un chrétien qui n'aime Dieu qu'à » demi, est un monstre. Comment des chré- » tiens peuvent-ils ne se pas aimer mutuelle- » ment! Que les infidèles ne savent-ils notre » sainte religion, il n'y en auroit pas un qui » ne l'embrassât! »

Il y a peu de jours qu'à la fin d'un de ces entretiens, la mère du mandarin se leva, et adressant la parole à toute l'assemblée : « Ce » que je conclus de tout ceci, dit-elle, c'est » qu'il n'y a qu'une seule chose qui doive » nous être chère et précieuse, savoir la grâce » sanctifiante; qu'on ne doit rien omettre pour » l'obtenir quand on ne l'a pas encore, pour » la conserver quand on l'a obtenue, et pour » la recouvrer quand on a eu le malheur de » la perdre ». Ensuite, jetant des regards pleins de tendresse sur huit petits enfants chrétiens qui étoient présents, elle les baisa tous l'un après l'autre, respectant en eux la grâce d'adoption qu'ils avoient reçue à leur baptême.

Peu après, la veuve du fils aîné du mandarin, conduisant au pied d'un oratoire sa fille unique, âgée d'environ quatre ans, j'entendis qu'elle lui disoit ces paroles : « Je » t'aime, Dieu le sait, ma chère enfant; eh! » comment ne te pas aimer, puisque tu es le » seul gage que ton père en mourant, m'ait » laissé de sa tendresse! Cependant, si je » croyois que tu dusses jamais abandonner Jé» sus-Christ, ou perdre l'innocence de ton bap» tême, je prierois le Seigneur de te tirer au » plutôt de ce monde. Oui (répéta-t-elle » trois ou quatre fois, regardant une image

» de Notre-Seigneur, et croyant n'être point » entendue) ; oui, mon Dieu, elle est à vous; » vous pouvez la reprendre; bien loin de la » pleurer, je vous remercierai de la grâce » que vous lui aurez faite. » Autant que je pus juger par le ton dont elle prononçoit ces dernières paroles, elle versoit des larmes. C'est par ce dernier trait que le P. de Chavagnac finit sa lettre.

Le P. de Mailla, qui a eu cette année trois rudes persécutions à souffrir, m'a raconté une sainte saillie d'un enfant de huit à neuf ans, qui m'a paru admirable; je crois que vous serez surpris comme moi, de voir une foi si vive dans un âge si tendre. Il venoit de perdre deux de ses frères qui étoient morts de la petite vérole, lorsqu'il en fut lui-même dangereusement attaqué à son tour. Sa mère s'échappa jusqu'à dire dans un mouvement d'impatience : « Hé quoi! faut-il donc » perdre tous nos enfants, faute d'avoir recours » à la déesse de la petite vérole »? (C'est une divinité fort célèbre à la Chine.) L'enfant qui entendit ces paroles, en fut tellement offensé, qu'il ne voulut jamais souffrir, pendant le peu de temps qui lui restoit à vivre, que sa mère parût en sa présence. Tout son plaisir étoit de voir des chrétiens, et de s'entretenir

avec eux du bonheur dont il alloit jouir dans le ciel. La fermeté du fils produisit dans la mère un prompt et sincère repentir de sa faute, qu'elle expia aussitôt par les larmes de la pénitence.

Vous serez bien aise, mon révérend père, d'apprendre encore de quelle manière un jeune Chinois, qui vient d'être baptisé, a été converti au christianisme. Sa conversion a quelque chose de singulier, je dirois presque de miraculeux. Ses parents l'avoient mis parmi les bonzes, et lui avoient fait porter, dès sa plus tendre enfance, l'habit de cette sorte de religieux chinois. Il n'avoit guère que seize ans, lorsqu'il tomba dans un étang fort profond, où il devoit se noyer sans ressource. Mais à peine fut-il au fond de l'eau, qu'il se sentit soutenu par un homme inconnu, qui le porta sur le bord de l'étang, et qui disparut aussitôt, après lui avoir ordonné d'aller de ce pas à l'Eglise de Kieoukiang, pour s'y faire instruire, et recevoir le baptême. L'effet est une preuve du prodige : car quelque résistance qu'il ait trouvée du côté de ses parents infidèles, il a voulu absolument être baptisé; et j'espère que son exemple fera quelqu'impression sur leurs cœurs. Sa mère est déjà fort ébranlée.

J'ai été également charmé de la force et de la générosité toute chrétienne d'un de nos néophytes. Il n'avoit pour subsister qu'un petit emploi chez un marchand de ses parents fort riche, dont il tenoit les livres de compte. Le marchand, entêté jusqu'à l'excès du culte de ses idoles, et craignant qu'elles ne lui devinssent contraires s'il gardoit chez lui un homme qui faisoit profession du christianisme, le chassa sur le champ de sa maison, en l'assurant néanmoins que la porte lui en seroit ouverte, dès qu'il auroit renoncé à une loi qui n'étoit pas de son goût. Mais le généreux chrétien, indigné d'une pareille proposition, sortit sur l'heure de chez le marchand; et quoiqu'il soit maintenant dans un besoin extrême, lui, sa femme et ses enfants, il m'a protesté mille fois que rien ne seroit capable de lui faire abandonner Jésus-Christ, et qu'il demeurera plutôt toute sa vie dans l'état d'indigence où il est, que de commettre une semblable infidélité.

Je ne puis finir cette lettre, mon révérend père, sans vous rapporter encore un rare exemple de charité que viennent de donner les chrétiens de Kingte-tching. Rien n'a fait plus d'honneur à la religion, ni ne l'a rendue plus respectable aux infidèles. Une peste ra-

ravageoit tout le pays; la plupart des familles en étoient affligées, et ce qu'il y avoit de plus triste, c'est que ceux qui étoient une fois atteints de cette maladie, se voyoient aussitôt abandonnés de leurs parents infidèles. Les chétiens, touchés de compassion de leur misère, ont suppléé, par leurs soins, aux secours que tant de malheureux avoient droit d'exiger de la tendresse de leurs proches. On voyoit ces charitables néophytes parcourir toutes les maisons où il se trouvoit des malades, et s'exposer sans crainte à un mal si contagieux; on en voyoit plusieurs transporter chez eux des familles entières de moribonds, leur rendre les services les plus bas, et à la faveur des remèdes dont ils soulageoient leurs corps, faire couler dans leurs ames les vérités du salut. Dieu a voulu, ce semble, récompenser une charité si extraordinaire; lorsque je suis allé visiter cette église, j'ai appris qu'il n'étoit mort personne de tous ceux dont les chrétiens avoient pris soin; ce que les infidèles regardoient comme un prodige, et ce qui en a déterminé plusieurs à me prier de les instruire, et de les disposer à la grâce du baptême. Je ne doute point, mon révérend père, que ce que je vous mande de nos chrétiens de King-te-tching, ne touche bien sensiblement M. le

marquis de Broissia ; car enfin cette nouvelle église doit être regardée comme son ouvrage, puisqu'elle a été fondée, et est maintenant entretenue de ses libéralités. Quand j'aurai reçu les lettres que j'attends dans quelques mois, je ne manquerai pas de vous les envoyer par les premiers vaisseaux. Accordez-moi quelque part dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec beaucoup de respect, etc.

EXPLICATION

De la figure suivante.

Les trois inscriptions en caractère chinois qu'on voit dans la table suivante, ont été écrites de la propre main de l'Empereur de la Chine. Ce fut le 24 d'avril de l'année 1711, la cinquantième de son règne, et le septième jour de la troisième lune, que ce prince donna ces inscriptions aux pères jésuites de Pekin, pour la nouvelle église qu'ils ont élevée vers la porte de Teun-ching-muen. Dès l'année 1705, il voulut contribuer à la construction de cette église, et il donna pour cela dix mille onces d'argent.

Les caractères de l'inscription du frontispice ont chacun plus de deux coudées et demie chinoises de hauteur.

Les caractères des inscriptions de chaque colonne ont prèt d'une coudée chinoise de hauteur.

Inscription du Frontispice.

AU VRAI PRINCIPE DE TOUTES CHOSES.

Inscription de la première Colonne.

IL EST INFINIMENT BON ET INFINIMENT JUSTE; IL ÉCLAIRE, IL SOUTIENT, IL RÈGLE TOUT AVEC UNE SUPRÊME AUTORITÉ, ET AVEC UNE SOUVERAINE JUSTICE.

Inscription de la seconde Colonne.

IL N'A POINT EU DE COMMENCEMENT ET IL N'AURA POINT DE FIN; IL A PRODUIT TOUTES CHOSES DÈS LE COMMENCEMENT; C'EST LUI QUI LES GOUVERNE, ET QUI EN EST LE VÉRITABLE SEIGNEUR.

EXTRAITS

De quelques lettres écrites des années dernières de la Chine.

DU P. BOUVET.

A Pekin, le 10 juillet 1710.

La conversion et la mort bienheureuse d'une dame tartare, alliée à la maison impériale, ont quelque chose d'assez singulier pour que je vous en fasse le récit, et je me flatte qu'il ne vous sera pas désagréable.

Lorsque les Tartares Mantcheoux se rendirent maîtres de la Chine, le jeune conquérant, voulant gagner le cœur de ses nouveaux sujets, adopta un nom chinois pour lui et pour toute la maison impériale. Il choisit pour cela le nom de *Tchao* (qui est à la tête de *Pekia-Sing*), c'est-à-dire, du catalogue des cent noms qui partagent toutes les familles de l'empire.

La dame, dont j'ai à vous entretenir, avoit épousé un seigneur du sang royal, qui, pour

marque de sa haute extraction, portoit une ceinture rouge. Cette dame s'appeloit *Tchao-tai-taï*, du nom de son époux, nom qui est commun à toute la famille de l'Empereur. Il y a quelques années, qu'accablé de chagrin de voir son mari livré à des concubines qu'il aimoit uniquement, elle prit la résolution d'attenter sur sa propre vie, et de terminer ses ennuis par une prompte mort; c'est une coutume assez ordinaire pour les dames de la Chine qui se croient malheureuses. Abandonnée à son désespoir, elle étoit sur le point de se donner le coup mortel, lorsqu'elle crut voir entrer dans sa chambre, ainsi qu'elle me l'a raconté elle-même, une dame qui sembloit descendre du ciel. Sa tête étoit couverte d'un voile qui traînoit jusqu'à terre; sa démarche étoit majestueuse, et avoit je ne sais quoi au-dessus de l'humain; elle étoit suivie de deux autres dames qui se tenoient dans la posture la plus respectueuse. Elle s'approcha de la dame Tchao, et la frappant doucement de la main : « Ne craignez rien, ma fille, lui » dit-elle, je viens vous délivrer de ces pensées » sombres, qui vous perdroient sans ressource : » et après ces mots elle se retira.

La dame Tchao reconduisit sa bienfaitrice jusqu'à la porte de son appartement, et à l'instant elle se trouva dans une assiette tran-

quille, et dans un calme d'esprit qu'elle n'avoit point encore éprouvé. Elle appela sur le champ plusieurs de ses esclaves, qui avoient entendu confusément quelques-unes de ses paroles, et elle leur fit part de ce qui venoit d'arriver. Mais comme elle n'avoit encore nulle connoissance de la religion chrétienne, elle s'imagina que c'étoit une apparition de quelque divinité du paganisme, qui avoit veillé à sa conservation. Elle ne se détrompa que cinq ans après, dans une visite qu'elle rendit à une de ses parentes, qui étoit chrétienne et d'une piété tout-à-fait exemplaire. Ayant aperçu à son oratoire une image de la Sainte-Vierge, et ayant reconnu dans cette image le portrait de sa libératrice qu'elle avoit toujours présente à l'esprit, elle se prosterna sur le champ, et frappant la terre du front : « Voilà, s'écria-» t-elle, voilà celle à qui je dois la vie ; » et dès-lors elle prit le dessein d'embrasser le christianisme.

Elle eut bientôt appris les principaux articles de la foi, et les prières ordinaires des chrétiens; mais elle n'eut pas la force de surmonter le seul obstacle qui lui restoit à vaincre. Il s'agissoit non seulement de renoncer aux idoles, mais encore d'en briser deux qui étoient regardées comme les divinités protec-

trices de sa maison : et c'est à quoi elle ne put se résoudre, craignant d'encourir par là l'indignation de sa famille.

Malgré cette infidélité à la grâce, Dieu lui inspira encore de nouveaux désirs de conversion par le moyen de cette dame chrétienne sa parente, dont je vous ai parlé. Une petite fille que la dame Tchao avoit adoptée, et qu'elle aimoit tendrement, tomba dangereusement malade. La dame qui étoit chrétienne lui procura le bonheur de recevoir le baptême; l'enfant mourut peu de jours après avoir été baptisée, sans que la mort eût tant soit peu défiguré son visage. A cette vue, la dame Tchao sentit redoubler toute sa tendresse, et dans le premier transport de sa douleur : « Hélas! dit-elle, » je me consolerois, si j'avois quelqu'espérance » de la revoir après ma mort. Rien de plus aisé, » répondit la fervente chrétienne; cette enfant » a reçu le baptême, et son ame purifiée par » cette eau salutaire, est certainement montée » au ciel : il ne tient qu'à vous d'avoir le même » avantage : dès-lors la porte du ciel vous sera » ouverte, et vous verrez éternellement celle qui » fait aujourd'hui le sujet de votre affliction. »

Ces paroles dites à propos rappelèrent à l'esprit de la dame affligée le souvenir de la grâce qu'elle avoit reçue de la Mère de Dieu,

et de la résolution qu'elle avoit prise de se faire chrétienne. Elle commença d'abord par renoncer au culte de son idole favorite, et, pour ne l'avoir plus devant les yeux, elle l'envoya à une dame de ses amies.

Peu de temps après, se voyant dans un état de langueur que lui avoit causé une assez longue maladie, elle demanda avec instance le baptême, qu'on lui avoit différé pour de bonnes raisons. Elle s'y étoit disposée par une foi vive, et par un parfait renoncement à toutes le superstitions des idolâtres. Cependant le missionnaire lui fit dire que les catéchumènes, en renonçant aux idoles, ne pouvoient ni les garder, ni les donner à d'autres; elle envoya aussitôt chercher celle qu'elle avoit donnée, et la mit en pièces aussi bien que les deux autres, que des considérations humaines lui avoient fait retenir dans sa maison.

Comme ses forces diminuoient chaque jour, t que l'on commençoit à craindre pour sa vie, le missionnaire ne crut pas devoir éprouver plus long-temps sa constance. Il se transporta donc dans sa maison, et lui conféra le baptême avec les cérémonies ordinaires de l'Eglise; il lui fit ensuite quelques présents de dévotion, qu'elle reçut avec joie : surtout il lui donna ne grande image de la Sainte-Vierge, qu'elle

plaça aussitôt dans le lieu le plus honorable de son appartement. Elle promit même que si Dieu lui rendoit la santé, elle l'emploieroit uniquement à lire les livres de la religion, et à exhorter tous ceux qu'elle connoissoit, ou sur qui elle avoit quelque autorité, d'embrasser le christianisme.

Dieu se contenta des saints désirs de la néophyte. Elle tomba tout-à-coup dans un état qui fit désespérer de sa vie. Comme elle s'aperçut la première que sa fin approchoit, elle demanda les derniers sacrements, et elle reçut Notre-Seigneur avec de grands sentiments de piété. Le lendemain elle envoya prier le missionnaire de lui apporter l'extrême-onction; mais quelque diligence qu'il fit, il apprit à son arrivée qu'elle venoit d'expirer, tenant un cierge béni d'une main, et son chapelet de l'autre, et invoquant les saints noms de Jésus et de Marie.

Quelque temps avant que de mourir, elle avoit appelé son fils, et lui avoit recommandé deux choses : la première, d'avoir soin qu'on ne mêlât rien de superstitieux dans l'appareil de ses obsèques, et que le soin de cette cérémonie fût abandonné aux chrétiens; la seconde, de songer sérieusement à renvoyer au plus tôt ses concubines pour se disposer à

recevoir le baptême. Elle mourut assistée de plusieurs fervents chrétiens, qui récitoient les prières ordinaires pour les moribonds, et qui furent très touchés des actes de foi, d'espérance et de charité qu'elle répéta sans cesse jusqu'au dernier soupir. Ils recueillirent avec soin les trois dernières paroles qu'elle prononça, les voici : « Sainte Mère de Dieu, » secourez-moi : Jésus, mon Sauveur, pardonnez-moi : Mon Dieu, mon Père, sauvez-» moi. » En prononçant une quatrième parole qu'on ne put entendre, elle s'endormit doucement dans le Seigneur.

LETTRE

Du P. Parennin, missionnaire.

A Pékin, en l'année 1710.

Je ne doute point que vous ne soyez touché du zèle qu'ont fait paroître cette année quelques-uns de nos chrétiens pour la conversion de leurs compatriotes. Je me contenterai de vous en rapporter deux exemples. Un des néophytes que je baptisai dans l'une des quatre

naissions que j'ouvris avant que l'Empereur m'eût ordonné de le suivre dans ses voyages, s'étoit établi à Yung-ping-fou. Là, ce fervent chrétien a fait la fonction de missionnaire avec un zèle admirable : il a assemblé quantité d'idolâtres à qui il a annoncé les vérités chrétiennes avec tant de succès, que la plupart ont demandé le baptême. Il est venu aussitôt me chercher à Pekin; mais comme j'étois allé au Sud avec l'Empereur, le P. de Tartre a pris ma place, et est parti sur le champ pour Yung-ping-fou, où il a baptisé quatre-vingts adultes. Dès que j'ai été de retour, j'ai envoyé dans cette ville un catéchiste, qui fortifia ces nouveaux fidèles dans la foi, et qui, comme je l'espère, gagnera encore plusieurs gentils à Jésus-Christ.

Un autre chrétien est venu me donner avis qu'il avoit fait connoître l'excellence de notre religion à plusieurs soldats chinois qui demeurent vers le passage de la grande muraille, et que, touchés de ses discours, ils ne soupiroient qu'après la grâce du baptême. Je fis partir aussitôt un catéchiste afin de les aller instruire, et pour n'avoir plus moi-même qu'à les baptiser, lorsque je passerois par cet endroit-là à la suite de l'Empereur. Le jour donc que ce prince devoit passer la muraille, je pris

le devant dès le point du jour; je trouvai en effet quarante de ces soldats bien instruits et très fermes dans la foi, qui me conjurèrent avec larmes de les admettre au nombre des chrétiens. Je les baptisai tous, et ne les quittai que le soir pour aller rejoindre l'Empereur; mais je leur laissai le catéchiste, avec plusieurs livres sur la religion, que j'avois apportés.

Un mois après, ces nouveaux fidèles me députèrent un d'entre eux à Ge-ho-ell, où j'étois alors, pour m'avertir qu'un de leurs mandarins avoit pris la résolution de les faire tous renoncer à la loi sainte qu'ils avoient embrassée; que ses caresses et ses menaces ayant été inutiles, il en étoit venu à des traitements très inhumains; qu'il pouvoit impunément les meurtrir de coups, puisqu'il étoit leur capitaine; mais que quand on devroit les faire expirer dans les plus cruels tourments, ils étoient tous résolus de perdre la vie plutôt que la foi. « Ce ne sont point les mauvais traitements que nous craignons, ajoutoient-ils » dans la lettre qu'ils m'écrivoient; mais ce qui » nous fait une peine que nous ne pouvons vous » exprimer, c'est que nos compagnons, encore » infidèles, ne veulent plus entendre nos exhortations, de peur d'être traités comme » nous le sommes. Nous vous conjurons donc

» de parler au fils du *Ma-li-tou*, notre général, » afin qu'il adoucisse cet ennemi déclaré de » notre sainte religion. »

J'allai les revoir à mon retour : tous se confessèrent avec une ferveur digne des plus anciens chrétiens ; je leur fis une longue exhortation, à la fin de laquelle ils me présentèrent vingt de leurs compagnons, qui étoient bien instruits, et que je baptisai. Ils me prièrent ensuite d'établir parmi eux une confrérie, et de mettre à la tête ceux que je jugerois les plus capables de les instruire, et de veiller sur leur conduite. Ils avoient déjà écrit chacun leurs suffrages dans de petits billets cachetés séparément. J'ouvris ces billets et je trouvai que leur choix étoit fort sage : car ils nommoient les trois plus fervents, qui étoient les mieux instruits, et qui avoient le plus de loisir pour vaquer à cette bonne œuvre. Je confirmai leur choix, et comme ils sont fort resserrés dans la petite maison où ils s'assemblent, ils me proposèrent d'en acheter une autre, où ils pussent tenir plus commodément leurs assemblées. Je leur donnai pour cela cinquante taëls ; ils fourniront le reste, et j'espère que dans peu de temps il y aura une chrétienté nombreuse.

Pendant environ trois mois que nous demeurâmes à Ge-ho-ell, je rassemblai les chré-

tiens de différentes provinces, qui s'y étoient rendus pour le commerce. Ils se confessèrent tous jusqu'à trois fois, mais je ne pus jamais trouver d'endroit propre à leur dire la messe. Je baptisai là environ seize personnes; voilà ce qu'il y a eu pour moi de consolant dans mon voyage, qui d'ailleurs n'avoit rien que de pénible.

On a baptisé cette année dans notre église cent trente-neuf adultes, et huit cent vingt-neuf petits enfants, dont la plupart étoient exposés dans les rues. Les pères du collége, qui sont auprès des portes de la ville où l'on expose un plus grand nombre de ces enfants, en ont baptisé plus de trois mille. Ce que j'ai l'honneur de vous mander doit vous faire comprendre le bien solide que procurent les personnes charitables d'Europe, qui entretiennent ici des catéchistes employés uniquement à cette fonction.

LETTRE

Du P. Jartoux, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père procureur-général des missions des Indes et de la Chine.

A Pekin, le 12 d'avril 1711.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La Paix de N. S.

La carte de Tartarie, que nous faisons par ordre de l'empereur de la Chine, nous a procuré l'occasion de voir la fameuse plante de *gin-seng*, si estimée à la Chine, et peu connue en Europe. Vers la fin de juillet 1709, nous arrivâmes à un village qui n'est éloigné que de quatre petites lieues du royaume de Corée, et qui est habité par les Tartares qu'on nomme *Calca-tatze*. Un de ces Tartares alla chercher sur les montagnes voisines quatre plantes de *gin-seng*, qu'il nous apporta bien entières dans un panier. J'en pris une au hasard que je dessinai dans toutes ses dimensions, le

mieux qu'il me fut possible. Je vous en envoie la figure que j'expliquerai à la fin de cette lettre.

Les plus habiles médecins de la Chine ont fait des volumes entiers sur les propriétés de cette plante; ils la font entrer dans presque tous les remèdes qu'ils donnent aux grands seigneurs; car elle est d'un trop grand prix pour le commun du peuple. Ils prétendent que c'est un remède souverain pour les épuisements causés par des travaux excessifs de corps ou d'esprit, qu'elle dissout les flegmes, qu'elle guérit la foiblesse des poumons et la pleurésie, qu'elle arrête les vomissements, qu'elle fortifie l'orifice de l'estomac et ouvre l'appétit, qu'elle dissipe les vapeurs, remédie à la respiration foible et précipitée en fortifiant la poitrine, qu'elle fortifie les esprits vitaux, et produit de la lymphe dans le sang; enfin qu'elle est bonne pour les vertiges et les éblouissements, et qu'elle prolonge la vie aux vieillards.

On ne peut guère s'imaginer que les Chinois et les Tartares fissent un si grand cas de cette racine, si elle ne produisoit constamment de bons effets. Ceux mêmes qui se portent bien, en usent souvent pour se rendre plus robustes. Pour moi, je suis persuadé qu'entre les mains des Européens qui entendent la pharmacie, ce seroit un excellent remède, s'ils en avoient

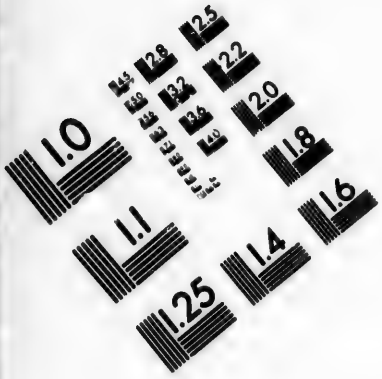
assez pour en faire les épreuves nécessaires, pour en examiner la nature par la voie de la chimie, et pour l'appliquer, dans la quantité convenable, suivant la nature du mal auquel elle peut être salutaire.

Ce qui est certain, c'est qu'elle subtilise le sang, qu'elle le met en mouvement, qu'elle l'échauffe, qu'elle aide la digestion, et qu'elle fortifie d'une manière sensible. Après avoir dessiné celle que je décrirai dans la suite, je me tâtai le pouls pour savoir en quelle situation il étoit : je pris ensuite la moitié de cette racine toute crue, sans aucune préparation, et une heure après je me trouvai le pouls beaucoup plus plein et plus vif; j'eus de l'appétit; je me sentis beaucoup plus de vigueur, et une facilité pour le travail que je n'avois pas auparavant. Cependant je ne fis pas grand fond sur cette épreuve, persuadé que ce changement pouvoit venir du repos que nous prîmes ce jour-là. Mais quatre jours après, me trouvant si fatigué et si épuisé de travail, qu'à peine pouvois-je me tenir à cheval, un mandarin de notre troupe qui s'en aperçut, me donna une de ces racines : j'en pris sur le champ la moitié, et une heure après je ne ressentis plus de foiblesse. J'en ai usé ainsi plusieurs fois depuis ce temps-là, et toujours avec le même succès.

J'ai remarqué encore que la feuille toute fraîche, et surtout les fibres que je mâchois, produisoient à peu près le même effet.

Nous nous sommes souvent servis de feuilles de *gin-seng* à la place de thé, ainsi que font les Tartares, et je m'en trouvois si bien, que je préférerois, sans difficulté, cette feuille à celle du meilleur thé. La couleur en est aussi agréable, et quand on en a pris deux ou trois fois, on lui trouve une eur et un goût qui font plaisir.

Pour ce qui est de la racine, il faut la faire bouillir un peu plus que le thé, afin de donner le temps aux esprits de sortir; c'est la pratique des Chinois quand ils en donnent aux malades, et ils ne passent guère la cinquième partie d'une once de racine sèche. A l'égard de ceux qui sont en santé et qui n'en usent que par précaution, ou pour quelque légère incommodité, je ne voudrois pas que d'une once ils en fissent moins de dix prises, et je ne leur conseillerois pas d'en prendre tous les jours. Voici de quelle manière on la prépare: on coupe la racine en petites tranches qu'on met dans un pot de terre bien vernissé, où l'on a versé un demi-setier d'eau. Il faut avoir soin que le pot soit bien fermé: on fait cuire le tout à petit feu; et quand de



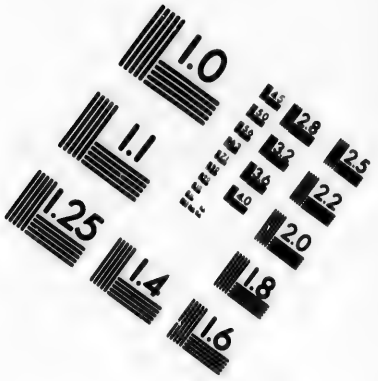
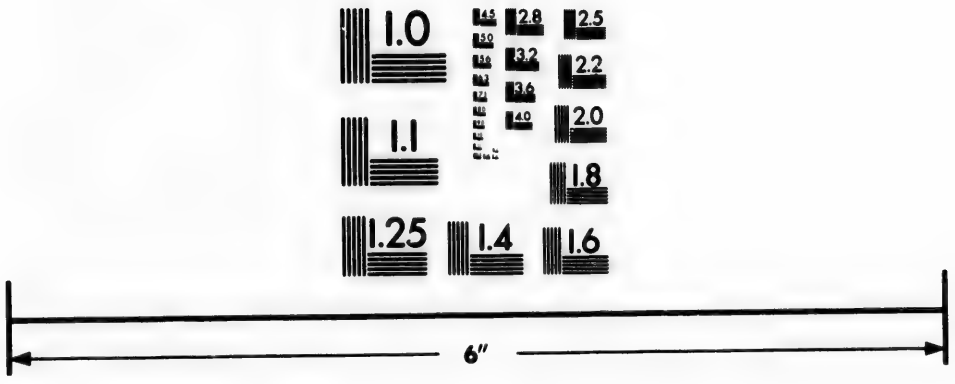
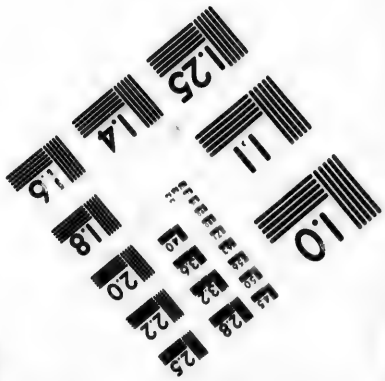


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

l'eau qu'on y a mis, il ne reste que la valeur d'un gobelet, il faut y jeter un peu de sucre et la boire sur le champ. On remet ensuite autant d'eau sur le marc, on le fait cuire de la même manière, pour achever de tirer tout le suc et ce qui reste des parties spirituenses de la racine. Ces deux doses se prennent, l'une le matin, et l'autre le soir.

A l'égard des lieux où croît cette racine, en attendant qu'on les voie marqués sur la carte de Tartarie, dont nous enverrons une copie en France, on peut dire en général que c'est entre le 39e et le 47e degré de latitude boréale, et entre le 10e et le 20e degré de longitude orientale, en comptant depuis le méridien de Pekin. Là se découvre une longue suite de montagnes, que d'épaisses forêts, dont elles sont couvertes et environnées, rendent comme impénétrables. C'est sur le penchant de ces montagnes et dans ces forêts épaisses, sur le bord des ravins ou autour des rochers, au pied des arbres et au milieu de toutes sortes d'herbes, que se trouve la plante de *gin-seng*. On ne la trouve point dans les plaines, dans les vallées, dans les marécages, dans le fond des ravins, ni dans les lieux trop découverts. Si le feu prend à la forêt et la consume, cette plante n'y repa-

roît que trois ou quatre ans après l'incendie ; ce qui prouve qu'elle est ennemie de la chaleur ; aussi se cache-t-elle du soleil le plus qu'elle peut. Tout cela me fait croire que s'il s'en trouve en quelque autre pays du monde, ce doit être principalement en Canada [1], dont les forêts et les montagnes, au rapport de ceux qui y ont demeuré, ressemblent assez à celles-ci.

Les endroits où croît le *gin-seng*, sont tout à fait séparés de la province de Canton, appelée *Lao-tong* dans nos anciennes cartes, par une barrière de pieux de bois, qui renferme toute cette province, et aux environs de laquelle des gardes rôdent continuellement pour empêcher les Chinois d'en sortir, et d'aller chercher cette racine. Cependant, quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain inspire aux Chinois le secret de se glisser dans ces déserts, quelquefois jusqu'au nombre de deux ou trois mille, au risque de perdre la liberté et le fruit de leurs peines, s'ils sont surpris en sortant de la province, ou en y rentrant. L'Empereur souhaitant que les

[1] On en a effectivement découvert dans les forêts du Canada, dont on fit d'abord beaucoup de bruit ; mais cette première vogue ne s'est pas soutenue.

Tartares professent de ce gain, présumablement dix Chinois, avoit donné ordre, cette même année 1709, à dix mille Tartares, d'aller ramasser eux-mêmes tout ce qu'ils pourroient de *gin-seng*, à condition que chacun d'eux en donneroit à Sa Majesté deux onces de meilleur, et que le reste seroit payé au poids d'argent fin. Par ce moyen, on compte que l'Empereur en auroit cette année environ vingt mille livres chinoises, qui ne lui coûteroient guère que la quatrième partie de ce qu'elles valent. Nous rencontrâmes par hasard quelques-uns de ces Tartares au milieu de ces déserts. Leurs mandarins qui n'étoient pas éloignés de notre route, vinrent les uns après les autres, nous offrir des bœufs pour notre nourriture, selon le commandement qu'ils en avoient reçu de l'Empereur.

Voici l'ordre que garde cette armée d'hommes. Après s'être partagé le terrain, selon leurs étendards, chaque troupe, au nombre de cent, s'étend sur une même ligne jusqu'à un terme marqué, en gardant de dix en dix une certaine distance; ils cherchent ensuite avec soin la plante dont il s'agit, en avançant insensiblement sur un même rumb; et, de cette manière, ils parcourent, durant un certain nombre de jours, l'espace qui leur

a été marqué. Dès que le terme est expiré, les mandarins placés avec leurs tentes dans des lieux propres à faire paître les chevaux, envoient visiter chaque troupe pour les informer de leurs ordres, et pour s'informer si le nombre est complet. En cas que quelqu'un manque, comme il arrive assez souvent, ou pour s'être égaré, ou pour avoir été dévoré par les bêtes, on le cherche un jour ou deux, après quoi on recommence de même qu'auparavant.

Ces pauvres gens ont beaucoup à souffrir dans cette expédition; ils ne portent ni tentes, ni lits, chacun d'eux étant assez chargé de sa provision de millet roti au four, dont il se doit nourrir tout le temps du voyage. Ainsi ils sont contraints de prendre leur sommeil sous quelque arbre, se servant de branches, ou de quelques cuirs qu'ils trouvent. Les mandarins leur envoient de temps en temps quelques pièces de bœuf ou de gibier qu'ils dévorent après les avoir mangées un peu au feu. C'est ainsi que ces dix mille hommes ont passé six mois de l'année. Ils ne laissent pas, malgré ces fatigues, d'être robustes, et de paroître bons soldats. Les Tartares qui nous escortoient, n'étoient guère mieux traités, n'ayant que les restes d'un bœuf qu'on tuoit chaque jour, et qui devoit servir

auparavant à la nourriture de cinquante personnes.

Pour vous donner maintenant quelque idée de cette plante, dont les Tartares et les Chinois font un si grand cas, je vais expliquer la figure de celle que je vous envoie.

A représente la racine dans sa grosseur naturelle. Quand je l'eus dessée, elle étoit blanche et un peu raboteuse, comme le sont d'ordinaire les racines des autres plantes.

B. C. C. D. représentent la tige dans toute sa longueur et son épaisseur; elle est toute unie, et assez ronde; sa couleur est d'un rouge un peu foncé, excepté vers le commencement B. où elle est plus blanche, à cause du voisinage de la terre.

Le point D. est une espèce de nœud formé par la naissance de quatre branches qui en sortent comme d'un centre, et qui s'écartent ensuite également l'une de l'autre, sans sortir d'un même plan. Le dessous de la branche est d'un vert tempéré de blanc: le dessus est assez semblable à la tige, c'est-à-dire, d'un rouge foncé, tirant sur la couleur de mûre. Les deux couleurs s'unissent ensuite par les côtés avec leur dégradation naturelle. Chaque branche a cinq feuilles de la grandeur et de la figure qui se voit dans la planche. Il est à

remarquer que ces branches s'écartent également l'une de l'autre, aussi bien que de l'horizon, pour remplir avec leurs feuilles un espace rond à peu près parallèle au plan du sol.

Quoique je n'aie dessiné exactement que la moitié d'une de ces feuilles F, on peut aisément concevoir et achever toutes les autres sur le plan de cette partie. Je ne sache point avoir jamais vu des feuilles de cette grandeur, si minces et si fines : les fibres en sont très bien distinguées, elles ont par-dessus quelques petits poils un peu blancs. Le pétiole qui est entre les fibres, s'élève un peu vers le milieu au-dessus du plan des mêmes fibres. La couleur de la feuille est d'un vert obscur par-dessus, et par-dessous d'un vert blanchâtre et un peu luisant. Toutes les feuilles sont dentelées, et les denticules en sont assez fines.

Du centre D. des branches de cette plante, s'élevoit une seconde tige D. E. fort droite et fort unie, tirant sur le blanc depuis le bas jusqu'en haut, dont l'extrémité portoit un bouquet de fruits fort rond et d'un beau rouge. Ce bouquet étoit composé de vingt-quatre fruits : j'en ai seulement dessiné deux dans leur grandeur naturelle, que j'ai marqués dans ces deux chiffres 9, 9. La peau

rouge qui enveloppe ce fruit, est fort mince et très-uni : elle couvre une chair blanche et un peu molle. Comme ces fruits étoient doubles (car il s'en trouve de simples), ils avoient chacun deux noyaux mal polis, de la grosseur et de la figure de nos lentilles ordinaires, séparés naturellement l'un de l'autre, quoique posés sur le même plan[1]. Chaque fruit étoit porté par un filet uni, égal de tous côtés, aussi fin et de la couleur de celui de nos petites cerises rouges. Tous ces filets partoient d'un même centre, et s'écartant en tous sens comme les rayons d'une sphère, ils formoient le bouquet rond des fruits qu'ils portoient. Ce fruit n'est pas bon à manger : le noyau ressemble aux noyaux ordinaires ; il est dur, et renferme le germe. Il est toujours posé dans le même plan que le filet qui porte le fruit. De là vient que ce fruit n'est pas rond, et qu'il est un peu applati des deux côtés. S'il est double, il a une espèce d'enfoncement au milieu dans l'union des deux parties qui le composent : il naît une petite herbe diamétralement opposée au filet auquel il est suspendu. Quand le fruit est sec, il n'y reste que la peau toute

[1] Ce noyau n'a pas le bord tranchant comme nos lentilles ; il est presque partout également épais.

ridée qui se colle sur les noyaux : elle devient alors d'un rouge obscur et presque noir.

Au reste cette plante tombe et renaît tous les ans. On connoît le nombre de ses années par le nombre des tiges qu'elle a déjà poussées, dont il reste toujours quelque trace, comme on le voit marqué dans la figure par les petits caractères *b. b. b.* Par là on voit que la racine *A.* étoit dans sa septième année, et que la racine *H.* étoit dans sa quinzième.

A l'égard de la fleur, comme je ne l'ai pas vue, je ne puis en faire la description : quelques-uns m'ont dit qu'elle étoit blanche et fort petite. D'autres m'ont assuré que cette plante n'en avoit point, et que personne n'en avoit jamais vu. Je croirois plutôt qu'elle est si petite et si peu remarquable, qu'on n'y fait pas d'attention ; et ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que ceux qui cherchent le ginseng, n'ayant en vue que la racine, méprisent et rejettent d'ordinaire tout le reste comme inutile.

Il y a des plantes qui, outre le bouquet des fruits que j'ai décrits ci-dessus, ont encore un ou deux fruits tout à fait semblables aux premiers, situés à un pouce ou à un pouce et demi au dessous du bouquet : et alors on dit qu'il faut bien remarquer l'aire de vent que ces

fruits indiquent, parce qu'on ne manque guère de trouver encore deux plants à quelques pas de là sur le même rumb, ou aux environs. La couleur du fruit, quand elle en y distingue cette plante de toutes les autres, et la fait remarquer d'abord; mais il arrive souvent qu'elle n'en a point, quoique la racine soit fort ancienne. Telle étoit celle que j'ai marquée dans la figure par la lettre *K*, qui ne portoit aucun fruit, bien qu'elle fût dans sa quinzième année.

Comme on a beau semer la graine, sans que jamais on l'ait vu pousser, il est probable que c'est ce qui a donné lieu à cette fable qui a cours parmi les Tartares, ils disent qu'un oiseau la mange dès qu'elle est en terre, que ne la pouvant digérer, il la purifie dans son estomac, et qu'elle pousse ensuite dans l'endroit où l'oiseau la laisse avec sa fiente. J'aime mieux croire que ce noyau demeure fort long-temps en terre avant que de pousser aucune racine: et ce sentiment me paroît fondé sur ce qu'on trouve de ces racines qui ne sont pas plus longues, et qui sont moins grosses que le petit doigt, quoiqu'elles aient poussé successivement plus de dix tiges un autant de différentes années.

Quoique la plante que j'ai décrite ait quatre branches, on en trouve néanmoins qui n'en

ont que deux, d'autres qui n'en ont que trois, quelques-unes qui en ont cinq, ou même sept, et celles-ci sont les plus belles. Cependant chaque branche a toujours cinq feuilles, de même que celle que j'ai dessinée, à moins que le nombre n'en ait été diminué par quelque accident. La hauteur des plantes est proportionnée à leur grosseur et au nombre de leurs branches. Celles qui n'ont point de fruits sont d'ordinaire petites et fort basses.

La racine la plus grosse, la plus uniforme, et qui a moins de petits liens, est toujours la meilleure. C'est pourquoi celle qui est marquée par la lettre *H* l'emporte sur l'autre. Je ne sais pourquoi les Chinois l'ont nommée *gin-seng* qui veut dire, *représentation de l'homme*; je n'en ai point vu qui en approchât tant soit peu; et ceux qui la cherchent de profession, m'ont assuré qu'on n'en trouvoit pas plus qui eussent de la ressemblance avec l'homme, qu'on n'en trouve parmi les autres racines qui ont quelquefois par hasard des figures assez bizarres. Les Tartares l'appellent, avec plus de raison, *orhota*, c'est-à-dire, *la première des plantes*.

Au reste, il n'est pas vrai que cette plante croisse à la Chine, comme le dit le P. Martini, sur le témoignage de quelques livres chinois,

qui l'ont fait croître dans la province de Pékin sur les montagnes d'*Yong-pin-fou*. On a pu aisément s'y tromper, parce que c'est là qu'elle arrive, quand on l'apporte de Tartarie à la Chine.

Ceux qui vont chercher cette plante, n'en conservent que la racine, et ils enterrent dans un même endroit tout ce qu'ils en peuvent amasser durant dix ou quinze jours. Ils ont soin de bien laver la racine, et de la nettoyer, en ôtant avec une brosse tout ce qu'elle a de matière étrangère. Ils la trempent ensuite un instant dans l'eau presque bouillante, et la font sécher à la fumée d'une espèce de millet jaune, qui lui communique un peu de sa couleur. Le millet renfermé dans un vase avec un peu d'eau, se cuit à un petit feu : les racines couchées sur de petites traverses de bois au-dessus du vase, se sèchent peu à peu sous un linge, ou sous un autre vase qui les couvre. On peut aussi les sécher au soleil, ou même au feu : mais bien qu'elles conservent leur vertu, elles n'ont pas cette couleur que les Chinois aiment. Quand les racines sont sèches, il faut les tenir renfermées dans un lieu qui soit aussi bien sec; autrement elles seroient en danger de se pourrir, ou d'être rongées des vers.

Je souhaite, mon révérend père, que la

description que je viens de faire du gin-seng, si estimé dans cet empire, vous fasse plaisir, et à ceux à qui vous en ferez part. Nous sommes sur le point d'aller en Tartarie pour en achever la carte ; car nous avons encore le nord-ouest et l'ouest à faire. Je vous enverrai, le plus tôt qu'il me sera possible, la carte de la province de Pekin, appelée par le P. Martini *Pekali*, et par les Chinois, *Tchali* ou bien *Lipafou*. Je me recommande à vos saints sacrifices, et suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du P. d'Entrecolles, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père procureur des Missions de la Chine et des Indes.

A Jao-tcheou, ce 27 août 1712.

MON RÉVÉRENT PÈRE,

La paix de N. S.

J'AI différé jusqu'ici à vous écrire, dans l'espérance que je recevrois des autres mission-

[illegible] nouvelles qui regardent leurs missions. Mais leurs lettres ne sont point encore arrivées; et la crainte de manquer l'occasion des vaisseaux qui partent, m'oblige de me borner à ce qui concerne l'état présent des deux églises de Tse-tchéou, et de King-te-ching, dont le Seigneur a bien voulu me confier la conduite. Grâces à sa miséricorde, cette chrétienté s'augmente de jour en jour. J'ai conféré cette année le baptême à près de quatre-vingts adultes, dont plusieurs commencent déjà à faire goûter le christianisme en divers endroits. J'espère en baptiser encore un grand nombre dans la route que je dois faire d'ici à Kieou-Kiang.

Les fidèles de mes néophytes ont éprouvé cette année quelque nouvelle persécution, qui leur a été suscitée au sujet du culte des idoles. Quelques-uns d'eux ont été chargés de chaînes, d'autres ont été battonnés. Il y en a eu qui ont souffert, avec une fermeté digne des premiers siècles, la perte de leurs biens et beaucoup d'autres mauvais traitements, pour avoir embrassé le christianisme, ou contribué à la conversion de leurs amis. Cependant le nom chrétien n'en a point été déshonoré, et la religion n'a rien perdu de l'estime qu'on avoit pour elle.

J'attribue cette protection particulière de Dieu, à la ferveur et à la piété des nouveaux fidèles. Un missionnaire que j'ai eu chez moi pendant quelques jours, en a été extrêmement touché : ce ne sont point de simples chrétiens, me disoit-il, ce sont des modèles de la plus haute vertu. Il est vrai que je trouve en la plupart une délicatesse de conscience, une horreur des moindres fautes, un amour des souffrances, une assiduité à fréquenter les sacrements, une charité pour le prochain, qui me rendent bien légères toutes les peines de ma mission. Il n'y en a guère parmi eux qui ne se préparent à la communion par un jour de jeûne : j'en ai vu qui se disposoient à célébrer la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, par huit jours de jeûne, et cela afin d'obtenir par son entremise la grâce de surmonter une passion qui les dominoit.

Je ne pus me rendre que la veille de No à mon église de Jao-tcheou. A peine y fus-je arrivé, qu'il me fallut aller chez un chrétien qui étoit à l'extrémité, et qui depuis quatre jours demandoit sans cesse de mes nouvelles. Ma présence redonna des forces à ce pauvre moribond : il me témoigna sa joie par ses larmes, et par les continuelles actions de grâce qu'il rendoit au Seigneur, de ce qu'il m'avoit

fut venir à temps pour l'aider à mourir saintement. Je le confessai, je lui donnai le viatique et l'extrême-onction; peu après je fis la recommandation de l'âme, et il expira la nuit suivante. Un des grands obstacles qu'il eut à surmonter pour sa conversion, fut de chasser une concubine qu'il regardoit, selon les lois de l'empire, comme sa seconde femme. Quoiqu'il n'eût des enfants que de celle-là, il n'hésita pas à la renvoyer, aussitôt qu'on lui fit entendre que c'étoit une condition nécessaire pour recevoir le baptême.

La nuit de Noël se passa dans les exercices ordinaires de la piété chrétienne. Je fus infiniment consolé de la ferveur d'un grand nombre de catéchumènes qu'on me présenta pour le baptême. Je ne différai point à leur accorder une grâce qu'ils me demandoient avec larmes, et à laquelle ils s'étoient disposés par les plus saintes pratiques de la religion, en quoi ils ne cédoient pas aux anciens fidèles.

Les faveurs extraordinaires que Dieu a faites à plusieurs de mes néophytes, et qu'ils regardent comme de véritables miracles, ont beaucoup servi à la conversion de quelques infidèles. Outre les guérisons surprenantes qu'on ne peut attribuer qu'à l'eau bénite, ou à l'invocation du saint nom de Dieu, la manière

dont la famille d'un fervent chrétien a été délivrée d'un incendie, a quelque chose d'extraordinaire. Tout le monde dormoit profondément : le feu, qu'un jeune enfant avoit mis par mégarde à la maison, commençoit à gagner de tous côtés, lorsque la femme du chrétien se sentit frappée rudement, et s'éveillant en sursaut, elle jeta de grands cris qui réveillèrent toute sa famille. On s'aperçut alors du danger, et l'on eut le temps d'éteindre les flammes, qui faisoient déjà un si grand ravage, qu'un peu plus tard le mal étoit sans remède.

Que ce soit là un effet miraculeux de la protection de Dieu sur cette famille, comme le pensent nos néophytes, et comme je le crois aussi bien qu'eux, c'est sur quoi je ne veux point appuyer : je suis bien plus touché des miracles sensibles que la grâce opère dans certaines ames. J'en ai fait depuis peu l'expérience en conférant le baptême à un pauvre artisan, homme grossier, d'un naturel dur, et qui avoit je ne sais quoi de féroce. Je n'aurois jamais cru trouver tant de lumières, ni de si tendres sentiments pour Dieu, dans un homme de ce caractère. Je l'avois conduit à l'église, où je le laissai seul pendant quelque temps pour se préparer à la grâce du baptême. Quand

je revins le trouver pour commencer la cérémonie, il étoit prosterné au pied de l'autel, le visage baigné de larmes, et ne me répondoit que par des paroles entremêlées de soupirs et de sanglots. Ce spectacle m'attendrit. Les chrétiens qui m'accompagnoient en furent si frappés, qu'ils lui donnèrent le surnom de *Contrit*. Après que la cérémonie fut achevée, un d'eux l'aborda pour le prier de leur faire part des saintes pensées qui lui avoient fait répandre tant de larmes. « Trois vues différentes, lui répondit-il, m'ont pénétré de » douleur : la vue de mes péchés, que Dieu » vouloit bien me pardonner; la vue des flammes de l'enfer, que les eaux du baptême alloient éteindre; la vue de Jésus-Christ étendu » sur une croix, qui me délivroit par ses douleurs des peines éternelles. J'avois compassion » de moi, ajouta-t-il, j'avois compassion de » Jésus-Christ. » Il n'y a certainement que la grâce qui ait pu produire dans le cœur de ce catéchumène une dévotion aussi affectueuse. L'Esprit saint souffle où il veut, et il sait, quand il lui plaît, amollir les cœurs les plus insensibles.

C'est principalement dans les retraites spirituelles, que nous faisons faire depuis peu d'années à nos néophytes, qu'ils ressentent

les plus fortes impressions de la grâce. Le P. de Chavagnac est le premier à qui la place soit venue de donner les exercices aux Chinois, selon la méthode de saint Ignace, de même qu'il se pratique dans quelques provinces de France, surtout en Bretagne, où ces saints exercices ont beaucoup servi à la réformation des mœurs, et à la sanctification des peuples de cette belle province. C'est aussi à l'exemple de ce zèle missionnaire, que j'ai fait cette année trois retraites à mes chrétiens : deux à Sao-tchéou, et une à King-te-tching. Permettez-moi de vous en faire le détail, mon révérend père, je me flatte que vous serez édifié, et de l'ordre qui se garde dans ces sortes de retraites, des sentiments de pénitence et de componction qu'elles inspirent aux nouveaux fidèles, et des fruits qu'ils en retirent pour avancer de plus en plus dans les voies de la perfection.

Voici d'abord la méthode que j'observe pendant les huit jours que dure la retraite. Ceux qui y sont admis (ce qu'ils regardent comme une grande grâce), se rendent au jour marqué dans mon église. Quand ils sont tous assemblés, je leur fais un discours, où je leur expose la fin de la retraite, combien il leur importe de la bien faire, les secours et les moyens qu'ils y ont pour assurer leur salut, les règlements

qu'il leur faut observer le silence et le recueillement dans lequel ils doivent passer ces sept jours, afin que huit jours de pénitence réparent tant d'années criminelles, et les remplissent de ferveur pour le reste des années qu'ils ont à vivre.

L'entretien fini, se fait la prière, qui consiste à réciter l'acte de contrition trois fois, lentement et à voix basse, mettant une pause considérable entre chaque fois. Après quoi ils viennent modestement l'un après l'autre au pied de l'autel, où je leur distribue à chacun un crucifix, l'image de la sainte Vierge, et des instruments de pénitence à ceux qui en demandent; les avertissant d'en faire un aussi saint usage qu'ont fait ceux qui les ont précédés dans de semblables retraites. Je les conduis ensuite dans leur chambre (comme le logement me manque, je suis obligé de les mettre plusieurs ensemble dans la même chambre). La nourriture, pour laquelle je ne prends rien d'eux, est fort frugale et proportionnée au peu qu'on me fournit chaque année. Les bénédictions que Dieu répand sur ces saints exercices, me dédommagent avec usure de ce que je puis souffrir par le retranchement des dépenses nécessaires pour ma personne. Mais il est certain que si des secours temporels étoient

plus abondants, on feroit des biens infinis qu'on ne fait pas, quelque zèle et quelque bonne volonté qu'on ait d'ailleurs. C'est peut-être là la seule peine que ressente un missionnaire.

Mon principal soin, pendant tout le temps de la retraite, est d'occuper continuellement ceux qui la font, en variant le plus qu'il m'est possible les exercices de chaque jour. Ces exercices consistent en des méditations sur les grandes vérités du christianisme et sur les principaux mystères de la religion, en des exhortations sur les commandements de Dieu, sur la confession et la communion, sur la patience dans les adversités, sur le soin de sanctifier les actions les plus communes, et sur le zèle pour le salut de leurs frères. Je leur fais faire aussi de fréquents actes de foi sur tous les articles de notre croyance, en les parcourant l'un après l'autre, ce qui les dispose à la cérémonie dans laquelle ils renouvellent les promesses qu'ils ont faites au baptême.

J'ajoute à cela l'explication des tableaux, qui représentent les différents états du pécheur et du juste pendant cette vie, et après la mort. Vous savez quel est le fruit que produit cet exercice si ordinaire dans les retraites de Bretagne; il fait la même impression sur nos néophytes, et je suis persuadé que c'est un des

plus utiles de la retraite. Enfin, leurs repas sont suivis chacun d'un entretien particulier, qui tient lieu de récréation. Dans ces sortes d'entretiens, je leur rapporte quelques exemples de l'Écriture, ou différents traits de l'Histoire ecclésiastique, qui ont le plus de conformité avec les vérités qu'ils ont méditées pendant le jour. Ces vérités, ainsi réduites en pratique, ajoutent l'exemple à la conviction, et servent à les affermir davantage dans les résolutions qu'ils ont prises à la fin de leur méditation. Le temps qu'ils ont de libre entre les exercices publics, s'emploie ou à lire un livre de piété, ou à mettre sur le papier de bonnes pensées que Dieu leur inspire, ou à préparer leur confession générale. Par ce moyen, il n'y a pas un seul moment de vide dans la journée, et la variété qui se trouve dans tous ces exercices, qui se succèdent les uns aux autres, leur fait passer tout ce saint temps avec une rapidité dont ils sont eux-mêmes surpris.

La communion de la retraite se fait en forme d'amende honorable, pour réparer en quelque sorte les fautes qu'ils auroient pu commettre, en n'apportant point à la sainte table les dispositions que demande la participation du corps de Jésus-Christ. Leur coutume

à présent est de venir certains jours à l'église pour se prosterner dans l'endroit où se donne la communion, et se préparer à une action si sainte par différents actes de foi, d'humilité et d'amour de Dieu.

Un des exercices qui m'a paru faire le plus d'impression, est l'adoration de la croix. Comme ce fut durant la semaine-sainte que je donnai la première retraite, cette cérémonie s'y trouva naturellement, et je m'aperçus que les cœurs étant beaucoup mieux disposés qu'à l'ordinaire, les sentiments de douleur et de componction étoient aussi beaucoup plus vifs. En se prosternant aux pieds du crucifix, ils l'arrosoient d'un torrent de larmes; l'église retentissoit de toutes parts de soupirs et de sanglots. Ce spectacle me toucha de telle sorte, que je fus contraint d'interrompre de temps en temps l'office du vendredi-saint; j'eus même de la peine à l'achever. C'est ce qui m'a fait prendre la résolution de ne jamais omettre cette cérémonie en quelque temps que se fasse la retraite. Je la place à la fin de la méditation, qui se fait sur la Passion du Sauveur.

Enfin, la retraite finit par une dernière pratique qui en est comme la conclusion. C'est une protestation qu'ils font par écrit, de n'oublier jamais les grâces qu'ils ont reçues dans

ce saint temps, et d'y correspondre avec toute la fidélité dont ils sont capables ; de haïr tout le reste de leur vie ce qu'ils ont haï pendant leur retraite ; de n'estimer que ce qu'ils ont estimé, et de reconnoître par une vie fervente l'amour infini que Jésus-Christ a pour eux. Chacun met au bas de cet écrit ses résolutions principales ; ils doivent le porter sur eux toutes les fois qu'ils approchent des sacrements ; et s'ils viennent à mourir, on l'enferme avec eux dans le même cercueil. Cette pensée les frappe, et les avertit dans l'occasion d'être fidèles à observer ce qu'ils ont promis au temps de la retraite.

Vous jugez bien, mon révérend père, qu'un missionnaire ne peut guère donner ces sortes de retraites sans beaucoup de fatigues ; mais toutes les peines qu'il prend sont bien adoucies par les consolations intérieures dont il est rempli, lorsqu'il voit une troupe de chrétiens livrés par la grâce à l'esprit de pénitence et de componction, et qu'il est obligé d'essuyer des larmes que la force et l'onction de la divine parole font couler avec abondance.

C'est ce qui m'est arrivé dans le sacré tribunal ; la plupart fondoient en pleurs en s'accusant de leurs péchés ; plusieurs revenoient jusqu'à six ou sept fois dans la crainte de ne s'être

pas assez bien expliqués ; d'autres composaient pour rien toutes leurs confessions précédentes, dans la pensée qu'en les faisant, ils n'avoient pas été pénétrés d'une assez vive douleur ; j'en sais plusieurs qui terminoient chaque méditation par de saintes rigueurs qu'ils exerçaient sur leur chair ; j'ai été quelquefois obligé d'en renvoyer de l'église, pour les forcer à prendre un peu de repos.

Un de ces fervents néophytes méditant la Passion du Sauveur, aperçut un clou qui sortoit d'une planche de son oratoire. Dans le dessein d'imiter Jésus-Christ souffrant, il s'appuya la tête si long-temps, et en tant de divers endroits sur le clou, qu'il se fit une espèce de couronne. Une vive douleur, de même qu'un grand amour, est quelquefois capable de ces sortes d'excès. Le même, se préparant à sa confession générale, crut voir pendant la nuit son ange gardien qui lui présentoit une porcelaine, en lui disant ces paroles : « Souviens-» toi d'avoir peint des figures indécentes sur » une pareille porcelaine. » C'étoit un péché qui lui étoit échappé de la mémoire dans son examen, et dont il ne s'étoit jamais confessé. J'ai eu beaucoup de peine à détourner un autre d'aller se cacher pour toujours dans le fond d'un désert, afin de se mettre à couvert,

divertir, des tentations du monde, et de chercher un asile à sa propre faiblesse. Je ne vous parle pas des restitutions faites, quoique l'injustice fût douteuse, ni des réconciliations renouvelées, quoiqu'elles eussent été déjà faites. Au reste, mon révérend père, si tout cela n'était que le fruit d'une ferveur passagère, je ne croirois pas devoir vous en entretenir; mais ce qu'il y a de consolant, et ce qui fait sentir combien une retraite bien faite est utile à la sanctification des ames, c'est la constance avec laquelle nos néophytes persévèrent dans la pratique de la vertu. Quelque réglée que fût cette chrétienté avant que j'eusse pensé à lui procurer ce moyen de salut, il me semble qu'elle prend maintenant une face toute nouvelle; je trouve ces nouveaux fidèles beaucoup plus assidus à l'église, plus dévots envers nos saints mystères, plus exacts à s'approcher des sacrements. S'il leur arrive de tomber en quelque péché, ils s'en confessent aussitôt, sans différer à le faire au dimanche suivant. Les plus légères fautes les alarment; ils ne manquent point de faire un quart d'heure de méditation chaque jour, et d'examiner tous les soirs leur conscience. Il y en a qui viennent passer un jour chaque mois à l'église pour y faire une espèce de retraite en forme de préparation à la mort.

Plusieurs ne se contentent pas de l'abstinence qu'ils font le vendredi et le samedi, ils font encore le mercredi en l'honneur de saint Joseph, que la mission de la Chine a pris pour son patron. Je connois de jeunes artisans, qui, pour ne pas manquer aux prières vocales qu'ils se sont prescrites, récitent régulièrement le chapelet dans les rues en allant le matin à leur travail, et en revenant le soir dans leur maison.

S'ils sont obligés de faire quelque voyage, la première chose qu'ils font à leur retour, c'est de venir trouver le missionnaire, et de lui exposer l'état de leur conscience avec une candeur et une simplicité admirable. Un jeune homme qui avoit suivi son père à plus de trente lieues de Jao-tcheou, où les affaires de son commerce demandoient sa présence, vint à l'église, selon sa coutume, dès le lendemain de son arrivée. Je savois qu'il avoit employé à la prière tous les moments de loisir, que durant tout le chemin c'étoit son occupation ordinaire, et qu'il avoit passé plus de deux mois dans un jeûne continuel; je songeois à mettre des bornes à sa ferveur, lorsque prévoyant ce que j'avois à lui dire, il me coupa la parole, en me répétant le mot d'un saint anachorète, que j'avois rapporté dans un entre-

tion de la retraite ; Je suis déterminé, me dit-il, à faire de la peine à celui qui m'en fait. Il vouloit parler de son corps. J'ai su aussi que le même jeune homme se trouvant exposé à une tentation violente, où un de ses parents l'avoit malheureusement engagé, s'étoit sauvé de ce danger par une prompte fuite, et avoit foulé aux pieds toutes les considérations humaines pour conserver son innocence. Tels sont les fruits de bénédiction qu'opèrent les retraites dans le cœur de nos néophytes ; vous ne serez guère moins édifié du zèle qu'elles leur inspirent pour la conversion des infidèles et pour le salut de leurs frères. Je me contenterai de vous en rapporter quelques exemples.

Un de ceux qui avoient fait la première retraite, vint m'offrir un écu pour les frais de la seconde, voulant, disoit-il, avoir part au bien qui s'y feroit. Cette somme, quelque légère qu'elle vous paroisse, ne laissoit pas d'être considérable pour ce Chinois.

Mon catéchiste se disposant à aller chez un de ses parents pour des affaires de famille, on crut que la modicité de ses gages le portoit à m'abandonner. Un fervent chrétien vint me trouver aussitôt, et me pria de lui permettre d'augmenter les gages du catéchiste de trois écus par an, afin de le retenir au service de

mon église : « Je serai bien récompensé, m'a-
» jouta-t-il, de cette somme dont je me prive,
» puisque j'annoncerai Jésus-Christ par la
» bouche du catéchiste, et qu'un grand nom-
» bre d'infidèles tiendront de moi le bonheur
» qu'ils auront d'être convertis à la foi, et de
» marcher dans les voies du salut. »

Un artisan, au sortir de la retraite, alla à la campagne chez quelques-uns de ses amis, où il travailla pendant long-temps sans recevoir aucun salaire : il réussit par là dans son dessein, qui étoit d'ouvrir dans ces endroits deux chrétientés, lesquelles, dans la suite, pourront devenir très nombreuses.

Un autre a nourri pendant long-temps un infidèle qui donnoit quelque espérance de conversion, et qui s'est converti effectivement. J'en ai vu d'autres qui jeûnoient plusieurs jours de suite, et qui faisoient beaucoup d'autres austérités, pour obtenir de Dieu la conversion de leurs parents ou de leurs amis. Je ne finirois point, si j'entrois dans le détail de ce que le zèle a fait entreprendre à plusieurs des néophytes, pour gagner leurs frères à Jésus-Christ.

La dévotion au sacré cœur de Jésus, qui croît de plus en plus en France, est très commune parmi nos chrétiens, et produit dans

leurs cœurs un grand amour pour la sainte humanité du Sauveur. Le livre qu'on a composé sur ce sujet, et qui nous a été apporté par le feu P. de Broissia, a été traduit à Macao en portugais; j'espère que par le moyen de cette traduction, une dévotion si solide passera jusque dans les îles Philipines et dans l'Amérique espagnole. J'ai envoyé un de ces livres à M. le marquis de Puente, notre insigne bienfaiteur. Ce sont là des particularités que je devrois peut-être me dispenser de vous écrire : je ne le fais qu'afin que dans l'occasion vous profitiez de ces connoissances, pour nous procurer un nouveau secours de prières des personnes qui, en France comme ici, ont une dévotion particulière au sacré cœur de Jésus.

J'attribue encore aux prières ferventes de nos chrétiens, la protection toute récente que le *Tao* (premier mandarin) vient d'accorder à la religion. Ce magistrat qui gouverne trois grandes villes, paroit depuis long-temps goûter la doctrine évangélique, et affectionner ceux qui l'embrassent; on crut même, au commencement de son mandarinat, qu'il professoit le christainisme, parce qu'on remarquoit en lui beaucoup d'intégrité, et un éloignement si grand de toute sorte de superstitions, qu'il en étoit venu jusqu'à interdire quelques tem-

ples d'idoles, et à maltraiter les hommes; mais c'est un grand du siècle, et il y a soixante ans qu'il vit dans l'infidélité : deux obstacles qui rendent sa conversion bien difficile. Voici l'occasion qui nous a mérité de sa part de nouvelles faveurs, et qui me donnent lieu de croire que désormais il emploiera son autorité à soutenir les chrétiens contre les insultes des infidèles.

Il y avoit plus d'un mois qu'on étoit menacé d'une stérilité prochaine. Le ciel fut tout en feu pendant tout ce temps-là, et la sécheresse devint si grande, qu'on perdoit presque toute espérance de récolte. Le peuple et les magistrats eurent recours aux idoles, selon leur coutume, pour en obtenir de la pluie. La superstition et la politique ont beaucoup de part à ces sortes de cérémonies, le peuple suivant alors les préjugés de son éducation, et le magistrat, pour paroître populaire, s'accommodant aux idées les plus ridicules du peuple.

L'inquiétude du *Tao* étoit si grande, qu'il se levoit plusieurs fois la nuit pour voir si le ciel ne se couvroit point de nuages. Il avoit déjà envoyé son premier domestique pour me saluer, et pour me faire part de la triste situation où il se trouvoit. Je faisois alors quelques excursions à la campagne : cependant on le pressa de

permettre certaines superstitions qui étoient du goût du peuple, mais il le refusa constamment; il s'avisa seulement d'une pratique assez nouvelle : il ordonna qu'à l'entrée de la nuit, on mettroit dans chaque rue un grand nombre d'enfants, qui pousseroient de temps en temps des cris vers le ciel, se persuadant que leur innocence seroit capable d'attirer sur la terre la pluie qu'on souhaitoit depuis si long-temps. Ce moyen fut inutile. Enfin, pressé de nouveau par les mandarins, il eut recours à *Tchîng hoang* (c'est le génie tutélaire de la ville et de tout le gouvernement), et il lui fit même un vœu écrit de sa main ; mais il m'assura dans la suite que si je m'étois trouvé à Jao-tcheou, il n'auroit jamais fait ce vœu.

Dès le lendemain de mon arrivée, il m'envoya un exprès, pour m'avertir qu'il vouloit venir lui-même implorer le secours du Dieu que nous adorons, et il me prioit de lui prescrire de quelle manière il devoit se comporter. Ma réponse fut que Dieu ne vouloit pas être confondu avec de fausses divinités, quand même on lui donneroit la préférence, et qu'ainsi c'étoit seulement au vrai Dieu qu'il devoit s'adresser. Il me donna sa parole qu'il n'iroit dans aucun temple d'idole, et que le jour suivant il se rendroit à mon église, et y paroî-

troit de la manière la plus respectueuse. En effet, il y vint à pied depuis son palais, suivi de tous les mandarins subalternes qui lui faisoient cortège. Ma maison fut tout-à-coup remplie de toute sorte de mandarins d'armes et de lettres, de plusieurs lettrés de distinction, et en particulier d'un *Hoa-lin-yuen* (c'est un lettré beaucoup plus considérable que les docteurs ordinaires.) La salle contre laquelle l'église est adossée, fut couverte à l'instant de riches carreaux placés sur deux lignes, où tous les mandarins se rangèrent chacun, selon leur dignité. Ils se prosternèrent tous plusieurs fois avec un ordre, un silence et un respect qui me surprirent.

La cérémonie achevée, le *Tao* et les principaux mandarins vinrent me saluer, et m'exhortèrent fort d'implorer avec mes chrétiens l'assistance de notre Dieu. Je leur répondis que je ne pouvois pas leur assurer que nos prières seroient exaucées; que Dieu étant le libre dispensateur de ses dons, il les fait quand il lui plaît, et à qui il lui plaît: « Lorsque les » grands de l'empire, leur ajoutai-je, présentent une personne à l'Empereur pour l'élever » à quelque dignité, ils se contentent de lui » exposer son mérite et ses services; c'est de » la bonté et de l'équité de l'Empereur que

» vient la récompense : il est le maître d'accorder ou de refuser ce qu'on lui demande, » sans que personne ose désapprouver sa conduite. Il en est de même ici. Nous faisons » des vœux au Seigneur, nous lui représentons nos besoins : qu'il exauce nos prières, » ou qu'il les rejette, il mérite également nos » hommages et nos respects. »

A peine se furent-ils retirés, que j'assemblai les chrétiens dans l'église : ils se mirent en prières, et nous fîmes tous ensemble un vœu à sainte Anne, dont on célébroit la fête ce jour-là, pour obtenir par son entremise le secours nécessaire dans un besoin si pressant. La prière étant finie, le ciel commença à se charger d'épais nuages : peu après il vint une grosse pluie, dont les premières gouttes tombèrent sur le palais du mandarin. Soit que, selon le cours naturel des choses, la pluie dût arriver ce jour-là, soit que Dieu en ait avancé le temps pour glorifier son saint nom parmi les infidèles, il est certain qu'elle fut généralement regardée comme un bienfait de la bonté du Dieu que nous avions invoqué. On trouvoit seulement qu'elle n'étoit tombée que sur *Jao-tcheou*, et aux environs ; mais on eut lieu d'être content le lendemain, car la pluie fut abondante et universelle.

Le *Tso* ne put retenir sa joie ; il envoya aussitôt à mon église un présent de cierges, de parfums et un vase rempli de fleurs des plus estimées du pays, qu'il avoit cueillies de sa propre main, pour être placées sur l'autel. Il voulut aussi rendre de solennelles actions de grâces au souverain Seigneur. Le maître des cérémonies, suivi de joueurs de flûte et de hautbois, m'annonça son arrivée. J'allai au-devant de lui, et je le trouvai qui étoit descendu de sa chaise, et qui se révêtoit de son surtout de cérémonie, et des autres marques de son mandarinat. Les grands mandarins ne paroissent ainsi que dans les jours de cérémonie, ou lorsqu'ils rendent visite à des personnes d'un rang supérieur. La cérémonie se passa avec tous les témoignages du plus profond respect : on eût pris le mandarin pour un des chrétiens les plus fervents.

Au sortir de l'église, je l'invitai à passer dans ma maison, où je lui fis servir une petite collation dont il parut content. Dans l'entretien que j'eus avec lui, je fis tomber le discours sur les vexations que les infidèles faisoient de temps en temps aux chrétiens, et je le priai d'y mettre ordre. « Vous voyez, seigneur, lui » dis-je, que le Dieu que nous adorons, est » un grand maître qu'on n'invoque pas en

» vais ; cependant ceux qui font profession » de la servir, sont sujets tous les jours à » des impostures nouvelles, auxquelles ils ne » peuvent se soustraire sans violer la pureté » de leur foi. On les somme de contribuer au » culte des idoles, et parce qu'ils le refusent, » comme ils y sont obligés, on en vient jusque'à » soulever tout un quartier contr'eux ; on a » voulu même les chasser de la ville. Ils succomberont infailliblement sous le pouvoir de » leurs ennemis, si vous ne les soutenez de » votre autorité. Un édit public que vous » feriez porter, les mettroit à couvert de l'op- » pression ; rien n'est plus conforme à votre » équité et à l'affection dont vous nous hono- » rez. — Le Tao me promit de s'opposer à ces » exactions injustes ; mais dans l'édit que je » porterai, me dit-il, il ne sera fait aucune » mention des chrétiens : car il paroîtroit que » cette grâce seroit mendiée, et peut-être pu- » blieroit-on que vous l'auriez achetée. Laissez- » moi faire, vous n'en aurez pas moins ce que » vous souhaitez. » En effet, dès le lendemain, il fit afficher l'édit, qu'il composa aussitôt qu'il m'eut quitté. Il étoit conçu en ces termes.

« La conduite du Seigneur du ciel est » exempte de toute partialité : il est esprit, » lumière, équité et droiture. Quiconque

» s'applique à observer exactement tout ce que » lui prescrit son devoir ; quiconque a une » crainte respectueuse pour le Seigneur du » ciel, une fidélité inviolable pour son prince, » une parfaite soumission à l'égard de ses pa- » rents, un dévouement sincère pour ses amis, » celui-là attire sur soi des bénédictions, bien » qu'on ne voie pas toujours quand et comment » elles lui arrivent.

» Mais, au contraire, si quelqu'un mène » une vie criminelle, libertine, dissolue : quand, » depuis le matin jusqu'au soir, il porteroit sur » sa tête un brasier, où il brûleroit des par- » fums en l'honneur des esprits [1], les esprits » ne lui enverroient que des malheurs : cela » est immanquable. Si les esprits ne discer- » noient pas ce qui est vertu ou vice dans ceux » qui les invoquent, s'ils accordoient indiffé- » remment des bienfaits à quiconque s'adresse » à eux, dès-là ces esprits pécheroient contre » le souverain Seigneur, et mériteraient son » indignation. Comment, après cela, ces es- » prits seroient-ils en état d'assister les hommes?

» Le peuple ignorant et livré dès l'enfance » à des erreurs dont il ne revient jamais, ne

[1] Le mot chinois *Tchim*, qu'on rend ici par celui d'*esprit*, signifie proprement *génie tutélaire*.

» songe point à quitter le vice et à avancer
» dans la vertu : il met toute sa confiance dans
» les vœux qu'il fait aux Esprits, pour en
» obtenir la santé et d'autres choses de cette
» nature; j'apprends même qu'on impose pour
» cela des taxes sur chaque famille, qu'on fait
» contribuer l'artisan et le pauvre, et qu'on
» lève de force ces sortes de contributions :
» c'est là un désordre criant. Je défends qu'on
» fasse désormais rien de semblable dans toute
» l'étendue de mon gouvernement, soit dans
» les villes, ou à la campagne, soit dans les
» lieux de grand abord et de commerce. Sous
» prétexte de demander la santé aux Esprits,
» on ne fait qu'augmenter la misère du pauvre,
» et inquiéter les riches, qui sont trop éclairés
» pour donner dans ces erreurs populaires.
» Que les ministres de la justice punissent ceux
» qui contreviendront à ce présent édit, et qu'au
» besoin on ait recours à mon tribunal. »

Trois jours après la publication de cet édit, le *Tao* m'invita à dîner. Il me combla d'honnêtetés pendant le repas, et me dit plusieurs fois qu'il n'oublieroit jamais l'insigne faveur qu'il avoit reçue du Dieu des chrétiens. Je pris de là occasion de lui annoncer les vérités du christianisme. Il parut par son silence et par le trouble peint sur son visage, qu'il faisoit at-

tention à mes paroles : les questions même qu'il me fit, pourroient être regardées comme des prémices de conversion. Sur ce qu'il me dit qu'il ne voyoit point de lettrés parmi les chrétiens, quoiqu'il y en eût plusieurs dans mes autres provinces, je lui fis une réponse dont il parut touché; savoir, que le pauvre comme le riche, étoient également l'objet de notre zèle; que si je vivois ici à la manière des Chinois, dans la vue de procurer la conversion des grands et du peuple, il y avoit plusieurs de mes frères qui passoient leur vie dans les forêts, au milieu des sauvages, et se rendoient barbares comme eux pour les gagner à Jésus-Christ. Je lui ajoutai ensuite que dans le règne passé, avant la conquête des Tartares, plusieurs mandarins professoient ouvertement le christianisme à la cour, et dans les premières charges des provinces. Sur cela, je lui présentai la copie d'un édit qui fut publié il y a plus de quatre-vingts ans, par un mandarin chrétien, de même rang que lui, par lequel il rendoit à Dieu de solennelles actions de grâces pour un bienfait semblable à celui qu'il venoit de recevoir. Il prit cet écrit, et voulut le garder; c'étoit ce que je prétendois : car les exemples font beaucoup d'impression sur les Chinois. Peut-être serez-vous bien aise de le voir; le voici

tel que je l'ai traduit, presque mot pour mot.

« Moi, *Sun*, (c'est le nom de famille du » mandarin) je fais savoir par ce présent édit » aux mandarins de lettres et d'armes, à la » noblesse et au peuple, que je rendrai en ce » jour de solennelles actions de grâces au sou- » verain Seigneur pour la pluie qu'il a bien voulu » nous accorder.

» Le souverain Maître de l'univers a exaucé » nos vœux; il a fait descendre sur nous sa » miséricorde; la voix de son tonnerre s'est » fait entendre, et elle a été suivie d'une pluie » abondante : tout le pays a eu part à ce bien- » fait du Seigneur; pourrions-nous manquer » à la reconnoissance que nous lui devons?

» Certainement l'univers a un Maître qui l'a » formé, et qui le conserve; cependant les » hommes s'adressent aux démons, au lieu de » recourir à l'auteur de toutes les créatures; » ils abandonnent leur souverain légitime pour » s'attacher à un usurpateur.

» Quoi de plus injuste et de plus ridicule » que le culte des esprits! on leur immole des » victimes, on leur fait des libations, on brûle » pour eux de la monnaie de papier doré, » dans la persuasion où l'on est que ces of- » frandes leur sont utiles. Prétendre que les » esprits ont besoin de ces choses, c'est les as-

» sujettir à la condition commune des hommes :
» comment peut-on penser après cela qu'ils
» président à l'univers? S'imaginer que les es-
» prits font cas de la monnoie de papier, c'est les
» croire moins raisonnables que les hommes; et
» l'on dira que de tels esprits sont les seigneurs
» de l'univers! Ce qu'un homme est incapable
» de faire, on l'attribue à ces prétendus maî-
» tres du monde : « Offrez-leur des viandes et
» du vin, vous pouvez en espérer des bien-
» faits. » C'est avoir de ces esprits l'opinion
» qu'on ne voudroit pas avoir du mandarin le
» plus avide.

» J'ai une idée bien différente de celui que
» j'adore : le véritable Seigneur est un pur
» esprit; rien ne lui est caché, il voit tout, il
» connoît tout; cette doctrine est aisée à com-
» prendre, cependant bien peu la connoissent.
» Pour moi, j'ai eu le bonheur d'apprendre
» cette doctrine et de la croire; c'est pourquoi
» je vous déclare qu'aujourd'hui je sortirai de
» mon palais, revêtu de mes habits de céré-
» monie, pour remercier de ses bienfaits le
» Maître souverain de toutes choses. Un de
» mes officiers, monté à cheval, portera de-
» vant moi le tableau du saint chiffre du Sei-
» gneur (c'est-à-dire le nom de Jésus). Je fais
» savoir mes volontés par ce présent écrit afin

» que l'on s'y conforme. Daté de la quatrième » année du règne de l'empereur Tsum-tchim, » le 10e du 5e mois. »

Il y a lieu de croire que cet édit, qui est d'un grand mandarin, servira à confirmer notre *Tao* dans les sentiments favorables qu'il paroît avoir pour notre sainte religion, et pour ceux qui l'embrassent.

Je ne puis finir cette lettre sans vous faire part de quelque chose d'assez singulier, touchant la manière dont deux enfants ont reçu cette année le baptême. Deux chrétiens de King-te-Tching traversoient une chaîne de montagnes; ils rencontrèrent sur le chemin un homme tout éploré, qui tenoit entre ses mains un petit enfant qui se mouroit, et le portoit à un temple d'idoles pour y demander sa guérison. Un de ces deux chrétiens, qui étoit médecin, considéra l'enfant, et jugea qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre; il consola le père le mieux qu'il put, et l'entretint du bonheur qu'il pouvoit procurer à son fils, s'il consentoit qu'on lui administrât le baptême. Le père, pressé par les exhortations du néophyte, donna son consentement: la difficulté fut de trouver de l'eau; on étoit dans un pays aride, et fort éloigné des endroits où l'on eût pu en aller quérir. Lorsqu'ils s'y attendoient le moins, ils

virent passer un homme chargé de deux seaux d'eau, et l'enfant fut baptisé sur l'heure. Celui qui leur avoit servi de l'eau disparut un instant après, sans qu'on pût avoir connoissance ni d'où il venoit, ni à quel dessein il portoit de l'eau dans un lieu aussi désert que l'étoit celui-là. Nos chrétiens trouvent en cela du prodige : pour moi je me contente d'admirer la providence de Dieu sur ses élus.

Cette même Providence ne m'a paru guère moins admirable à l'égard d'un autre enfant. Il vint au monde à seize mois; ce fait est hors de doute. Sa mère, après que le terme ordinaire de sa grossesse fut expiré, ressentoit de temps en temps les douleurs de l'enfantement, sans pouvoir se délivrer de son fruit. Moi-même étant à King-te-Tching, je ne voulus jamais permettre qu'au milieu de son dixième mois on la transportât en chaise dans le lieu où les chrétiens étoient assemblés; j'allai la confesser et la communier dans sa maison. Des médecins peu habiles vouloient user de remèdes violents, s'imaginant qu'elle portoit dans son sein une masse informe, ou un enfant mort, ou même quelque monstre. Mais Dieu, touché sans doute de la vertu du père et de la mère, ne permit pas que ce conseil prévalût. Vers la fin du seizième mois, notre chrétienne

accoucha d'un fils plein de vie que je baptisai. Il me parut avoir à seize mois toute la force qu'ont les enfants ordinaires à un an. Cette heureuse naissance a contribué à la conversion de plusieurs infidèles, qui insultoient auparavant à son malheur, et qui l'attribuoient à la religion chrétienne qu'elle avoit embrassée depuis peu de temps.

Permettez-moi, en finissant cette lettre, d'ajouter ce que le P. Contancin m'écrit de Pekin : c'étoit au mois de février que je reçus sa lettre, dans laquelle il me mandoit que depuis quelques mois on comptoit dans notre église onze cents baptêmes; et que depuis l'année 1700, on en comptoit près de cinquante mille dans les trois églises de Pekin. Le même père alla visiter vers ce temps-là nos missions du nord, près de la grande muraille, où il conféra le baptême à soixante-dix personnes. Huit chrétiens, dont six sont chefs de famille, vinrent le trouver de dix lieues au-delà, pour participer aux saints mystères. Quoiqu'ils soient chinois, ils sont comme naturalisés parmi les Tsao-ta-tse, sorte de Tartares parmi lesquels ils vivent. Le salut d'une infinité de peuples dépend de la conversion de la Chine : c'est pour les personnes qui aiment véritablement Jésus-Christ, et qui désirent le faire aimer

de toutes les nations, un grand motif d'aider les missionnaires, soit par des prières ferventes, soit par les autres secours qu'ils peuvent leur procurer. Je suis avec bien du respect, en l'union du saint sacrifice, etc.

LETTRE

Du P. Jacquemin, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. procureur des missions des Indes et de la Chine.

De l'île de Tson-Ming, dans la province de Nankin, le 2e septembre 1712.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

L'île de Tson-Ming d'où j'ai l'honneur de vous écrire, et qui est le lieu de ma mission, n'est pas fort éloignée du continent de la province de Nankin; elle n'en est séparée à l'ouest que par un bras de mer qui n'a pas plus de cinq ou six lieues. Elle est située sous le 33e degré de latitude nord.

Ceux que j'ai consultés sur son origine, assurent qu'elle s'est formée peu à peu des terres que le *Kiang*, grand fleuve qui passe à Nankin, a entraînées de diverses provinces qu'il arrose. C'est pourquoi, outre le nom de Tsong-Ming qu'on lui donne, on l'appelle communément *Kiang-ché*, ce qui signifie *langue de Kiang*, soit parce qu'en effet étant beaucoup plus longue que large, elle a assez la figure d'une langue, soit parce qu'elle est placée directement à l'embouchure de ce grand fleuve.

La manière dont cette île a commencé de se peupler ne lui est pas fort honorable. C'étoit anciennement un pays sauvage et désert, tout couvert de roseaux; on y reléguoit les bandits et les scélérats dont on vouloit purger l'empire. Les premiers qu'on y débarqua se trouvèrent dans la nécessité, ou de périr par la faim, ou de tirer leurs aliments du sein de la terre. L'envie de vivre les rendit actifs et industrieux : ils défrichèrent cette terre inculte, ils en arrachèrent les plantes inutiles, ils semèrent le peu de grains qu'ils avoient apportés, et ils ne furent pas long-temps sans recueillir le fruit de leurs travaux. Au bout de quelques années, une partie du territoire qu'ils avoient cultivé devint si fertile, qu'il leur fournit abondamment de quoi vivre.

C'est ce qui fit naître la pensée à quelques familles chinoises, qui avoient de la peine à subsister dans le continent, de venir habiter une terre dont la culture pouvoit les tirer de l'extrême indigence où elles étoient. Elles se transplantèrent donc dans l'île, et partagèrent entre elles tout le terrain. Mais ces nouveaux venus ne pouvant défricher toute l'étendue du terroir qu'ils s'étoient donné, appelèrent ensuite à leur secours d'autres familles chinoises du continent : ils leur cédèrent à perpétuité une partie des terres, à condition néanmoins qu'elles payeroient tous les ans, en diverses denrées, une rente proportionnée à la récolte. Le droit qu'exigent les premiers propriétaires, s'appelle *Quo-teou*, et il subsiste encore maintenant dans tout le pays.

L'île de Tsong-Ming n'étoit pas alors d'une aussi vaste étendue qu'elle l'est à présent. Dans la suite des temps, plusieurs petites îles s'étant rassemblées peu à peu autour de celle dont je parle, elles s'y réunirent insensiblement, et formèrent enfin toutes ensemble un terrain continu, qui a aujourd'hui environ vingt lieues de longueur, et cinq à six lieues de largeur. La première année que j'y arrivai, je crus, sur le rapport que m'en firent les insulaires, qu'elle s'étendoit de l'est à l'ouest ;

mais l'ayant parcourue quelque temps après, et l'ayant même côtoyée par mer, je trouvai qu'elle s'étendoit du sud-est au nord-ouest.

Il n'y a dans tout le pays qu'une ville, qui est du troisième ordre, petite, si on la compare aux autres villes de l'empire. Elle a une enceinte de murailles fort hautes, appuyées de bonnes terrasses, et entourées de fossés pleins d'eau. La campagne est coupée d'un nombre infini de canaux propres à recevoir les eaux du ciel qui s'y amassent, et qui ensuite s'écoulent dans la mer. Le terrain y est uni, point de montagnes : on ne s'apercevroit pas même que les endroits les plus proches de la mer, sont beaucoup plus bas que ceux qui en sont éloignés, si l'on n'y voyoit de profonds canaux qui y ont été creusés, lesquels sont bordés de chaussées fort élevées pour mettre la campagne à couvert des inondations.

L'air du pays est tempéré, sain, quoique les pluies qui y tombent en abondance, surtout au printemps et au milieu de l'été, le rendent fort humide. Si les pluies arrivent au même temps que les grandes marées, une partie de la campagne en est inondée : cette inondation finit à mesure que la marée baisse, mais elle rend l'eau des puits très mauvaise à boire. On supplée à cet inconvénient, en recueillant l'eau

qui tombe du ciel dans de grands vases de terre, où elle se purifie et se conserve.

Le grand froid n'y dure pas plus de douze jours; la neige qui couvre alors la terre, n'y est jamais fort haute, et elle se fond aux premiers rayons du soleil. Il n'en est pas de même de la chaleur, qui y dure près de deux mois, et qui y seroit excessive, si elle n'étoit modérée de temps en temps par des vents et par des pluies d'orages accompagnées d'éclairs et de tonnerre. Il ne se passe point d'années qu'il n'y ait des maisons consumées par le feu du ciel, et que la foudre n'écrase quelques-uns de ces insulaires. Les infidèles regardent ces accidents comme des châtiments du ciel; et quelque chose qu'on leur dise à cet égard, on ne sauroit leur ôter de l'esprit que ceux qui sont ainsi frappés de la foudre, ne soient de méchantes gens et indignes de vivre.

Outre cela, il vient deux ou trois fois l'année du côté du nord-est des coups de vent terribles, que nous appelons ouragans sur nos mers, et que les gens du pays appellent *Paofong*, c'est-à-dire, *vents cruels, tyrannie du vent*. Rien ne leur résiste: arbres, maisons, tout est renversé. Pendant deux ou trois jours que règnent ces vents, ils ruinent entièrement les travaux des pauvres gens de la campagne

se détruisent l'espérance des plus abondantes récoltes. Ces vents furieux soufflent d'ordinaire vers la fin de juillet jusqu'à la mi-août, et au commencement de septembre. Malheur aux vaisseaux qui se trouvent alors sur les côtes de la Chine; il est rare qu'ils échappent au naufrage.

Nos insulaires se souviendront long-temps des désordres que causa un de ces ouragans le huit du premier jour de leur sixième lune, et la trente-cinquième année du règne de l'Empereur qui est aujourd'hui sur le trône. Il s'éleva un vent violent: sa fureur augmenta durant la nuit, et la mer en fut tellement agitée, qu'elle franchit ses bornes, et se répandit à plus d'une lieue dans l'île. Toute la récolte de l'année fut perdue; les maisons furent renversées; des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants furent engloutis dans les eaux: il ne se sauva que peu de personnes, qui eurent assez de force pour gagner la terre à la nage, ou qui eurent l'adresse de grimper au plus haut des arbres. Ce qu'il y eut encore de plus triste, c'est que cette inondation infecta tellement une partie du pays, qu'il périt presque autant de monde l'année suivante dans les lieux voisins, où la mer n'avoit pas pénétré. Cependant, quand je parcours cette partie de l'île, qui a été si maltraitée depuis

peu d'années, je la trouve aussi peuplée et aussi bien cultivée que les terres les plus reculées de la mer, qui n'ont rien à souffrir de l'inondation. Au reste, le pays est fort agréable; la multitude des maisons dont la campagne est toute semée, fait un bel effet à la vue. D'espace en espace sont de gros bourgs, où il y a quantité de boutiques de marchands, fournies en abondance de tout ce qu'on peut désirer. Les unes sont garnies de soieries et d'étoffes somptueuses; on vend dans les autres tout ce qui peut contribuer aux nécessités et même aux délices de la vie. Dans d'autres se trouve tout ce qui sert aux choses du ménage, comme sont les meubles et les autres ustensiles domestiques.

De plus il y a entre chaque bourg autant de maisons répandues çà et là dans la campagne, qu'il y a de familles occupées au labour. A la vérité ces maisons ne sont rien moins que magnifiques; car, à la réserve de celles des riches, qui sont bâties de briques et couvertes de tuiles, toutes celles des gens du commun n'ont qu'un toit de chaume, et sont construites de simples roseaux entrelacés les uns dans les autres. Cette simplicité n'a pourtant rien de méprisable. Les arbres plantés de côté et d'autre le long des fossés pleins d'eau vive qui envi-

ronnent les maisons, leur donnent un agrément qu'elles n'ont pas d'elles-mêmes. Les grands chemins, qui sont fort étroits, parce que le terrain y est extrêmement ménagé, sont bordés de petites maisons de marchands qui vendent des rafraîchissements aux voyageurs. On s'imaginerait presque que toute l'île, dans les endroits où elle est le mieux cultivée, n'est qu'un seul village d'une étendue immense.

Vous me demanderez sans doute, mon révérend père, comment un si grand peuple peut subsister dans une île qui n'est pas, ce semble, d'une étendue proportionnée au nombre de ses habitants : mais le détail dans lequel je vais entrer, satisfera pleinement à cette difficulté, et à toutes les autres que vous pourriez me faire. L'île étant aussi peuplée qu'elle l'est, vous jugez bien qu'il n'est pas possible que le gibier s'y conserve; aussi n'en trouve-t-on point, et ceux qui en veulent, doivent le faire venir d'ailleurs. La chair de cochon est la plus commune, et en même temps la plus estimée. Il faut convenir qu'elle est meilleure qu'en Europe; mais au goût de nos Chinois, nos mets les plus délicats n'ont rien qui lui soit comparable.

Il y a un grand nombre de grosses oies, de canards domestiques, et encore plus de poules,

qui ne laissent pas d'être aussi chères qu'en France, mais à bien meilleur marché qu'en Espagne et dans le Brésil. En hiver, les côtes de la mer sont toutes couvertes de canards sauvages qu'on prend dans des piéges. On y nourrit aussi quantité de buffles, mais ils ne servent qu'au labour. Ces animaux, quoique d'une force et d'une grandeur extraordinaires, sont cependant si dociles et si traitables, qu'un jeune enfant s'en rend maître, et les conduit partout où il veut. Les chevaux y sont rares : à la réserve de ceux qui sont destinés à monter la cavalerie de l'Empereur, il n'y a que quelques gens riches qui en aient, encore est-ce plutôt pour affecter un certain faste, que pour s'en servir au besoin. De gros ânes sont la monture ordinaire, même des personnes les plus distinguées.

La terre y porte peu de fruits. Il y a de gros citerons auxquels on ne touche point, ils ne servent que d'ornements dans les maisons : on en met sept ou huit sur un plat de porcelaine, et cela uniquement pour divertir la vue, et flatter l'odorat. Il y a encore de petites oranges aigres, propres à assaisonner les viandes, des abricots qu'on pourroit manger si l'on se donnoit le temps de les laisser mûrir sur l'arbre, de grosses pêches qui ne sont guère

moins bonnes que celles d'Europe, mais dont il faut user sobrement, parce qu'elles donnent la dyssenterie, qui est mortelle en ce pays-ci.

Le meilleur fruit qui s'y trouve, c'est le *Sotse*. Il est de la grosseur de nos pommes : sa peau est fine, unie et délicate, elle couvre une chair molle et rouge, dans laquelle se trouvent deux ou trois noyaux longs et aplatis. Ce fruit n'est mur que vers le commencement de l'automne : il est agréable au goût, fort rafraîchissant, et ne nuit point à la santé. On y voit aussi de gros melons d'eau, qu'ils appellent *melons d'Occident* : la chair en est rouge, et remplie d'une eau fraîche et sucrée, qui désaltère dans les grandes chaleurs.

Enfin, dans toutes les saisons de l'année, il croît toutes sortes d'herbes et de légumes qu'on ne connoît point en Europe. De la graine de ces herbes, on fait ici une huile qui tient lieu de beurre et qui est d'un grand usage pour les sauces. Les cuisiniers de France, qui ont le plus raffiné sur ce qui peut réveiller l'appétit, seroient surpris de voir que les Chinois ont porté l'invention en matière de ragoût, encore plus loin qu'eux, et à bien moins de frais. On aura peine à croire qu'avec de simples fèves qui croissent dans leur pays, ou qui leur viennent de Chan-tong, et avec de la farine qu'ils

tirent de leur riz et de leur blé, ils préparent une infinité de mets tous différents les uns des autres à la vue et au goût.

Le terroir ne souffre point de vignes; cependant toute l'île a du vin en abondance. Outre celui que les mandarins font venir, pour leur table, d'une ville du troisième ordre de la province, et qui passe pour être très délicat, ces insulaires ont trouvé le secret d'en faire d'assez bon d'une espèce particulière de riz, différent de celui dont ils se nourrissent. Le débit en est grand parmi le peuple. Voici comment ils s'y prennent pour faire ce vin: ils laissent tremper le riz dans l'eau avec quelques ingrédients qu'ils y jettent, pendant vingt et quelquefois trente jours: ils le font cuire ensuite: quand il s'est liquéfié au feu, il fermente aussitôt, et se couvre d'une écume vaporeuse assez semblable à celle de nos vins nouveaux. Sous cette écume se trouve un vin très pur. On le tire à clair, et on le verse dans des vases de terre bien vernissés. De la lie qui reste on fait une eau-de-vie, qui n'est guère moins forte que la nôtre.

La situation de l'île feroit juger que la plupart de ses habitants s'occupéroient de la pêche; néanmoins il y en a très peu qui soient pêcheurs de profession. Le poisson qu'on y

trouve de toute espèce, vient du côté de la terre ferme. Une infinité de barques qui en sont chargées, y abondent en certaines saisons de l'année. Parmi ces barques, il y en a toujours dix ou douze remplies de chrétiens des différentes églises du continent. Ils ne manquent pas alors de venir me trouver pour se confesser, et participer à la sainte table. C'est d'ordinaire le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, que les hommes se rendent à mon église. Le lendemain, ou quelques jours après, je vais dans la maison d'un chrétien, où les femmes se rassemblent, et où je leur administre les sacrements. Je suis charmé de leur foi et de leur piété; et je suis persuadé que ces pauvres gens seront un jour aussi grands dans le ciel, qu'ils paroissent ici-bas méprisables aux yeux des hommes.

Je n'entrerai point dans le détail de toutes les sortes de poissons qu'on apporte dans l'île: je m'attacherai seulement à quelques espèces particulières, dont on n'a point de connoissance en Europe. Un de ceux que les Chinois estiment davantage, et qui pèse environ quarante livres, est celui qu'ils appellent *tcho-hia-yu*, c'est-à-dire, *l'encuirassé*. Ils le nomment ainsi, parce que, effectivement, il a sur le dos, sous le ventre et aux deux côtés, une

suite d'écailles tranchantes, rangées en ligne droite, et posées les unes sur les autres à peu près comme sont les tuiles sur nos toits. C'est un poisson excellent, dont la chair est fort blanche, et qui ressemble assez à celle du veau pour le goût.

Quand le temps est doux, on pêche une autre sorte de petit poisson fort délicat, que les gens du pays appellent *poisson de farine*, à cause de son extrême blancheur, et parce que ses prunelles noires semblent être enchassées dans deux petits cercles d'argent, fort brillants. Il y en a dans ces mers une quantité si prodigieuse, qu'on en tire jusqu'à quarante livres pesant d'un seul coup de filet.

Mais, à mon sens, le meilleur poisson qui soit dans toute la Chine, est celui qu'on pêche à la quatrième et cinquième lune. Il approche assez de nos brames de mer, et il pèse cinq à six livres. Il se vend d'ordinaire huit sous la livre sur le lieu de la pêche, et le double à vingt lieues dans les terres où on le transporte.

A peine cette pêche est-elle finie, que des côtes de la province de Tche-Kiang, il arrive de grands vaisseaux chargés d'une autre espèce de poisson frais, qu'on nomme *le poisson jaune*, à cause de sa couleur. Il ressemble aux morues de Terre-Neuve. Il n'est pas croyable

combien il s'en consomme dans la saison depuis les côtes de Fokien jusqu'à celles de Chantong, outre la multitude prodigieuse qu'on sale dans le pays même où se fait la pêche. On le vend à très vil prix, quoique les marchands ne puissent l'aller chercher sans s'engager dans beaucoup de frais; car il leur faut d'abord acheter du mandarin la permission de faire le commerce, louer ensuite un vaisseau, aller à vingt lieues dans les terres acheter de la glace dont on fait des magasins durant l'hiver pour ce trafic, enfin, acheter le poisson à mesure qu'il est tiré du filet, et l'arranger dans le fond de cale du vaisseau sur des couches de glace, de la même manière qu'à Dieppe on arrange les harengs dans des tonnes. C'est par ce moyen que, malgré les plus grandes chaleurs, ce poisson se transporte dans des ports éloignés, et il arrive aussi frais que s'il sortoit de la mer. Il est aisé de juger combien cette pêche doit être abondante, puisque le poisson se vend à si bon compte, nonobstant la dépense que font les marchands qui l'apportent.

Quelque grand que soit le commerce qui s'en fait dans l'île, il ne suffiroit pas pour nourrir la multitude prodigieuse de ses habitants. Ainsi, depuis le sixième jusqu'à la neu-

vième lune, ils font venir encore une quantité surprenante de poisson salé des côtes de la mer, qui s'étend depuis l'embouchure du Kiang jusqu'à la province de Chan-tong. C'est là que de gros poissons venant de la mer ou du fleuve Jaune, se jettent dans de vastes plaines toutes couvertes d'eau : tout est disposé de telle sorte, que les eaux s'écoulent aussitôt qu'ils y sont entrés. Le poisson demeurant à sec, on le prend sans peine, on le sale, on le vend aux marchands de l'île, qui en chargent leurs vaisseaux à peu de frais. Ainsi, comme vous voyez, nos insulaires ne subsistent que de la pêche et du cochon salé, dont ils ont soin de faire de bonnes provisions.

Depuis vingt à trente ans, la mer, d'année en année, a tellement rongé le terrain de l'île le plus proche de la terre ferme, que ceux qui, dans leur jeunesse, cultivoient leurs terres à plus d'une lieue de la mer, ont été obligés, ces dernières années, de rebâtir leurs maisons dans le peu de terrain que la mer ne leur avoit pas encore enlevé. Mais ce qu'elle avoit dérobé d'un côté, elle l'a restitué de l'autre; en sorte qu'on voit à présent de vastes campagnes ensemencées, où auparavant l'on ne voyoit que des barques. J'allai l'an passé dans une

de une campagne qui a trois lieues de longueur, et demi-lieue de largeur; elle est déjà jointe à la terre de l'île par une de ses extrémités; elle s'y joindra bientôt toute entière. J'appris aussi qu'il y avoit là huit familles chrétiennes, qui depuis long-temps n'avoient vu aucun missionnaire. Je les visitai; et après les avoir confessés et communiés, je baptisai cinq adultes. Ma présence a beaucoup animé ce petit troupeau de chrétiens; ils ont pris le dessein de bâtir incessamment une chapelle, et j'ai tout lieu de les aller voir tous les [illegible]

La terre n'est pas la même dans toute l'île; il y en a de trois sortes bien différentes. La première est située vers le midi, et ne se cultive point: elle est à peu près comme sont nos prairies; les roseaux qui y croissent naturellement, sont d'un revenu très considérable. On emploie une partie de ces roseaux à bâtir les maisons de la campagne; l'autre partie sert à brûler, et fournit le chauffage, non seulement à tout le pays, mais encore à une partie des îles voisines de la terre ferme.

La seconde espèce de terre est celle qui, depuis la première, s'étend jusqu'à la mer du côté du midi. Ces [illegible]

ans deux récoltes : l'une de grains, qui est générale et se fait au mois de mai ; l'autre de riz ou de coton : celle-là au mois de septembre, et celle-ci un peu après. Leurs grains sont le froment, l'orge, et une espèce de blé barbu, qui, bien que semblable au seigle, est pourtant d'une autre nature.

La culture du riz est la plus pénible. Dès commencement de juin, ils inondent leurs campagnes de l'eau des canaux qui les environnent, et qui communiquent de tous côtés; ils emploient pour cela certaines machines semblables aux chapelets dont on se sert en Europe pour dessécher les marais, ou pour vider les bâtardeaux. Ensuite ils donnent à cette terre trois ou quatre labours consécutifs, et toujours le pied dans l'eau. Après ce premier travail, ils rompent les mottes de terre avec la tête de leur hoyau; et par le moyen d'une machine de bois sur laquelle un homme se tient debout, et est tiré par un buffle qu'il conduit, ils unissent le terroir, afin que l'eau se répande partout à une égale hauteur. Alors ils arrachent le riz qu'un mois auparavant ils avoient semé fort épais dans un autre canton, et ils le transplantent plus clair dans le terroir préparé. Quand le riz commence à paroître, leur soin doit être d'arracher les

mauvaises herbes qui seroient capables de l'étouffer ; ils doivent encore veiller, surtout dans les grandes chaleurs, à ce que leurs champs soient toujours inondés des eaux de la mer qui remplissent leurs canaux. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que, par une disposition admirable de la Providence, ces eaux qui sont salées pendant tout le reste de l'année, deviennent douces et propres à fertiliser leurs terres, précisément au temps qu'ils en ont besoin pour les cultiver.

La récolte du coton demande moins de soins et de fatigues. Le jour même qu'ils ont moissonné leurs blés, ils sèment le coton dans le même champ, et ils se contentent de remuer avec un râteau la surface de la terre. Quand cette terre a été humectée par la pluie ou par la rosée, il se forme peu à peu un arbrisseau de la hauteur de deux pieds. Les fleurs paroissent au commencement ou vers le milieu d'août ; d'ordinaire elles sont jaunes, et quelquefois rouges. A cette fleur succède un petit bouton qui croît en forme d'une gousse de la grosseur d'une noix. Le quarantième jour depuis la fleur, cette gousse s'ouvre d'elle-même, et se fendant en trois endroits, elle montre trois ou quatre petites enveloppes de coton d'une blancheur extrême, et de la

figure des coques de vers à soie. Elles sont attachées au fond de la gousse ouverte, et contiennent les semences de l'année suivante. Alors il est temps de faire la récolte : néanmoins, quand il fait beau temps, on laisse le fruit encore deux ou trois jours exposé au soleil ; la chaleur l'enfle, et le profit en est plus grand.

Comme toutes les fibres du coton sont fortement attachées aux semences qu'elles renferment, on se sert d'un rouet pour les en séparer. Ce rouet à deux rouleaux fort polis, l'un de bois, et l'autre de fer, de la longueur d'un pied, et de la grosseur d'un pouce. Ils sont tellement appliqués l'un à l'autre, qu'il n'y paroit aucun vide : tandis qu'une main donne le mouvement au premier de ces rouleaux, et que le pied le donne au second, l'autre main leur applique le coton, qui se détache par le mouvement, et passe d'un côté pendant que la semence reste nue et dépouillée de l'autre. On carde ensuite le coton, on le file, et on en fait des toiles.

Il y a une troisième sorte de terre qui est stérile en apparence, et qui cependant est d'un plus grand revenu que toutes les autres. C'est une terre grise répandue par arpents dans divers cantons de l'île du côté du nord. On

en tire une si grande quantité de sel, que non seulement toute l'île en fait sa provision, mais qu'on en fournit encore ceux de la terre ferme, qui viennent en chercher secrètement pendant la nuit. Ils l'achètent à un prix modique à cause des risques qu'ils courent : car s'ils sont surpris par les mandarins, leurs barques et leur sel sont confisqués, et de plus ils sont condamnés, selon les lois à quatre ou cinq années de galère. Il y a cependant pour ceux qui sont découverts, un moyen infaillible d'éviter le châtiment : qu'un des amis du coupable, en saluant le mandarin, fasse glisser adroitement dans sa botte une douzaine de pistoles, le mandarin juge aussitôt qu'il s'est trompé, et qu'il a pris pour du sel les diverses marchandises qui étoient dans la barque.

Il seroit assez difficile d'expliquer comment il se peut faire que certaines portions de terre dispersées dans tout un pays, se trouvent si remplies de sel, qu'elles ne produisent pas un seul brin d'herbe, tandis que d'autres terres qui leur sont contiguës, sont très-fertiles en blé et en coton. Il arrive même souvent que celles-ci se remplissent de sel, tandis que les autres deviennent propres à être ensemencées; ce sont là de ces secrets

de la nature, que l'esprit humain s'efforceroit vainement de pénétrer, et qui doivent servir à lui faire admirer de plus en plus la grandeur et la puissance de l'Auteur même de la nature.

Peut-être serez-vous bien aise de savoir de quelle manière on tire le sel de la terre dont je parle ? [illegible] voici. On unit d'abord cette terre comme une glace, et on l'élève un peu en talus, afin d'empêcher que les eaux ne s'y arrêtent. Quand le soleil en a séché la surface, et qu'elle paroît toute blanche des particules de sel qui y sont attachées, on l'enlève, et on la met en divers monceaux qu'on a soin de bien battre de tous côtés, afin que la pluie ne puisse pas s'y insinuer. Ensuite on étend cette terre sur de grandes tables un peu penchées, et qui ont des bords de quatre ou cinq doigts de hauteur ; puis on verse dessus une certaine quantité d'eau douce, laquelle pénétrant partout entraîne en s'écoulant toutes les particules de sel dans un grand vase de terre, où elle tombe goutte à goutte par un petit canal fait exprès. Cette terre ainsi épurée ne devient pas pour cela inutile, on la met à quartier ; au bout de quelques jours, quand elle est sèche, on la réduit en poussière ; après quoi on la répand sur le terrain

d'où elle a été tirée. Elle n'y a pas demeuré sept à huit jours, qu'il s'y mêle, comme auparavant, une infinité de particules de sel, qu'on extrait encore une fois de la même manière que je viens d'expliquer.

Tandis que les hommes travaillent ainsi à la campagne, les femmes avec leurs enfants s'occupent dans des cabanes, bâties sur le lieu même, à faire bouillir les eaux salées. Elles en remplissent de grands bassins de fer fort profonds, qui se posent sur un fourneau de terre, percé de telle sorte, que la flamme se partage également tous le bassin, et s'exhale en fumée par un long tuyau dressé en forme de cheminée à l'extrémité du fourneau. Quand ces eaux salées ont bouilli quelque temps, elles s'épaississent, et se changent peu à peu en un sel très blanc, qu'on remue sans cesse avec une large spatule de fer, jusqu'à ce qu'il soit entièrement sec.

Des forêts entières suffiroient à peine pour entretenir le feu nécessaire au sel qui se fait pendant toute l'année : cependant il ne se trouve aucun arbre dans l'île, mais la Providence y a suppléé en faisant croître tous les ans des forêts de roseaux aux environs de ces salines. Il y a là un grand nombre de chrétiens pleins de ferveur et de piété, qui ont

une église dédiée aux Saints-Anges. La première fois que je les visitai, il me firent remarquer ce trait de la Providence à leur égard. « Voyez, me disoient-ils, combien cette ai-» mable Providence est attentive à nos be-» soins ; car enfin, s'il nous falloit aller cher-» cher bien loin ces roseaux que nous trou-» vons sous la main, nous ne pourrions » jamais résister à une semblable fatigue, et » nos terres nous deviendroient par là tout-à-» fait inutiles. »

Le grand commerce qui se fait dans l'île, sert aussi à faire subsister la multitude inconcevable de ses habitants. Le commerce n'est interrompu qu'aux deux premiers jours de leur première lune, qu'ils emploient aux divertissements et aux visites ordinaires de la nouvelle année. Hors de là, tout est en mouvement dans la ville et à la campagne. Les uns apportent des provinces de Kiang-Si et du Hou-quang une quantité prodigieuse de riz, celui qu'on recueille dans toute l'île suffisant à peine pour l'entretenir un ou deux mois. Les autres portent dans les villes du continent leur coton et leurs toiles, et en reviennent avec toutes sortes de denrées, et avec d'autres marchandises qu'ils débitent en très peu de temps. J'ai vu des marchands, qui, trois

ou quatre jours après leur arrivée, avoient vendu jusqu'à six mille bonnets propres à la chasse. Il n'y a pas jusqu'aux plus pauvres, qui, avec un peu d'économie, ne trouvent le moyen de subsister aisément de leur commerce. On voit quantité de familles qui n'ont pour tout fonds que cinquante sous en un lieu: et cependant le père, la mère, avec deux ou trois enfants, vivent de leur petit négoce; se donnent des habits de soie qu'ils portent au jours de cérémonie, et amassent en peu d'années de quoi faire un commerce plus considérable. C'est ce qu'on a peine à comprendre, et c'est pourtant ce qui arrive tous les jours. Un de ces petits marchands qui se voit cinquante sous, achète du sucre, de la farine et du riz. Il en fait de petits gâteaux qu'il fait cuire une ou deux heures avant le jour, pour allumer, comme on parle ici, le cœur des voyageurs. A peine sa boutique est-elle ouverte, que toute sa marchandise lui est enlevée par les villageois, qui dès le matin viennent en foule dans la ville; par les vendeurs de roseaux, par les ouvriers, les portefaix, les plaideurs, et les enfants du quartier. Ce petit négoce lui produit au bout de quelques heures, vingt sous au-delà de la somme principale, dont la moitié suffit pour l'entretien de sa petite famille.

La monnoie dont on se sert pour le commerce, est la même qui est en usage dans tout l'empire. Elle consiste en divers morceaux d'argent de toutes sortes de figures qu'on pèse dans de petites balances portatives, et en des deniers de cuivre enfilés dans de petites cordes, centaine par centaine jusqu'au nombre de mille. Leur argent n'est pas tout de même titre. Il s'en trouve du titre de quatre-vingt-dix jusqu'à celui de cent, qui est le plus fin. On en voit aussi du titre de quatre-vingts; c'est celui qui est du plus bas aloi; il n'est point de mise, à moins que l'on n'en augmente le poids jusqu'à la valeur de celui qui doit passer dans le commerce.

Le livre d'argent est du poids de deux de nos écus; il y en a du poids de six, de sept, et même de cinquante; d'autres de la valeur de deux cent cinquante de nos livres de France. Ces lingots sont toujours de l'argent le plus fin, et on les emploie pour payer les grosses sommes. La difficulté est de s'en servir dans le détail: il faut les mettre en feu, les battre, les aplatir ensuite à grands coups de marteau, afin de pouvoir les couper aisément par morceaux, et d'en donner le poids dont on est convenu. D'où il arrive que le paiement est toujours beaucoup plus long et plus em-

barrassant que n'a été l'achat. Ils avouent qu'il leur seroit bien plus commode d'avoir, comme en Europe, des monnoies d'un prix fixe et d'un poids déterminé; mais ils disent que leurs provinces fourmilleroient aussitôt de faux monnoyeurs, ou de gens qui altéreroient les monnoies; et que cet inconvénient n'est plus à craindre, quand on coupe l'argent, à mesure du besoin, pour payer le prix de ce qu'on achète.

Pour vous donner une idée entière de ce pays, il faut encore, mon révérend père, vous entretenir de la manière dont il est gouverné, et des diverses conditions de ses habitants. Toute l'île se partage en quatre sortes de personnes. Le premier ordre est celui des mandarins, soit mandarins d'armes, ou mandarins de lettres. Le premier des mandarins d'armes a le même rang et fait à peu près les mêmes fonctions que les colonels en Europe. Il a sous lui quatre mandarins, dont l'emploi répond assez à celui de nos capitaines; quatre autres mandarins dépendent d'eux et sont comme leurs lieutenants; ceux-ci en ont encore d'autres au-dessous d'eux, qu'on peut regarder comme leurs sous-lieutenants. Chacun de ces mandarins a un train conforme à sa dignité, quand il paroît en public, il est toujours

accompagné d'une escorte d'officiers de son tribunal. Tous ensemble commandent quatre mille hommes de troupes, partie cavalerie, partie infanterie. Les soldats sont du pays même, et y ont leur famille. On leur paie de trois en trois mois la solde de l'Empereur, qui est de cinq sous d'argent fin, et d'une mesure de riz par jour, ce qui suffit pour l'entretien d'un homme. Les cavaliers ont cinq sous de plus, et deux mesures de petites fèves pour nourrir les chevaux qui leur sont fournis par l'Empereur. La revue de ces troupes se fait de temps en temps; alors on visite attentivement leurs chevaux, leurs fusils, leurs sabres, leurs flèches, leurs cuirasses et leurs casques de fer; pour peu qu'il y ait de rouille sur leurs armes, leur négligence est punie à l'heure même de trente ou de quarante coups de bâton. Ils font l'exercice, si cependant l'on peut donner ce nom à une marche tumultueuse et sans ordre qu'ils exécutent à la suite du mandarin. Hors de là, il leur est libre de faire tel commerce qu'il leur plaît. Comme le métier de la guerre ne les occupe pas beaucoup dans un pays où la paix règne depuis tant d'années, bien loin qu'on soit obligé d'enrôler les soldats par force ou par argent, comme il se pratique en Europe, cette profession est

regardée de la plupart comme une fortune qu'ils tâchent de se procurer ou par la protection de leurs amis ou par les présents qu'ils font aux mandarins.

Le premier des mandarins de lettres est le gouverneur de la ville et de tout le pays. C'est lui seul qui administre la justice; il est chargé de recevoir le tribut que chaque famille paie à l'Empereur. Il doit visiter en personne les corps de ceux qui ont été tués dans quelques démêlés, ou que le désespoir a portés à se donner la mort. Deux fois le mois, il donne audience aux vingt-sept chefs des quartiers répandus dans l'île, et il s'informe exactement de ce qui se passe dans tout son ressort. Il distribue les passe-ports aux barques et aux vaisseaux; il écoute les plaintes et les accusations qui sont presque continuelles parmi un si grand peuple. Tous les procès viennent à son tribunal; il fait punir à grands coups de bâton celui des plaideurs qu'il juge être coupable. Enfin, c'est lui qui condamne à mort les criminels; mais sa sentence, aussi bien que celle des autres mandarins qui sont au-dessous de lui, ne peut être exécutée qu'elle ne soit ratifiée par l'Empereur; et comme les tribunaux de la province, et encore plus ceux de la cour, sont chargés d'une infinité d'affaires,

le criminel a toujours deux ou trois ans à vivre, avant que l'arrêt de mort puisse être exécuté. Ce mandarin a trois autres subalternes, qui jugent en premier ressort les causes de peu d'importance. Il y a encore quelques autres mandarins de lettres, qui n'ont aucune autorité sur le peuple. Ils n'ont d'inspection que sur les gradués, et seulement en ce qui concerne les examens et les degrés.

C'est encore au premier mandarin à donner les ordres, quand il faut demander de la pluie ou du beau temps. Voici en quoi consiste cette cérémonie. Le mandarin fait afficher partout des ordonnances qui prescrivent un jeûne universel. Il est défendu alors aux bouchers et aux traiteurs de rien vendre sous des peines grièves : cependant, quoiqu'ils n'étalent pas la viande sur leurs boutiques, ils ne laissent pas d'en vendre en cachette, moyennant quelque argent qu'ils donnent sous main aux gens du tribunal, qui veillent à l'observation de l'ordonnance. Le mandarin marche ensuite, accompagné de quelques autres mandarins, vers le temple de l'idole : il allume sur son autel deux ou trois petites baguettes de parfums, après quoi tous s'asseyent : pour passer le temps, ils prennent du thé, ils fument; ils causent une ou deux heures ensemble, et enfin ils se reti-

ren's. C'est ce qu'ils appellent demander de la pluie ou du beau temps.

Il y a deux ans que le vice-roi de la province, s'impatientant de voir que la pluie n'étoit point accordée à ses demandes réitérées, envoya un petit mandarin dire de sa part à l'idole, que s'il n'y avoit pas de pluie à tel jour qu'il désignoit, il la chasseroit de la ville et feroit raser son temple. Le jour marqué arriva, et point de pluie. Le vice-roi, offensé de ce refus, songea à tenir sa parole : il défendit au peuple de porter son offrande à l'idole ; il fit fermer son temple, sceller les portes ; mais la pluie étant venue quelques jours après, la colère du vice-roi s'apaisa, et il fut permis d'honorer l'idole comme auparavant.

Les nobles tiennent le second rang dans l'île. On appelle ainsi ceux qui ont été autrefois mandarins dans d'autres provinces (car on ne peut l'être dans son propre pays), soit qu'ils aient été cassés (et presque tous sont de ce nombre), soit que d'eux-mêmes ils aient quitté le mandarinat avec l'agrément du prince, ou qu'ils y aient été forcés par la mort de leur père ou de leur mère : car un mandarin qui a fait une semblable perte, doit aussitot se dépouiller de sa charge, et donner par-là une marque publique de sa douleur. On met encore au

rang des nobles ceux qui n'ayant pas eu assez de capacité pour parvenir aux degrés littéraires, se sont procuré par argent certains titres d'honneur, à la faveur desquels ils entretiennent avec les mandarins un commerce de visites réciproques, qui les fait craindre et respecter du peuple.

Le troisième ordre est celui des lettrés. On compte dans l'île près de quatre cents bacheliers (trois d'entre eux sont chrétiens). Il y a aussi deux bacheliers d'armes, sept ou huit licenciés, et trois ou quatre docteurs. Outre cela il s'y trouve une infinité de gens d'étude, lesquels, depuis l'âge de quinze à seize ans jusqu'à celui de quarante, viennent tous les trois ans pour les examens au tribunal du gouverneur, qui leur donne le sujet de leurs compositions. Tous aspirent également au degré de bachelier, quoiqu'il y en ait peu qui y parviennent. C'est bien plutôt l'ambition que le désir de se rendre habiles, qui les soutient dans une si longue étude. Outre que le degré de bachelier les met à couvert des châtiments du mandarin, il leur donne le privilége d'être admis à son audience, de s'asseoir en sa présence, et de manger avec lui; honneur qui est infiniment estimé à la Chine, et qui ne s'accorde jamais à aucune personne du peuple.

Enfin, le dernier ordre comprend tout le peuple. Il est surprenant de voir avec quelle facilité un seul mandarin le gouverne. Il publie ses ordres sur un simple carré de papier scellé de son sceau, qu'il fait afficher aux carrefours des villes et des villages, et il est aussitôt obéi. Il ordonna l'an passé qu'on creusât tous les canaux qui sont dans l'île; ses ordres furent exécutés en moins de quinze jours. Une si prompte obéissance vient de la crainte et du respect que le mandarin s'attire par la manière dont il conduit un si grand peuple. Il ne paroît jamais en public qu'avec un grand appareil; il est superbement vêtu; son visage est grave et sévère: quatre hommes le portent assis sur une chaise découverte, toute dorée, précédée de tous les gens du tribunal, dont les bonnets et les habits sont d'une forme extraordinaire. Ils marchent en ordre des deux côtés de la rue. Les uns tiennent devant lui un parasol de soie, les autres frappent de temps en temps sur un bassin de cuivre, et, d'espace en espace, avertissent à haute voix le peuple de se tenir dans le respect à son passage; quelques-uns portent de grands fouets, d'autres traînent de longs bâtons ou des chaînes de fer. Le fracas de tous ces instruments fait trembler un peuple naturellement timide, et qui

soit qu'il n'échapperoit pas au châtiment, s'il contrevenoit aux ordres du gouverneur.

Quoique ces insulaires passent pour être plus grossiers que les gens du continent, je trouve néanmoins que leurs manières ne sont guère moins polies ni moins honnêtes que celles des autres Chinois que j'ai connus ailleurs. Ils gardent dans les villages, comme à la ville, toutes les bienséances qui conviennent au rang de chacun, soit qu'ils marchent ensemble, ou qu'ils se saluent, ou bien qu'ils se rendent visite les uns aux autres. On en peut juger par les termes pleins de respect et de civilité, dont ils usent en se parlant. En voici quelques-uns. Quand, par exemple, on se donne quelque peine pour leur faire plaisir, *si-tsin*, disent-ils, (vous prodiguez votre cœur). Si on leur a rendu quelque service, *sié po tsin* (mes remercîments ne peuvent avoir de fin). Pour peu qu'ils détournent une personne occupée, *sun lao* (je vous suis bien importun); *te tsoui* (c'est avoir fait une grande faute que d'avoir pris cette liberté). Quand on les prévient de quelque honnêteté: *po cái, po cái, po cái.* (*Je n'ose, je n'ose, je n'ose souffrir que vous preniez cette peine-là pour moi.*). Si l'on dit quelque parole qui tourne tant soit peu à leur louange: *Ki cái* (*comment oserois-je croire de telles choses de*

moi)? Lorsqu'ils conduisent un ami à qui ils ont donné à manger : *yeou màn*, ou bien, *tài màn* (Nous vous avons bien mal reçu, nous vous avons bien mal traité). Ils ont toujours à la bouche de semblables paroles, qu'ils prononcent d'un ton affectueux; mais je ne voudrois pas répondre que le cœur y ait beaucoup de part.

Il n'y a guère de peuple qui craigne plus la mort que celui-ci, quoique pourtant il s'en trouve plusieurs, surtout parmi les personnes du sexe qui se la procurent, ou par colère, ou par désespoir. Mais il semble qu'ils appréhendent encore plus de manquer de cercueil après leur mort. Il est étonnant de voir jusqu'où va leur prévoyance sur cet article : tel qui n'aura que neuf ou dix pistoles, les emploiera à faire construire un cercueil plus de vingt ans avant qu'il en ait besoin, et il le regarde comme le meuble le plus précieux de sa maison.

J'ajouterai que je n'ai point vu de nation plus curieuse que celle des Chinois ; ils veulent tout voir et tout entendre. Du reste, ils sont doux et paisibles, quand on ne les irrite pas ; mais violents et vindicatifs à l'excès, quand ils ont été offensés. En voici un exemple. Il n'y a que trois ans que nos consulaires s'aperçu-

rent que le mandarin avoit détourné à son profit une grande partie du riz que l'Empereur, dans un temps de stérilité, envoyoit pour être distribué à chaque famille de la campagne. Ils l'accusèrent à un tribunal supérieur, et prouvèrent que de quatre cents charges de riz qu'il avoit reçues, il n'en avoit donné que quatre-vingt-dix. Le mandarin fut cassé sur l'heure de son emploi. Quand il fut sorti de la ville pour prendre le chemin de la mer, il fut bien surpris de ne point trouver, à son passage, ni tables chargées de parfums, comme c'est la coutume, ni personne qui tirât ses bottes pour lui en chausser de nouvelles. Il étoit pourtant environné d'une foule prodigieuse de peuple; mais ce n'étoit rien moins que pour lui faire honneur, que ce grand monde étoit accouru: c'étoit pour l'insulter, et lui reprocher son avarice. Les uns l'invitèrent par dérision à demeurer dans le pays, jusqu'à ce qu'il eût achevé de manger le riz que l'Empereur lui avoit confié pour le soulagement des peuples: d'autres le tirèrent hors de sa chaise et la brisèrent; plusieurs se jetèrent sur lui, déchirèrent ses habits, et mirent en pièces son parasol de soie. Tous le suivirent jusqu'au vaisseau, en le chargeant d'injures et de malédictions. Hors ces sortes d'occasions, qui sont

nnés, les Chinois sont fort traitables, et ont un profond respect pour les personnes qui ont sur eux quelque autorité. Ils sont d'ordinaire assez avides de louange, surtout les petits lettrés; mais il me paroît qu'ils le sont encore plus d'argent: l'on ne doit jamais leur en confier qu'après avoir pris de sages précautions; encore y est-on souvent trompé.

Il y a un certain canton de l'île où les peuples aiment tellement les procès, qu'ils engagent leurs maisons, leurs terres, leurs meubles, tout ce qu'ils ont, seulement pour avoir le plaisir de plaider et de faire donner une quarantaine de coups de bâton à leur ennemi. Il arrive quelquefois que celui-ci, moyennant une plus grosse somme qu'il donne sous main au mandarin, a l'adresse d'éluder le châtiment, et de faire tomber les coups de bâton sur le dos de celui-là même qui l'avoit appelé en justice. De là naissent entr'eux des haines mortelles, qu'ils conservent toujours dans le cœur, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé l'occasion d'en tirer une vengeance qui les satisfasse. La voie la plus ordinaire qu'ils emploient pour se venger, c'est de mettre le feu pendant la nuit à la maison de leur ennemi: les pailles allumées qui le réveillent en tombant sur lui, le font souvenir alors des coups de bâton qu'il a fait donner

Ce crime est un des capitaux de l'empire, et, selon les lois, ceux qui en sont convaincus doivent être punis de mort.

On ne doit pas être surpris de trouver de pareils excès chez un peuple qui ne connoît point d'autre loi de la charité, que celle de s'aimer soi-même, ni d'autre bonheur que celui qu'il se procure en contentant les plus injustes passions. On en voit pourtant à qui les seules lumières de la raison inspirent de l'horreur pour ces sortes de crimes: ce sont des gens de probité aux yeux des hommes, à qui il ne manqueroit que d'être chrétiens, pour être véritablement vertueux aux yeux de Dieu. Ils se réconcilient de bonne foi avec leurs ennemis, et ils mettent souvent en usage des moyens qu'une amitié toute naturelle leur fait imaginer, pour soulager un ami qui est dans la disgrâce, et pour rappeler, dans sa famille, les biens que quelque revers de fortune en avoit fait sortir. Un de ces moyens m'a paru avoir quelque chose d'assez singulier, pour vous le rapporter.

Quand les affaires d'un particulier sont dérangées, six de ses amis s'unissent afin de le secourir, et forment avec lui une société qui doit durer sept ans. Ils contribuent d'abord, les uns plus, les autres moins, jusqu'à la con-

currence d'une certaine somme. Par exemple, ils lui feront la première année une avance de soixante pistoles, dont il peut tirer un gros profit dans le commerce. Pour faire cette somme, ils se taxent chacun, pour toutes les années de la manière suivante : d'abord celui qu'on veut assister tient le premier rang dans la société, car c'est pour lui qu'elle se forme : le deuxième associé débourse quinze pistoles, le troisième treize, le quatrième onze, le cinquième neuf, le sixième sept, et le septième cinq. Cette première année finie, ce ne seroit pas un grand service qu'ils rendroient à leur ami commun, s'ils l'obligeoient à rembourser l'argent qui lui a été avancé, ou s'ils en retiroient la rente à perpétuité : que font-ils donc ? Ils le taxent à son tour à quinze pistoles qu'il doit fournir pendant chacune des six années qui restent ; ce qui ne l'incommode pas beaucoup, puisque ce n'est qu'une partie du profit qu'il a dû retirer de la somme capitale de soixante pistoles dont on l'a gratifié. La seconde année, tous les associés fournissent leur contingent à l'ordinaire, et celui d'entr'eux qui, l'année d'auparavant, avoit avancé quinze pistoles, en reçoit soixante, et il en fournit treize les années suivantes. La troisième année, c'est le troisième des associés qui reçoit les soixante

pistoles, et qui ensuite en débourse onze, tant que la société dure, et rien de reste. Chacun des associés reçoit à son tour la somme de soixante pistoles, plutôt ou plus tard, selon qu'il a déboursé plus ou moins chaque année. Ainsi, quand les sept années sont accomplies, celui en faveur duquel la société a été formée, se trouve avoir la somme principale de soixante pistoles, sans aucune charge, outre que cette somme lui a rapporté chaque année beaucoup plus que les quinze pistoles qu'il a été obligé de débourser. La table suivante, où vous verrez d'un coup-d'œil ce que chacun déboursa ou reçoit chaque année, vous donnera une idée plus nette de la forme de cette société.

Premier année.

Le premier reçoit. . . . . 60 pistoles
Le deuxième donne. 15
Le troisième donne. 13
Le quatrième donne. 11
Le cinquième donne. 9
Le sixième donne. 7
Le septième donne. 5

Deuxième année.

Le premier donne. . . . . 15 pistoles.
Le deuxième reçoit. 60
Le troisième donne. 13
Le quatrième donne. 11
Le cinquième donne. 9
Le sixième donne. 7
Le septième donne. 5

Troisième année.

Le premier donne. . . . . 15 pistoles.
de deuxième donne. 13
Le troisième reçoit. 60
Le quatrième donne. 11
Le cinquième donne. 9
Le sixième donne. 7
Le septième donne. 5

Quatrième année.

Le premier donne. . . . . 15 pistoles.
Le deuxième donne. 13
Le troisième donne. 11
Le quatrième reçoit. 60
Le cinquième donne. 9
Le sixième donne. 7
Le septième donne. 5

Cinquième année.

Le premier donne. . . . . 15 pistoles.
Le deuxième donne. 13
Le troisième donne. 11
Le quatrième donne. 9
Le cinquième reçoit. 60
Le sixième donne. 7
Le septième donne. 5

Sixième année.

Le premier donne. . . . . 15 pistoles.
Le deuxième donne. 13
Le troisième donne. 11
Le quatrième donne. 9
Le cinquième donne. 7
Le sixième reçoit. 60
Le septième donne. 5

Septième année.

Le premier donne.	15 pistoles.
Le deuxième donne.	13
Le troisième donne.	11
Le quatrième donne.	9
Le cinquième donne.	7
Le sixième donne	5
Le septième reçoit.	60

Quoique la taxe imposée à chacun des associés soit inégale, et que les premiers déboursent plus chaque année que les derniers, cependant les Chinois estiment que la condition de ceux-là est beaucoup plus avantageuse que celle des autres, parce qu'ils reçoivent plus tôt la somme de soixante pistoles, et que le gros denier qu'ils en retirent dans le commerce, les dédommage bien des avances qu'ils ont faites.

Il est temps, mon révérend père, de finir cette lettre, qui n'a été peut-être que trop longue. J'espère vous entretenir une autre année des fruits que Dieu voudra bien opérer par mon ministère dans cette chrétienté naissante. Je la recommande à vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec respect, etc.

LETTRE

du P. d'Entrecolles, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Orry, de la même Compagnie, procureur des missions de la Chine et des Indes.

A Jao-tcheou, ce 1er septembre 1712.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Le séjour que je fais de temps en temps à King-te-Tching pour les besoins spirituels de mes néophytes, m'a donné lieu de m'instruire de la manière dont s'y fait cette belle porcelaine qui est si estimée, et qu'on transporte dans toutes les parties du monde. Bien que ma curiosité ne m'eût jamais porté à une semblable recherche, j'ai cru cependant qu'une description un peu détaillée de tout ce qui concerne ces sortes d'ouvrages, seroit de quelque utilité en Europe.

Outre ce que j'en ai vu par moi-même, j'ai appris beaucoup de particularités des chrétiens, parmi lesquels il y en a plusieurs qui travaillent en porcelaine, et d'autres qui en font

un grand commerce. Je me suis encore assuré de la vérité de leurs réponses à mes questions, par la lecture des livres chinois qui traitent de cette matière; et par ce moyen-là, je crois avoir acquis une connoissance assez exacte de toutes les parties de cet art, pour en parler avec quelque confiance.

Parmi ces livres, j'ai eu entre les mains l'histoire ou les annales de Feou-leam, et j'ai lu avec soin dans le quatrième tome l'article qui regarde la porcelaine. *King-te-Tching*, qui dépend de Feou-leam, n'en est éloigné que d'une bonne lieue; et Feou-leam est une ville de la dépendance de Jao-tchéou. C'est un usage à la Chine que chaque ville imprime l'histoire de son district: cette histoire comprend la situation, l'étendue, les limites et la nature du pays, avec les endroits les plus remarquables; les mœurs de ses habitants, les personnes qui s'y sont distinguées par les armes et par les lettres, ou celles qui ont été d'une probité au-dessus du commun. Les femmes mêmes y ont leur place; celles, par exemple, qui par attachement pour leur mari défunt, ont gardé la viduité. Souvent on achète l'honneur d'être cité dans ces annales. C'est pourquoi le mandarin avec son conseil les revoit tous les quarante ans ou environ, et alors il en re-

tranche, ou il y ajoute ce qu'il juge à propos.

On rapporte encore dans cette histoire les événemens extraordinaires, les prodiges qui arrivent, les monstres qui naissent en certains temps, ce qui arrive, par exemple, il n'y a que deux ans à Feou-tcheou, où une femme accoucha d'un serpent qui la tétoit; de même et qui se vit à King-te-Tching, où une truie mit bas un petit éléphant avec sa trompe bien formée, quoique il n'y ait point d'éléphants dans le pays: ces faits seront probablement rapportés dans les annales de ces deux villes. Peut-être même mettra-t-on dans celles de Feou-leam, qu'une de nos chrétiennes y accoucha d'un fils au seizième mois de sa grossesse.

Surtout on marque dans ces histoires les marchandises et les autres denrées qui sortent du pays, ou qui s'y débitent. Si la Chine en général, ou si la ville de Feou-leam en particulier n'avoit pas été sujette à tant de révolutions différentes, j'aurois trouvé sans doute ce que je cherchois dans son histoire sur l'origine de la porcelaine; quoiqu'à dire vrai, c'est pour ces Chinois que se font ces recueils, et non pas pour les Européens; et les Chinois ne s'embarrassent guère de ces sortes de connoissances.

Les annales de Feou-leam rapportent que depuis la seconde année du règne de l'empe-

reur *Tang-ou-te*, de la dynastie des *Tangs*; c'est-à-dire, selon nous, depuis l'an 442 de Jésus-Christ, les ouvriers en porcelaine en ont toujours fourni aux empereurs; qu'un ou deux mandarins envoyés de la cour présidoient à ce travail; on décrit ensuite fort au long la multitude et la variété des logements destinés, dès ces premiers temps, aux ouvriers qui travailloient à la porcelaine impériale : c'est tout ce que j'ai trouvé sur l'antiquité de son origine. Il est pourtant vraisemblable qu'avant l'année 442, la porcelaine avoit déjà cours, et que peu à peu elle a été portée à un point de perfection, capable de déterminer les plus riches Européens à s'en servir. Il n'est point dit qui en a été l'inventeur, ni à quelle tentative, ou à quel hasard on est redevable de cette invention. Anciennement, disent les annales, la porcelaine étoit d'un blanc exquis, et n'avoit nul défaut; les ouvrages qu'on en faisoit et qui se transportoient dans les autres royaumes, ne s'y appeloient pas autrement que *les bijoux précieux de Jao-tcheou*. Et plus bas on ajoute : la belle porcelaine qui est d'un blanc vif et éclatant, et d'un beau bleu céleste, sort toute de King-te-Tching. Il s'en fait dans d'autres endroits, mais elle est bien différente, soit pour la couleur, soit pour la finesse.

En effet, sans parler des ouvrages de poterie qui se font partout la Chine, et auxquels on ne donne jamais le nom de porcelaine, il y a quelques provinces, comme celle de Fou-Kien et de Canton, où l'on travaille en porcelaine; mais les étrangers ne peuvent s'y méprendre; celle de Fou-Kien est d'un blanc de neige qui n'a nul éclat, et qui n'est point mélangé de couleurs. Des ouvriers de King-te-Tching y portèrent autrefois tous leurs matériaux, dans l'espérance d'y faire un gain considérable, à cause du grand commerce que les Européens font à Emouy; mais ce fut inutilement: ils ne purent jamais y réussir. L'Empereur régnant, qui ne veut rien ignorer, a fait conduire à Pekin des ouvriers en porcelaine, et tout ce qui s'emploie pour ce travail; ils n'oublièrent rien pour réussir sous ses yeux; cependant, on assure que leur ouvrage manqua. Il se peut faire que des raisons d'intérêt ou de politique aient eu part à ce peu de succès: quoi qu'il en soit, c'est uniquement King-te-Tching qui a l'honneur de donner de la porcelaine à toutes les parties du monde. Le Japon même en vient acheter à la Chine.

Je ne puis me dispenser après cela, mon révérend père, de vous faire ici la description de King-te-Tching. Il ne lui manque qu'une

enceinte de murailles pour avoir le nom de ville, et pour être comparé aux villes même de la Chine les plus vastes et les plus peuplées. Ces endroits nommés *Tching*, qui sont en petit nombre, mais qui sont d'un grand abord et d'un grand commerce, n'ont point coutume d'avoir d'enceinte, peut-être afin qu'on puisse les étendre et les agrandir à volonté; peut-être aussi afin qu'il y ait plus de facilité à embarquer et débarquer les marchandises.

On compte à King-te-Tching dix-huit mille familles. Il y a de gros marchands dont le logement occupe un vaste espace, et contient une multitude prodigieuse d'ouvriers; aussi dit-on communément qu'il y a plus d'un million d'ames, qu'il s'y consomme chaque jour plus de mille charges de riz, et plus de mille cochons. Au reste, King-te-Tching a une grande lieue de longueur sur le bord d'une belle rivière. Ce n'est point un tas de maisons, comme on pourroit se l'imaginer : les rues sont tirées au cordeau, elles se coupent et se croisent à certaines distances; tout le terrain y est occupé; les maisons n'y sont même que trop serrées, et les rues trop étroites : en les traversant, on croit être au milieu d'une foire : de tous côtés on entend les cris des porte-faix qui se font faire passage. On y voit un grand nombre de temples

d'idoles qui ont été bâtis à beaucoup de frais. Un riche marchand, après avoir traversé de vastes mers pour son commerce, a cru avoir échappé d'un naufrage par la protection de la reine du ciel, laquelle, à ce qu'il dit, lui apparut au fort de la tempête. Pour accomplir le vœu qu'il fit alors, il vient de mettre tout son bien à lui construire un palais, qui l'emporte pour la magnificence sur tous les autres temples. Dieu veuille que ce que j'en ai dit à mes chrétiens se vérifie un jour, et que ce temple devienne effectivement une basilique dédiée à la véritable Reine du ciel! Ce nouveau temple a été bâti des piastres amassées dans les Indes; car cette monnoie européenne est ici fort connue, et, pour l'employer dans le commerce, il il n'est pas nécessaire de la fondre comme on fait ailleurs.

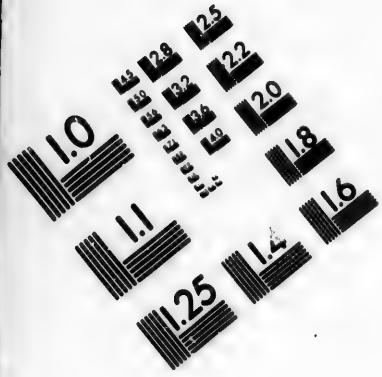
La dépense est bien plus considérable à King-te-Tching qu'à Jao-tcheou, parce qu'il faut faire venir d'ailleurs tout ce qui s'y consomme, et même jusqu'au bois nécessaire pour entretenir le feu des fourneaux. Cependant, nonobstant la cherté des vivres, King-te-Tching est l'asile d'une infinité de pauvres familles qui n'ont point de quoi subsister dans les villes des environs : on y trouve de l'emploi pour les jeunes gens et les personnes les moins robustes.

Il n'y a pas même jusqu'aux aveugles et aux estropiés qui n'y gagnent leur vie à broyer les couleurs. Anciennement, dit l'histoire de Feou-leam, on ne comptoit que trois cents fourneaux à porcelaine dans King-te-Tching; présentement il y en a bien trois mille. Il n'est pas surprenant qu'on y voie souvent des incendies: c'est pour cela que le Génie du feu y a plusieurs temples. Le mandarin d'aujourd'hui en a élevé un qu'il lui a dédié, et ce fut en sa considération, qu'il exempta les chrétiens de certaines corvées auxquelles le menu peuple est contraint, quand on bâtit ces sortes d'édifices. Le culte et les honneurs qu'on prodigue à ce Génie, ne rendent pas les embrâsements plus rares: il y a peu de temps qu'il y eut huit cents maisons de brûlées: elles ont dû être bientôt rétablies, à en juger par la multitude de charpentiers et de maçons qui travailloient dans ce quartier. Le profit qui se tire du louage des boutiques, rend ces peuples extrêmement actifs à réparer ces sortes de pertes.

King-te-Tching est placé dans une plaine environnée de hautes montagnes: celle contre laquelle il est adossé à l'orient, forme en dehors une espèce de demi-cercle. Les montagnes qui sont à côté, donnent issue à deux rivières qui se réunissent: l'une est assez petite; mais

l'autre fort grande, forme un beau port de près d'une lieue, dans un vaste bassin où elle perd beaucoup de sa rapidité. On voit quelquefois dans ce vaste espace jusqu'à deux ou trois rangs de barques à la queue les unes des autres. Tel est le spectacle qui se présente à la vue, lorsqu'on entre par une des gorges dans le port. Des tourbillons de flamme et de fumée qui s'élèvent aux différents endroits font d'abord remarquer l'étendue, la profondeur, et les contours de King-te-Tching : à l'entrée de la nuit, on croit voir une ville toute en feu, ou bien une grande fournaise qui a plusieurs soupiraux. Peut-être cette enceinte de montagnes forme-t-elle une situation propre aux ouvrages de porcelaine.

On sera étonné qu'un lieu si peuplé, où il y a tant de richesses, où une infinité de barques abordent tous les jours, et qui n'est point fermé de murailles, soit cependant gouverné par un seul mandarin, sans qu'il y arrive le moindre désordre. A la vérité King-te-Tching n'est qu'à une lieue de Feou-leam, et à dix-huit lieues de Jao-tcheou; mais il faut avouer que la police y est admirable : chaque rue a un chef établi par le mandarin, et si elle est un peu longue elle en a plusieurs; chaque chef a dix subalternes qui répondent chacun de dix maisons;



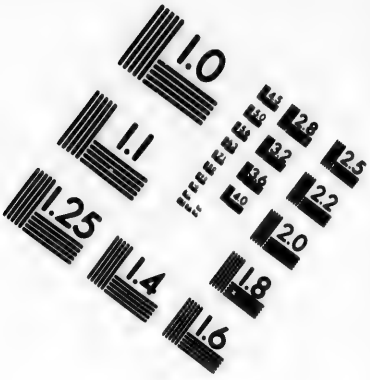
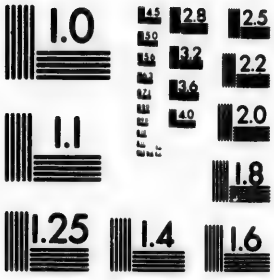
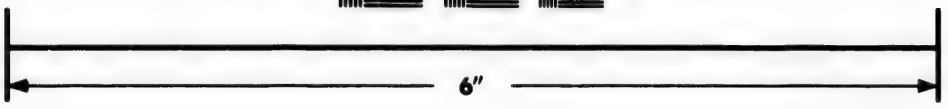


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ils doivent veiller au bon ordre, accourir au premier tumulte, l'apaiser, en donner avis au mandarin, sous peine de la bastonnade, qui se donne ici fort libéralement. Souvent même le chef du quartier a beau avertir du trouble qui vient d'arriver, et assurer qu'il a mis tout en œuvre pour le calmer, on est toujours disposé à juger qu'il y a de sa faute, et il est difficile qu'il échappe au châtiment. Chaque rue a ses barricades qui se ferment durant la nuit; les grandes rues en ont plusieurs. Un homme du quartier veille à chaque barricade, et il n'oseroit ouvrir la porte de sa barrière qu'à certains signaux. Outre cela, la ronde se fait souvent par le mandarin du lieu, et de temps en temps par des mandarins de Feou-leang. De plus, il n'est guère permis aux étrangers de coucher à King-te-Tching : il faut, ou qu'ils passent la nuit dans leurs barques, ou qu'ils logent chez des gens de leur connoissance qui répondent de leur conduite. Cette police maintient l'ordre et établit une sûreté entière dans tout un lieu, dont les richesses réveilleroient la cupidité d'une infinité de voleurs.

Après ce petit détail sur la situation et sur l'état présent de King-te-Tching, venons à la porcelaine qui en fait toute la richesse. Ce que j'ai à vous en dire, mon révérend père, se

réduit à ce qui entre dans sa composition, et aux préparatifs qu'on y apporte; aux différentes espèces de porcelaines, et à la manière de les former; à l'huile qui lui donne de l'éclat, et à ses qualités; aux couleurs qui en font l'ornement, et à l'art de les appliquer; à la cuisson, et aux mesures qu'on prend pour lui donner le degré de chaleur qui convient. Enfin, je finirai par quelques réflexions sur la porcelaine ancienne, sur la moderne, et sur certaines choses qui rendent impraticables aux Chinois les ouvrages dont on a envoyé, et dont on pourroit envoyer des dessins. Ces ouvrages, où il est impossible de réussir à la Chine, se feroient peut-être facilement en Europe, si l'on y trouvoit les mêmes matériaux.

Avant que de commencer, ne seroit-il pas à propos de détromper ceux qui croiroient peut-être que le nom de porcelaine vient d'un mot chinois? A la vérité, il y a des mots, quoiqu'en petit nombre, qui sont français et chinois tout ensemble. Ce que nous appelons *thé*, par exemple, a pareillement le nom de *thé* dans la province de Fo-Kien, quoiqu'il s'appelle *tcha* dans la langue mandarine. *Papa* et *Mama* sont aussi des noms qui, en certaines provinces de la Chine, et à King-te-Tching en particulier, sont dans la bouche des enfants

pour signifier *père*, *mère* et *grand'mère*. Mais pour ce qui est du nom de porcelaine, c'est si peu un mot chinois, qu'aucune des syllabes qui le composent, ne peut ni être prononcée ni écrite par des Chinois, ces sons ne se trouvant point dans leur langue. Il y a apparence que c'est des Portugais qu'on a pris ce nom, quoique parmi eux *porcellana* signifie proprement une tasse ou une écuelle, et que *loça* soit le nom qu'ils donnent généralement à tous les ouvrages que nous nommons *porcelaine*. L'usage est le maître des langues; c'est à chaque nation à nous apprendre l'idée qu'elle attache à ses mots. La porcelaine s'appelle communément à la Chine *tsée*.

La matière de la porcelaine se compose de deux sortes de terres, l'une appelée *pe-tun-tse*, et l'autre qu'on nomme *kao-lin*. Celle-ci est parsemée de corpuscules qui ont quelque éclat, l'autre est simplement blanche et très fine au toucher. En même temps qu'un grand nombre de grosses barques remontent la rivière, de Jao-tcheou à King-te-Tching, pour se charger de porcelaines, il y en descend de Kimuen presqu'autant de petites, qui sont chargées de *pe-tun-tse* et de *kao-lin* réduits en forme de briques: car King-te-Tching ne produit aucun des matériaux propres à la porcelaine. Les *pe-*

tun-tse, dont le grain est si fin, ne sont autre chose que des quartiers de rochers qu'on tire des carrières, et auxquels on donne cette forme. Toute pierre n'y est pas propre, sans quoi il seroit inutile d'en aller chercher à vingt ou trente lieues dans la province voisine. La bonne pierre, disent les Chinois, doit tirer un peu sur le vert.

Voici quelle est la première préparation. On se sert d'une massue de fer pour briser ces quartiers de pierre, après quoi on met les morceaux brisés dans des mortiers; et par le moyen de certains léviers qui ont une tête de pierre armée de fer, on achève de les réduire en une poudre très fine. Ces léviers jouent sans cesse, ou par le travail des hommes, ou par le moyen de l'eau, de la même manière que font les martinets dans les moulins à papier. On prend ensuite cette poussière, on la jette dans une grande urne remplie d'eau, et on la remue fortement avec une pelle de fer. Quand on l'a laissé reposer quelques moments, il surnage une espèce de crême épaisse de quatre à cinq doigts: on la lève, et on la verse dans un autre vase plein d'eau. On agite plusieurs fois l'eau de la première urne, recueillant à chaque fois le nuage qui s'est formé, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le gros marc, que son

poids précipite d'abord : on le tire, et on le pile de nouveau.

A l'égard de la seconde urne, où l'on a jeté ce qui a été recueilli de la première, on attend qu'il se soit formé au fond une espèce de pâte : lorsque l'eau paroît au-dessus fort claire, on la verse par inclination pour ne pas troubler le sédiment, et l'on jette cette pâte dans de grands moules propres à la sécher : avant qu'elle soit tout à fait durcie, on la partage en petits carreaux qui s'achètent par centaines. Cette figure et sa couleur lui ont fait donner le nom de *pe-tun-tse*.

Les moules où se jette cette pâte, sont des espèces de caisses fort grandes et fort larges. Le fond en est rempli de briques placées selon leur hauteur, de telle sorte que la superficie soit égale. Sur ce lit de briques ainsi rangées, on étend une grosse toile qui remplit la capacité de la caisse. Alors on y verse la matière, qu'on couvre peu après d'une autre toile, sur laquelle on met un lit de briques couchées de plat les unes auprès des autres : tout cela sert à exprimer l'eau plus promptement, sans que rien se perde de la matière de la porcelaine, qui en se durcissant, reçoit aisément la figure des briques. Il n'y auroit rien à ajouter à ce travail, si les Chinois n'étoient pas accoutumés

à altérer leurs marchandises ; mais des gens qui roulent de petits grains de pâte dans la poussière de poivre pour les en couvrir, et les mêler avec du poivre véritable, n'ont garde de vendre des *pe-tun-tse*, sans y mêler du marc : c'est pourquoi on est obligé de les purifier encore à King-te-Tching, avant que de les mettre en œuvre.

Le *kao-lin* qui entre dans la composition de la porcelaine, demande un peu moins de travail que les *pe-tun-tse* : la nature y a plus de part. On en trouve des mines dans le sein de certaines montagnes, qui sont couvertes au-dehors d'une terre rougeâtre. Ces mines sont assez profondes : on y trouve par grumeaux la matière en question, dont on fait des quartiers en forme de carreaux, en observant la même méthode que j'ai marquée, par rapport aux *pe-tun-tse*. Je ne ferois pas difficulté de croire que la terre blanche de Malte, qu'on appelle *terre de saint Paul*, auroit dans sa matrice beaucoup de rapport avec le *kao-lin* dont je parle, quoiqu'on n'y remarque pas les petites parties argentées dont est semé le *kao-lin*.

C'est du *kao-lin* que la porcelaine fine tire toute sa fermeté : il en est comme les nerfs. Ainsi c'est le mélange d'une terre molle qui donne de la force aux *pe-tun-tse*, lesquels se

tirent des plus durs rochers. Un riche marchand m'a conté que des Anglais ou des Hollandais (car le nom chinois est commun aux deux nations) firent acheter, il y a quelques années, des *pe-tun-tse* qu'ils emportèrent dans leur pays, pour y faire de la porcelaine; mais que n'ayant point pris de *kao-lin*, leur entreprise échoua, comme ils l'ont avoué depuis. Sur quoi, le marchand chinois me disoit en riant: « Ils vouloient avoir un corps dont les chairs se soutinssent sans ossements. »

Outre les barques chargées de *pe-tun-tse* et de *kao-lin*, dont le rivage de King-te-Tching est bordé, on en trouve d'autres remplies d'une substance blanchâtre et liquide. Je savois depuis long-temps que cette substance étoit l'huile qui donne à la porcelaine sa blancheur et son éclat; mais j'en ignorois la composition que j'ai enfin apprise. Il me semble que le nom chinois *yeou*, qui se donne aux différentes sortes d'huiles, convient moins à la liqueur dont je parle, que celui de *tsi*, qui signifie *vernis*, et je crois que c'est ainsi qu'on l'appeleroit en Europe. Cette huile ou ce vernis se tire de la pierre la plus dure, ce qui n'est pas surprenant, puisqu'on prétend que les pierres se forment principalement des sels et des huiles de la terre qui se mêlent et qui s'unissent étroitement ensemble.

Quoique l'espèce de pierre dont se font les *pe-tun-tse*, puisse être employée indifféremment pour en tirer de l'huile, on fait choix pourtant de celle qui est la plus blanche, et dont les taches sont les plus vertes. L'histoire de Feou-leam, bien qu'elle ne descende pas dans le détail, dit que la bonne pierre pour l'huile, est celle qui a des taches semblables à la couleur de la feuille de cyprès, *pe-chu-ye-pan*, ou qui a des marques rousses sur un fond un peu brun, à peu près comme la linaire, *ju-tchi-matam*. Il faut d'abord bien laver cette pierre, après quoi on y apporte les mêmes préparations que pour les *pe-tun-tse*. Quand on a dans la seconde urne, ce qui a été tiré de plus pur de la première après toutes les façons ordinaires, sur cent livres ou environ de cette crême, on jette une livre de pierre ou d'un minéral semblable à l'alun, nommé *che-kao*; il faut le faire rougir au feu, et ensuite le piler: c'est comme la présure qui lui donne de la consistance, quoiqu'on ait soin de l'entretenir toujours liquide.

Cette huile de pierre ne s'emploie jamais seule; on y en mêle une autre qui en est comme l'ame. En voici la composition; on prend de gros quartiers de chaux vive, sur lesquels on jette avec la main un peu d'eau

pour les dissoudre, et les réduire en poudre. Ensuite on fait une couche de fougère sèche, sur laquelle on met une autre couche de chaux délayée. On en met ainsi plusieurs alternativement les unes sur les autres, après quoi on met le feu à la fougère. Lorsque tout est consumé, l'on partage ces cendres sur de nouvelles couches de fougère sèche : cela se fait au moins cinq ou six fois de suite ; on peut le faire plus souvent, et l'huile en est meilleure. Autrefois, dit l'histoire de Yeou-leam, outre la fougère, on y employoit le bois d'un arbre dont le fruit s'appelle *se-tse*. A en juger par l'écrete du fruit quand il n'est pas mûr, et par son petit couronnement, je croirois que c'est une espèce de nefle : on ne s'en sert plus maintenant, à ce que m'ont dit mes néophytes, apparemment parce qu'il est devenu fort rare en ce pays-ci. Peut-être est-ce faute de ce bois que la porcelaine qui se fait maintenant, n'est pas si belle que celle des premiers temps. La nature de la chaux et de la fougère contribue aussi à la bonté de l'huile, et j'ai remarqué que celle qui vient de certains endroits, est bien plus estimée que celle qui vient d'ailleurs.

Quand on a des cendres de chaux et de fougère jusqu'à une certaine quantité, on les

jette dans une urne pleine d'eau. Sur cent livres, il faut y dissoudre une livre de *cée-kao*, bien agiter cette mixtion, ensuite la laisser reposer jusqu'à ce qu'il paroisse sur la surface un nuage ou une croute qu'on ramasse, et qu'on jette dans une deuxième urne, et cela à plusieurs reprises. Quand il s'est formé une espèce de pâte au fond de la seconde urne, on en verse l'eau par inclination, on conserve ce fond liquide, et c'est la seconde huile qui doit se mêler avec la précédente. Pour un juste mélange, il faut que ces deux espèces de purées soient également épaisses. Afin d'en juger, on plonge à diverses reprises dans l'une et dans l'autre de petits carreaux de *pe-kun-tse*; en les retirant, on voit sur leur superficie si l'épaississement est égal de part et d'autre. Voilà ce qui regarde la qualité de ces deux sortes d'huiles. Pour ce qui est de la quantité, le mieux qu'on puisse faire, c'est de mêler dix mesures d'huile de pierre, avec une mesure d'huile faite de cendre de chaux et de fougère: ceux qui l'épargnent, n'en mettent jamais moins de trois mesures. Les marchands qui vendent cette huile, pour peu qu'ils aient d'inclination à tromper, ne sont pas fort embarrassés à en augmenter le volume: ils n'ont qu'à jeter de l'eau dans cette huile, et pour

couvrir leur fraude, y ajouter du *che-kao* à proportion, qui empêche la matière d'être trop liquide.

Avant que d'expliquer la manière dont cette huile ou plutôt ce vernis s'applique, il est à propos de décrire comment se forme la porcelaine. Je commence d'abord par le travail qui se fait dans les endroits les moins fréquentés de King-te-Tching. Là, dans une enceinte de murailles, sont bâtis de vastes appentis, où l'on voit étage sur étage un grand nombre d'urnes de terre. C'est dans cette enceinte que demeurent et travaillent une infinité d'ouvriers, qui ont chacun leur tâche marquée. Une pièce de porcelaine, avant que d'en sortir pour être portée au fourneau, passe par les mains de plus de vingt personnes, et cela sans confusion. On a sans doute éprouvé que l'ouvrage se fait ainsi beaucoup plus vite.

Le premier travail consiste à purifier de nouveau le *pe-tun-tse* et le *kao-lin* du marc qui y reste quand on les achète. On brise le *pe-tun-tse* et on le jette dans une urne pleine d'eau; ensuite, avec une large spatule, on acharne en remuant de le dissoudre : on le laisse reposer quelques moments, après quoi on ramasse ce qui surnage, et ainsi du reste de la matière, qui a été expliquée ci-dessus.

Pour ce qui est des pièces de *kao-lin*, il n'est pas nécessaire de les briser : on les met tout simplement dans un panier fort clair, qu'on enfonce dans une urne remplie d'eau : le *kao-lin* s'y fond aisément de lui-même. Il reste d'ordinaire un marc qu'il faut jeter. Au bout d'un an ces rebuts s'accumulent, et font de grands monceaux d'un sable blanc et spongieux, dont il faut vider le lieu où l'on travaille. Ces deux matières de *pe-tun-tse* et de *kao-lin* ainsi préparées, il en faut faire un juste mélange : on met autant de *kao-lin* que de *pe-tun-tse* pour les porcelaines fines : pour les moyennes, on emploie quatre quarts de de *kao-lin* sur six de *pe-tun-tse*. Le moins qu'on en mette, c'est une partie de *kao-lin* sur trois de *pe-tun-tse*.

Après ce premier travail, on jette cette masse dans un grand creux, bien pavé et cimenté de toutes parts : puis on la foule, et on la pétrit jusqu'à ce qu'elle se durcisse. Ce travail est fort rude : ceux des chrétiens qui y sont employés ont de la peine à se rendre à l'église ; ils ne peuvent en obtenir la permission, qu'en substituant quelques autres en leur place, parce que dès que ce travail manque, tous les autres ouvriers sont arrêtés.

De cette masse ainsi préparée, on tire dif-

férents morceaux qu'on étend sur de larges ardoises. Là on les pétrit et on les roule en tous sens, observant soigneusement qu'il ne s'y trouve aucun vide, ou qu'il ne s'y mêle aucun corps étranger. Un cheveu, un grain de sable perce tout l'ouvrage. Faute de bien façonner cette masse, la porcelaine se fêle, éclate, coule et se déjette. C'est de ces premiers éléments que sortent tant de beaux ouvrages de porcelaine, dont les uns se font à la roue, les autres se font uniquement sur des moules, et se perfectionnent ensuite avec le ciseau.

Tous les ouvrages unis se font de la première façon. Une tasse, par exemple, quand elle sort de dessus la roue, n'est qu'une espèce de calotte imparfaite, à peu près comme le dessus d'un chapeau qui n'a pas encore été appliqué sur la forme. L'ouvrier lui donne d'abord le diamètre et la hauteur qu'on souhaite, et elle sort de ses mains presque aussitôt qu'il l'a commencée; car il n'a que trois deniers de gain par planche, et chaque planche est garnie de vingt-six pièces. Le pied de la tasse n'est alors qu'un morceau de terre de la grosseur du diamètre qu'il doit avoir, et qui se creuse avec le ciseau, lorsque la tasse est sèche, et qu'elle a de la consistance; c'est-à-dire, après qu'elle a reçu tous les ornements

qu'on veut lui donner. Effectivement, cette tasse, au sortir de la roue, est d'abord reçue par un second ouvrier qui l'assied sur sa base. Peu après, elle est livrée à un troisième qui l'applique sur son moule et lui en imprime la figure. Ce moule est sur une espèce de tour. Un quatrième ouvrier polit cette tasse avec le ciseau, surtout vers les bords, et la rend déliée autant qu'il est nécessaire pour lui donner de la transparence : il la racle à plusieurs reprises, la mouillant chaque fois tant soit peu, si elle est trop sèche, de peur qu'elle ne se brise. Quand on retire la tasse de dessus le moule, il faut la rouler doucement sur ce même moule sans la presser plus d'un côté que de l'autre, sans quoi il s'y fait des cavités, ou bien elle se déjette. Il est surprenant de voir avec quelle vitesse ces vases passent par tant de différentes mains. On dit qu'une pièce de porcelaine cuite a passé par les mains de soixante-dix ouvriers. Je n'ai pas de peine à le croire, après ce que j'en ai vu moi-même : car ces grands laboratoires ont été souvent pour moi comme une espèce d'aréopage, où j'ai annoncé celui qui a formé le premier homme du limon, et des mains duquel nous sortons pour devenir des vases de gloire ou d'ignominie.

Les grandes pièces de porcelaine se font à deux fois; une moitié est élevée sur la roue par trois ou quatre hommes qui la soutiennent chacun de son côté pour lui donner sa figure: l'autre moitié étant presque sèche s'y applique: on l'y unit avec la matière même de la porcelaine délayée dans l'eau, qui sert comme de mortier ou de colle. Quand ces pièces ainsi collées sont tout-à-fait sèches, on polit avec le couteau, en dedans et en dehors, l'endroit de la réunion, qui par le moyen du vernis dont on le couvre, s'égale avec tout le reste. C'est ainsi qu'on applique aux vases des anses, des oreilles, et d'autres pièces rapportées. Ceci regarde principalement la porcelaine qu'on forme sur les moules ou entre les mains; telles que sont les pièces cannelées ou celles qui sont d'une figure bizarre, comme les animaux, les grotesques, les idoles, les bustes que les Européens ordonnent, et d'autres semblables. Ces sortes d'ouvrages moulés se font en trois ou quatre pièces qu'on ajoute les unes aux autres, et que l'on perfectionne ensuite avec des instruments propres à creuser, à polir, et à rechercher différents traits qui échappent au moule. Pour ce qui est des fleurs et des autres ornements qui ne sont point en relief, mais qui sont comme gravés, on les applique sur la

porcelaine avec des cachets et des moules; on y applique aussi des reliefs tout préparés, de la même manière à peu près qu'on applique des galons d'or sur un habit.

Voici ce que j'ai vu depuis peu touchant ces sortes de meubles. Quand on a le modèle de la pièce de porcelaine demandée, et qui ne peut s'imiter sur la roue entre les mains du potier, on applique sur ce modèle de la terre propre pour les moules : cette terre s'y imprime, et le moule se fait de plusieurs pièces, dont chacune est d'un assez gros volume : on le laisse durcir quand la figure y est imprimée. Lorsqu'on veut s'en servir, on l'approche du feu pendant quelque temps; après quoi on le remplit de la matière de porcelaine à proportion de l'épaisseur qu'on veut lui donner : on presse avec la main dans tous les endroits; puis on présente un moment le moule au feu. Aussitôt la figure empreinte se détache du moule par l'action du feu, qui consume un peu de l'humidité qui colloit cette matière au moule. Les différentes pièces d'un tout, tirées séparément, se réunissent ensuite avec de la matière de porcelaine un peu liquide. J'ai vu faire ainsi des figures d'animaux qui étoient toutes massives : on avoit laissé durcir cette masse, et on lui avoit donné ensuite la figure qu'on

se proposoit; après quoi on la perfectionnoit avec le ciseau, on l'en y ajoutoit des parties travaillées séparément. Ces sortes d'ouvrages se font avec grand soin; tout y est recherché. Quand l'ouvrage est fini, on lui donne le vernis et on le cuit; on la peint ensuite, si l'on veut, de diverses couleurs, et on y applique l'or; puis on la cuit une seconde fois. Des pièces de porcelaine, ainsi travaillées, se vendent extrêmement cher. Tous ces ouvrages doivent être mis à couvert du froid; l'humidité les fait éclater quand ils ne sèchent pas également. C'est pour parer à cet inconvénient, qu'on fait quelquefois du feu dans ces laboratoires.

Ces moules se font d'une terre jaune, grasse, et qui est comme en grumeaux: je la crois assez commune; on l'a tire d'un endroit qui n'est pas éloigné de King-te-Tching. Cette terre se pétrit, et quand elle est bien liée et un peu dure, on en prend la quantité nécessaire pour un moule, et on la bat fortement. Quand on lui a donné la figure qu'on souhaite, on la laisse sécher; après quoi on la façonne sur le tour. Ce travail se paie chèrement. Pour expédier un ouvrage de commande, on fait un grand nombre de moules, afin que plusieurs troupes d'ouvriers travaillent à la fois. Quand

on a soin de ces moules, ils durent très long-temps. Un marchand qui en a de tout prêts pour les ouvrages de porcelaine qu'un Européen demande, peut donner sa marchandise bien plutôt, à meilleur marché, et faire un gain plus considérable qu'un autre qui seroit obligé de les fabriquer. S'il arrive que ces moules s'écorchent, ou qu'il s'y fasse la moindre brèche, ils ne sont plus en état de servir, si ce n'est pour des porcelaines de la même figure, mais d'un plus petit volume. On les met alors sur le tour, et on les rabote, afin qu'ils puissent servir une seconde fois.

Il est temps d'ennoblir la porcelaine en la faisant passer entre les mains des peintres. Ces *Hoa-pei*, ou peintres de porcelaine, ne sont guère moins gueux que les autres ouvriers ; il n'y a pas de quoi s'en étonner, puisqu'à la réserve de quelques-uns, ils ne pourroient passer en Europe que pour des apprentis de quelques mois. Toute la science de ces peintres, et en général des peintres chinois, n'est fondée sur aucun principe, et ne consiste que dans une certaine routine, aidée d'un tour d'imagination assez bornée. Ils ignorent toutes les belles règles de cet art. Il faut avouer pourtant qu'ils peignent des fleurs, des animaux et des paysages qui se font admirer, sur la por-

celaine, aussi bien que sur les éventails et sur les lanternes d'une gaze très fine.

Le travail de la peinture est partagé dans un même laboratoire entre un grand nombre d'ouvriers. L'un a soin uniquement de former le premier cercle coloré qu'on voit près des bords de la porcelaine ; l'autre trace des fleurs que peint un troisième : celui-ci est pour les eaux et pour les montagnes ; celui-là pour les oiseaux et pour les autres animaux. Les figures humaines sont d'ordinaire les plus mal traitées ; certains paysages et certains plans de ville enluminés, qu'on apporte d'Europe à la Chine, ne nous permettent pas de railler les Chinois sur la manière dont ils se représentent dans leurs peintures.

Pour ce qui est des couleurs de la porcelaine, il y en a de toutes les sortes. On n'en voit guère en Europe que de celle qui est d'un bleu vif sur un fond blanc. Je crois pourtant que nos marchands y en ont apporté d'autres. Il s'en trouve dont le fond est semblable à celui de nos miroirs ardents : il y en a d'entièrement rouges ; et parmi celles-là, les unes sont d'un rouge à l'huile, *yeou-li-hum* ; les autres sont d'un rouge soufflé, *tchoui-hum*, et sont semées de petits points à peu près comme nos miniatures. Quand ces deux sortes d'ouvrages

réussissent dans leur perfection, ce qui est assez difficile, ils sont infiniment estimés et extrêmement chers.

Enfin, il y a des porcelaines où les paysages qui y sont peints, se forment du mélange de presque toutes les couleurs relevées par l'éclat de la dorure. Elles sont fort belles, si l'on y fait de la dépense : autrement la porcelaine ordinaire de cette espèce, n'est pas comparable à celle qui est peinte avec le seul azur. Les annales de King-te-Tching disent qu'anciennement le peuple ne se servoit que de porcelaine blanche : c'est apparemment parce qu'on n'avoit pas trouvé aux environs de Jao-tcheou, un azur moins précieux que celui qui s'emploie pour la belle porcelaine, lequel vient de loin et se vend assez cher.

On raconte qu'un marchand de porcelaine ayant fait naufrage sur une côte déserte, y trouva beaucoup plus de richesses qu'il n'en avoit perdu. Comme il erroit sur la côte, tandis que l'équipage se faisoit un petit bâtiment des débris du vaisseau, il aperçut que les pierres propres à faire le plus bel azur, y étoient très communes : il en apporta avec lui une grosse charge ; et jamais, dit-on, on ne vit à King-te-Tching de si bel azur. Ce fut vainement que le marchand chinois s'efforça dans

la suite de retrouver cette côte où le hasard l'avoit conduit.

Telle est la manière dont l'azur se prépare : on l'ensevelit dans le gravier qui est à la hauteur d'un demi-pied dans le fourneau ; il s'y rôtit durant vingt-quatre heures, ensuite on le réduit en une poudre impalpable, ainsi que les autres couleurs, non sur le marbre, mais dans de grands mortiers de porcelaine, dont le fond est sans vernis, de même que la tête du pilon qui sert à broyer.

Le rouge se fait avec la couperose, *tsao-fan* : peut-être les Chinois ont-ils en cela quelque chose de particulier ; c'est pourquoi je vais rapporter leur méthode. On met une livre de couperose dans un creuset qu'on lute bien avec un second creuset ; au-dessus de celui-ci est une petite ouverture, qui se couvre de telle sorte qu'on puisse aisément la découvrir, s'il en est besoin. On environne le tout de charbon à grand feu, et pour avoir un plus grand réverbère, on fait un circuit de briques. Tandis que la fumée s'élève fort noire, la matière n'est pas encore en état ; mais elle l'est aussitôt qu'il sort une espece de petit nuage fin et délié. Alors on prend un peu de cette matière, on la délaye dans l'eau, et on en fait l'épreuve sur du sapin. S'il en sort un beau rouge, on re-

tire le brasier qui environne et couvre en partie le creuset. Quand tout est refroidi, on trouve un petit pain de ce rouge qui s'est formé au bas du creuset. Le rouge le plus fin est attaché au creuset d'en haut. Une livre de coupe-rose donne quatre onces du rouge dont on peint la porcelaine.

Bien que la porcelaine soit blanche de sa nature, et que l'huile qu'on lui donne serve encore à augmenter sa blancheur, cependant il y a de certaines figures, en faveur desquelles on applique un blanc particulier sur la porcelaine qui est peinte de différentes couleurs. Ce blanc se fait d'une poudre de caillou transparent, qui se calcine au fourneau, de même que l'azur. Sur demi-once de cette poudre, on met une once de céruse pulvérisée: c'est aussi ce qui entre dans le mélange des couleurs; par exemple, pour faire le vert, à une once de céruse et à une demi-once de poudre de caillou, on ajoute trois onces de ce qu'on nomme *tom-hois-pien*. Je croirois, sur les indices que j'en ai, que ce sont les scories les plus pures du cuivre qu'on a battu.

Le vert préparé devient la matrice du violet, qui se fait en y ajoutant une dose de blanc. On met plus de vert préparé à proportion qu'on veut le violet plus foncé. Le jaune se fait en

prenant sept drachmes du blanc préparé comme je l'ai dit, auxquelles on ajoute trois drachmes du rouge de couperose. Toutes ces couleurs appliquées sur la porcelaine déjà cuite, après avoir été huilée, ne paroissent vertes, violettes, jaunes ou rouges, qu'après une seconde cuisson. Ces diverses couleurs s'appliquent, dit le livre chinois, avec la céruse, le salpêtre et la couperose. Les chrétiens qui sont du métier, ne m'ont parlé que de la céruse, qui se mêle avec la couleur quand on la dissout dans l'eau gommée.

Le rouge appliqué à l'huile se prépare en mêlant le rouge *tom-lou-hum*, ou même le rouge dont je viens de parler, avec l'huile ordinaire de la porcelaine, et avec une autre huile faite de cailloux blancs, préparé comme la première espèce d'huile: on ne m'a pas su dire la quantité de l'une et de l'autre, ni combien de rouge doit être délayé dans ce mélange d'huiles: divers essais peuvent découvrir le secret. On laisse ensuite sécher la porcelaine, et on la cuit au fourneau ordinaire. Si après la cuisson le rouge sort pur et brillant, sans qu'il y paroisse la moindre tache, c'est alors qu'on a atteint la perfection de l'art. Ces porcelaines ne résonnent point lorsqu'on les frappe.

L'autre espèce de rouge soufflé se fait ainsi. On a du rouge tout préparé; on prend un tuyau, dont une des ouvertures est couverte d'une gaze fort serrée, on applique doucement le bas du tuyau sur la couleur dont la gaze se charge, après quoi on souffle dans le tuyau contre la porcelaine, qui se trouve ensuite toute semée de petits points rouges. Cette sorte de porcelaine est encore plus chère et plus rare que la précédente, parce que l'exécution en est plus difficile, si l'on y veut garder toutes les proportions requises.

La porcelaine noire a aussi son prix et sa beauté; on l'appelle *ou-mien*. Le noir est plombé et semblable à celui de nos miroirs ardents. L'or qu'on y met lui donne un nouvel agrément. La couleur noire se donne à la porcelaine lorsqu'elle est sèche, et pour cela on mêle trois onces d'azur avec sept onces d'huile ordinaire de pierre. Les épreuves apprennent au juste quel doit être ce mélange, selon la couleur plus ou moins foncée qu'on veut lui donner. Lorsque cette couleur est sèche, on cuit la porcelaine, après quoi on y applique l'or, et on la recuit de nouveau dans un fourneau particulier.

Il se fait ici une autre sorte de porcelaine que je n'avois pas encore vue, elle est toute percée à

leur en forme de découpure : au milieu est une coupe propre à contenir la liqueur. La coupe ne fait qu'un corps avec la découpure. J'ai vu d'autres porcelaines où des dames chinoises et tartares étoient peintes au naturel. La draperie, le teint et les traits du visage : tout y étoit recherché. De loin, on eût pris ces ouvrages pour de l'émail.

Il est à remarquer que quand on ne donne point d'autre huile à la porcelaine que celle qui se fait de cailloux blancs, cette porcelaine devient d'une espèce particulière qui s'appelle ici *tsoui-ki*. Elle est toute marbrée, et coupée en tous sens d'une infinité de veines : de loin, on la prendroit pour une porcelaine brisée, dont toutes les pièces demeurent dans leur place; c'est comme un ouvrage à la mosaïque. La couleur que donne cette huile est un blanc un peu cendré. Si la porcelaine est toute azurée, et qu'on lui donne cette huile, elle paroîtra également coupée et marbrée, lorsque la couleur sera sèche.

Quand on veut appliquer l'or, on le broie, et on le dissout au fond d'une porcelaine, jusqu'à ce qu'on voie au-dessous de l'eau un petit ciel d'or. On le laisse sécher, et lorsqu'il s'agit de l'employer, on le dissout par partie dans une quantité suffisante d'eau gommée. Avec trente parties d'or

on incorpore trois parties de céruse, et on l'applique sur la porcelaine de même que les couleurs.

Enfin, il y a une espèce de porcelaine qui se fait de la manière suivante. On lui donne le vernis ordinaire, on la fait cuire, ensuite on la peint de diverses couleurs et on la cuit de nouveau. C'est quelquefois à dessein qu'on réserve la peinture après la première cuisson : quelquefois aussi on n'a recours à cette seconde cuisson, que pour cacher les défauts de la porcelaine, en appliquant des couleurs dans les endroits défectueux. Cette porcelaine qui est chargée de couleurs, ne laisse pas d'être au goût de bien des gens. Il arrive d'ordinaire qu'on sent des irrégularités sur ces sortes de porcelaines, soit que cela vienne du peu d'habileté de l'ouvrier, soit que cela ait été nécessaire pour suppléer aux ombres de la peinture, ou bien qu'on ait voulu couvrir les défauts du corps de la porcelaine. Quand la peinture est sèche aussi bien que la dorure, s'il y en a, on fait des piles de ces porcelaines, et mettant les petites dans les grandes, on les range dans le fourneau.

Ces sortes de fourneaux peuvent être de fer, quand ils sont petits ; mais d'ordinaire ils sont de terre. Celui que j'ai vu étoit de la hauteur d'un homme, et presque aussi large que nos plus grands tonneaux de vin : il étoit fait de

plusieurs pièces, de la matière même dont on fait les caisses de la porcelaine ; c'étoient de grands quartiers épais d'un travers de doigt, hauts d'un pied et longs d'un pied et demi. Avant que de les cuire, on leur avoit donné une figure propre à s'arrondir ; ils étoient placés les uns sur les autres, et bien cimentés ; le fond du fourneau étoit élevé de terre d'un demi-pied ; il étoit placé sur deux ou trois rangs de briques épaisses, mais peu larges ; autour du fourneau étoit une enceinte de briques bien maçonnée, laquelle avoit en bas trois ou quatre soupiraux, qui sont comme les soufflets du foyer. Cette enceinte laissoit jusqu'au fourneau un vide d'un demi-pied, excepté en trois ou quatre endroits qui étoient remplis, et qui faisoient comme les éperons du fourneau. Je crois qu'on élève en même temps et le fourneau et l'enceinte sans quoi le fourneau ne sauroit se soutenir. On remplit le fourneau de la porcelaine qu'on veut cuire une seconde fois, en mettant en pile les petites pièces dans les grandes, ainsi que je l'ai dit. Quand tout cela est fait, on couvre le haut du fourneau de pièces de poterie semblables à celles du côté du fourneau : ces pièces qui enjambent les unes dans les autres, s'unissent étroitement avec du mortier ou de la terre détrempée. On laisse seulement au mi-

lieu une ouverture pour observer quand la porcelaine est cuite. On allume ensuite quantité de charbon sous le fourneau : on en allume pareillement sur la couverture, d'où l'on en jette des monceaux dans l'espace qui est entre l'enceinte de brique et le fourneau. L'ouverture qui est au-dessus du fourneau se couvre d'une pièce de pot cassé. Quand le feu est ardent, on regarde de temps en temps par cette ouverture, et lorsque la porcelaine paroît éclatante et peinte de couleurs vives et animées, on retire le brasier, et ensuite la porcelaine.

Il me vient une pensée au sujet de ces couleurs qui s'incorporent dans une porcelaine déjà cuite et vernissée par le moyen de la céruse, à laquelle, selon les annales de Feouleam, on joignoit autrefois du salpêtre et de la couperose. Si l'on employoit pareillement de la céruse dans les couleurs dont on peint des panneaux de verre, et qu'ensuite on leur donnât une espèce de seconde cuisson, cette céruse ainsi employée ne pourroit-elle pas nous rendre le secret que possédoient nos ancêtres, de peindre le verre sans lui rien ôter de sa transparence ? C'est de quoi on pourra juger par l'épreuve.

Ce secret que nous avons perdu, me fait souvenir d'un autre secret que les Chinois se

plaignent de n'avoir plus; ils avoient l'art de peindre sur les côtés d'une porcelaine des poissons ou d'autres animaux, qu'on n'apercevoit que lorsque la porcelaine étoit remplie de quelque liqueur. Ils appellent cette espèce de porcelaine *Kia tsin*, c'est-à-dire, azur mis en presse, à cause de la manière dont l'azur est placé. Voici ce qui a été retenu de ce secret; peut-être imaginera-t-on en Europe ce qui est ignoré des Chinois. La porcelaine qu'on veut peindre ainsi doit être fort mince; quand elle est sèche, on applique la couleur un peu forte, non en dehors, selon la coutume, mais en dedans sur les côtés; on y peint communément des poissons, comme s'ils étoient plus propres à se produire, lorsqu'on remplit la tasse d'eau. La couleur une fois séchée, on donne une légère couche d'une espèce de colle fort déliée, faite de la terre même de la porcelaine. Cette couche serre l'azur entre ces deux espèces de lames de terre. Quand la couche est sèche, on jette de l'huile en dedans de la porcelaine; quelque temps après on la met sur le moule et au tour. Comme elle a reçu du corps par le dedans, on la rend par dehors le plus mince qu'il se peut, sans percer jusqu'à la couleur; ensuite on plonge dans l'huile le dehors de la porcelaine. Lorsque tout est sec, on la cuit

dans le fourneau ordinaire. Ce travail est extrêmement délicat, et demande une adresse que les Chinois apparemment n'ont plus. Ils tâchent néanmoins de temps en temps de retrouver l'art de cette peinture magique, mais c'est en vain. L'un d'eux m'a assuré depuis peu, qu'il avoit fait une nouvelle tentative, et qu'elle lui avoit presque réussi.

Quoi qu'il en soit, on peut dire qu'encore aujourd'hui le bel azur renaît sur la porcelaine, après en avoir disparu. Quand on l'a appliqué, sa couleur est d'un noir pâle; lorsqu'il est sec, et qu'on lui a donné l'huile, il s'éclipse tout-à-fait, et la porcelaine paroît toute blanche; les couleurs sont alors ensevelies sous le vernis; le feu les en fait éclore avec toutes leurs beautés, de même à peu près que la chaleur naturelle fait sortir de la coque les plus beaux papillons avec toutes leurs nuances. J'ajouterai une circonstance qui n'est pas à omettre, c'est qu'avant de donner l'huile à la porcelaine, on achève de la polir, et de lui ôter les plus petites inégalités. On se sert pour cela d'un pinceau fait de petites plumes très fines; on humecte le pinceau avec un peu d'eau, et on le passe partout d'une main légère.

Au reste, il y a beaucoup d'art dans la manière dont l'huile se donne à la porcelaine,

soit pour n'en pas mettre plus qu'il n'en faut, soit pour la répandre également de tous côtés. A la porcelaine qui est fort mince et fort déliée, on donne à deux fois deux couches légères d'huile; si les couches étoient trop épaisses, les foibles parois de la tasse ne pourroient les porter, et ils plieroient sur-le-champ. Ces deux couleurs valent autant qu'une couche ordinaire d'huile, telle qu'on la donne à la porcelaine fine, qui est plus robuste. Elles se mettent, l'une par aspersion, et l'autre par immersion. D'abord on prend d'une main la tasse par le dehors, et la tenant de biais sur l'urne où est le vernis, de l'autre main on jette dedans autant qu'il faut de vernis pour l'arroser partout. Cela se fait de suite à un grand nombre de tasses. Les premières se trouvant sèches en dedans, on leur donne l'huile au-dehors de la manière suivante: on tient une main dans la tasse, et la soutenant avec un petit bâton sous le milieu de son pied, on la plonge dans le vase plein de vernis, d'où on la retire aussitôt.

J'ai dit plus haut que le pied de la porcelaine demeuroit massif; en effet, ce n'est qu'après qu'elle a reçu l'huile et qu'elle est sèche, qu'on la met sur le tour pour creuser le pied, après quoi on y peint un petit cercle,

et souvent une lettre chinoise. Quand cette peinture est sèche, on vernisse le creux qu'on vient de faire sous la tasse, et c'est la dernière main qu'on lui donne; car aussitôt après elle se porte du laboratoire au fourneau, pour y être cuite. J'ai été surpris de voir qu'un homme tienne en équilibre sur ses épaules deux planches longues et troites sur lesquelles sont rangées les porcelaines, et qu'il passe ainsi par plusieurs rues fort peuplées sans briser sa marchandise. A la vérité, chacun évite avec soin de le heurter tant soit peu, car on seroit obligé de réparer le tort qu'on lui auroit fait; mais il est étonnant que le porteur lui-même règle si bien ses pas et tous les mouvements de son corps qu'il ne perde rien de son équilibre.

L'endroit où sont les fourneaux présente une autre scène. Dans une espèce de vestibule qui précède le fourneau, on voit des tas de caisses et d'étuis faits de terre, et destinés à renfermer la porcelaine. Chaque pièce de porcelaine, pour peu qu'elle soit considérable, a son étui, les porcelaines qui ont des couvercles comme celles qui n'en ont pas; ces couvercles qui ne s'attachent que foiblement à la partie d'en bas durant la cuisson, s'en détachent aisément par un petit coup qu'on leur

donne. Pour ce qui est des petites porcelaines, comme sont les tasses à prendre du thé ou du chocolat, elles ont une caisse commune à plusieurs. L'ouvrier imite ici la nature, qui pour cuire les fruits et les conduire à une parfaite maturité, les renferme sous une enveloppe, afin que la chaleur du soleil ne les pénètre que peu à peu, et que son action au-dedans ne soit pas trop interrompue par l'air qui vient du dehors durant les fraîcheurs de la nuit.

Ces étuis ont au-dedans une espèce de petit duvet de sable; on le couvre de poussière de *kao-lin*, afin que le sable ne s'attache pas trop au pied de la coupe qui se place sur ce lit de sable, après l'avoir pressé en lui donnant la figure du fond de la porcelaine, laquelle ne touche point aux parois de son étui. Le haut de cet étui n'a point de couvercle; un second étui de la figure du premier, garni pareillement de sa porcelaine, s'enchâsse dedans de telle sorte, qu'il couvre tout-à-fait sans toucher à la porcelaine d'en bas; et c'est ainsi qu'on remplit le fourneau de grandes piles de caisses de terre toutes garnies de porcelaine. A la faveur de ces voiles épais, la beauté, et si j'ose m'exprimer ainsi, le teint de la porcelaine n'est point hâlé par l'ardeur du feu.

A l'égard des petites pièces de porcelaine

qui sont renfermées dans de grandes caisses rondes, chacune est posée sur une soucoupe de terre de l'épaisseur de deux écus, et de la largeur de son pied; ces bases sont aussi semées de poussière de *kao-lin*. Quand ces caisses sont un peu larges, on ne met point de porcelaine au milieu, parce qu'elle y seroit trop éloignée des côtés, et que par-là elle pourroit manquer de force, s'ouvrir et s'enfoncer, ce qui feroit du ravage dans toute la colonne. Il est bon de savoir que ces caisses ont le tiers d'un pied en hauteur, et qu'en partie elle ne sont pas cuites non plus que la porcelaine. Néanmoins on remplit entièrement celles qui ont déjà été cuites, et qui peuvent encore servir.

Il ne faut pas oublier la manière dont la porcelaine se met dans ces caisses. L'ouvrier ne la touche pas immédiatement de la main; il pourroit ou la casser (car rien n'est plus fragile), ou la faner, ou lui faire des inégalités. C'est par le moyen d'un petit cordon qu'il la tire de dessus la planche. Ce cordon tient d'un côté à deux branches un peu courbées d'une fourchette de bois qu'il prend d'une main, tandis que de l'autre il tient les deux bouts du cordon croisés et ouverts selon la largeur de la porcelaine; c'est ainsi qu'il l'en-

vironné, qu'il l'élève doucement, et qu'il la pose dans la caisse sur la petite soucoupe. Tout cela se fait avec une vîtesse incroyable.

J'ai dit que le bas du fourneau a un demi-pied de gros gravier; ce gravier sert à asseoir plus sûrement les colonnes de porcelaine, dont les rangs qui sont au milieu du fourneau, ont au moins sept pieds de hauteur. Les deux caisses qui sont au bas de chaque colonne sont vides, parce que le feu n'agit pas assez en bas, et que le gravier les couvre en partie. C'est par la même raison que la caisse qui est placée au haut de la pile demeure vide. On remplit ainsi tout le fourneau, ne laissant de vide qu'à l'endroit qui est immédiatement sous le soupirail.

On a soin de placer au milieu du fourneau les piles de la plus fine porcelaine; dans le fond, celles qui le sont moins; et à l'entrée on met celles qui sont un peu fortes en couleur, qui sont composées d'une matière où il entre autant de *pe-tun-tse* que de *kao-lin*, et auxquelles on a donné une huile faite de la pierre qui a des taches un peu noires ou rousses, parce que cette huile a plus de corps que l'autre. Toutes ces piles sont placées fort près les unes des autres, et liées en haut, en bas et au milieu, avec quelques morceaux de terre qu'on

prix fort modique ; cependant si l'on demandoit aux ouvriers des ouvrages qu'ils n'ont pas coutume de faire, ils se feroient payer très cher. Le vernis est un bitume ou une gomme qu'on tire de l'écorce d'un arbre qui ne croît qu'à la Chine et au Japon. Les Hollandois ont en vain tenté de transporter cette gomme en Europe : elle perd sa force au bout de six mois. Toutes les tables et les meubles des Chinois sont enduits de ce vernis, qui est à l'épreuve de l'eau la plus chaude.

Le riz est la nourriture la plus ordinaire des habitants de la Chine, et ils le préfèrent au pain. Ils n'épargnent rien dans leurs repas, et l'abondance y règne au défaut de la propreté et de la délicatesse. Les vivres sont partout à très grand marché, à moins que la mauvaise récolte du riz ne fasse renchérir les autres denrées.

Outre la chair de pourceau qui est la plus estimée, et qui est comme la base des meilleurs repas, on trouve des chèvres, des poules, des oies, des canards, des perdrix, des faisans et quantité de gibier inconnu en Europe. Les Chinois exposent aussi dans leurs marchés de la chair de cheval, d'ânesse et de chien. Ce n'est pas qu'ils n'aient des buffles et des bœufs ; mais, dans la plupart des provinces, la

superstition ou les besoins de l'agriculture empêchent qu'on ne les tue.

Voici à peu près la manière dont ils apprêtent leurs viandes. Ils tirent le suc d'une certaine quantité de chair de pourceau, de poule, de canard, de faisan, etc., et ils se servent de cette substance pour cuire les autres viandes. Ils diversifient ces ragoûts par un mélange d'épiceries et d'herbes fortes. On sert toutes les viandes coupées par morceaux, dans des jattes de porcelaine, et il est rare qu'on mette sur les tables des pièces entières, si ce n'est lorsqu'ils invitent quelques Européens, dont ils veulent par courtoisie imiter les usages.

Parmi ces ragoûts si différents des nôtres, y en a quelques-uns dont vous n'oseriez manger, et dont je me régale quelquefois avec plaisir. Ce sont des nerfs de cerfs et des nids d'oiseaux, accommodés d'une manière particulière. Ces nerfs sont exposés au soleil pendant l'été, et conservés avec de la fleur de poivre et du macis. Lorsqu'on veut les apprêter, on les met dans de l'eau de riz pour les amollir, et on les fait cuire dans du jus de chevreau, assaisonné de plusieurs épiceries. Les nids d'oiseau viennent du Japon, et sont de la grosseur d'un œuf de poule. La matière en est inconnue, mais elle ressemble beaucoup à

la mèche qui se tire du sureau, ou à la pâte filée de Gênes ou de Milan. Le goût en seroit insipide s'il n'étoit relevé par des épiceries qu'on y mêle : c'est le plat le plus cher des Chinois. Ils font aussi une certaine pâte de riz qu'ils filent, et que nous appelons *vermicelli* de riz. Ces trois mets sont à mon avis très supportables. Les fleuves qui arrosent toutes les provinces de la Chine, les lacs, les étangs et la mer fournissent abondamment toutes sortes de poissons. Les Chinois les font sécher, et ils en font un très grand commerce. Ils élèvent dans leurs maisons certains petits poissons bigarrés de cent couleurs différentes; leurs écailles sont dorées ou argentées, et leur queue, dont la figure est extraordinaire, est aussi longue que tout leur corps. J'en nourris dans ma mission, sans cependant espérer de pouvoir les transporter en Europe, à cause de l'eau douce qu'il faut changer tous les jours, et qui est rare dans les vaisseaux.

Quoique les Chinois aient des brebis et des chèvres, dont ils peuvent traire le lait, ils ne savent point néanmoins faire le beurre, et ils en ignorent absolument le goût et l'usage. J'ai fait enseigner à un jeune néophyte la manière de le faire par un de nos matelots, qui est un paysan des côtes de Bretagne; mais il n'a ja-

mais la couleur et la perfection du nôtre, de qui procède sans doute de la qualité des pâturages. Au lieu de beurre, ils se servent de saindoux, ou d'une espèce d'huile qu'ils tirent d'un fruit qui m'est tout-à-fait inconnu, et dont on n'a jamais pu me donner aucune connoissance.

Les chemins publics sont très bien entretenus, et la quantité des rivières et des lacs, dont ce pays est arrosé, n'apporte aucune incommodité aux voyageurs, par la précaution qu'on a prise d'opposer des digues aux débordements des eaux. On se sert rarement de chevaux dans les voyages. On s'embarque dans des bateaux, ou dans des barques longues à rames; et comme le même fleuve parcourt souvent plus d'une province, il est aisé et commode de voyager.

Dans les provinces où les rivières sont plus rares ou moins navigables, on se fait porter en chaise à porteur, et on trouve de lieue en lieue des villages et des bourgs où l'on change de porteurs. Il y a aussi des postes réglées et disposées de trois en trois milles; mais il n'est pas permis aux particuliers de s'en servir, et elles sont réservées pour les courriers de l'Empereur, et pour les affaires qui concernent le gouvernement public.

Les chevaux chinois n'ont ni la beauté, ni la vigueur, ni la rapidité des nôtres, et les ha-

bitants du pays ne savent point les dompter; ils les mutilent seulement, et cette opération les rend doux et familiers. Ceux qu'ils destinent aux exercices militaires, sont si timides, qu'ils fuient au hennissement des chevaux tartares. D'ailleurs, comme ils ne sont point ferrés, la corne de leurs pieds s'use; en sorte que le meilleur cheval à six ans est presqu'incapable de service.

Les provinces de Canton, de Quang-Si, de Hou-Quang, de Se-Tchuen et de Pe-Tchili, sont les plus fécondes en animaux rares et curieux. On y trouve entr'autres une espèce de tigre sans queue, et qui a le corps d'un chien. C'est de tous les animaux le plus féroce et le plus léger à la course. Si l'on en rencontre quelqu'un, et que pour se dérober à sa fureur, on monte sur un arbre, l'animal pousse un certain cri, et à l'instant on en voit arriver plusieurs autres qui, tous ensemble, creusent la terre autour de l'arbre, le déracinent et le font tomber. Mais les Chinois ont trouvé depuis peu le moyen de s'en défaire; ils s'assemblent vers le soir en certain nombre, et forment une forte palissade dans laquelle ils se renferment; ensuite imitant le cri de l'animal, ils attirent tous ceux des environs, et tandis que ces bêtes féroces travaillent à fouir

la terre pour abattre les pieux de la palissade, les Chinois s'arment de flèches et les tuent, sans courir aucun danger.

On voit aussi des couleuvres et des vipères dont le venin est très subtil. Il y en a dont on n'est pas plutôt mordu, que le corps s'enfle extraordinairement, et que le sang sort par tous les membres, par les yeux, par les oreilles, la bouche, les narines, et même par les ongles. Mais, comme l'humeur pestilente s'évapore avec le sang, leurs blessures ne sont pas mortelles. Il y en a d'autres dont le venin est beaucoup plus dangereux : n'en eût-on été mordu qu'au bout du pied, à l'instant le poison monte à la tête, et se répandant soudain dans toutes les veines, il cause des défaillances, ensuite le délire et puis la mort. On n'a pu trouver jusqu'ici aucun remède qui fût efficace contre leur morsure.

Ce qu'on rapporte constamment de l'animal appelé *sinsin*, me fait juger que c'est une espèce de singe que j'ai eu souvent occasion de voir. Il diffère des autres par sa grandeur, qui est égale à celle d'un homme d'une taille médiocre ; par une plus juste conformité d'actions presque humaines, et par une plus grande facilité à marcher sur ses deux pieds de derrière.

Ce qu'on dit pareillement du *gin-hiung* ou l'*homme-ours*, qui est dans les déserts de la province de Chen-Si, ne doit s'entendre que de la grandeur extraordinaire des ours de ce canton-là, comparés à la grandeur des hommes. Il n'est pas moins certain que le *mahou*, ou *cheval cerf*, n'est qu'une espèce de cerf plus haut et plus long que les chevaux de la province d'Yunnan.

Les voyageurs chinois parlent d'un certain animal amphibie qu'ils appellent *cheval-tigre*, et qui ne diffère du cheval qu'en ce qu'il est couvert d'écailles. Il ressemble au tigre par ses ongles, et surtout par son humeur sanguinaire, qui le fait sortir de l'eau vers le printemps, pour dévorer les hommes et les animaux. Au reste, j'ai suivi presque toute la rivière de *Han*, qui arrose le territoire de Siang-Yang, où les Chinois font naître cet animal. J'ai parcouru les montagnes affreuses d'Yun-Yang, mais je n'y ai point vu d'animal semblable; et quoique les gens du pays ne manquassent pas de me faire remarquer tout ce qui pouvoit piquer ma curiosité, et que je m'informasse exactement de tout, je ne leur en ai point ouï parler. Je suis donc persuadé que cet animal n'existe pas plus que le *Fong-hoang*, dont vous avez sans doute entendu parler. Ce qu'on

dit du Hiang-tchang-tse ou daim odoriférant, est quelque chose de plus certain. Cet animal se trouve principalement dans les provinces méridionales. C'est une espèce de daim sans cornes, dont le poil tire sur le noir. Sa bourse, qui est pleine de musc, est composée d'une pellicule très fine, et couverte d'un poil fort délié. La chair en est bonne à manger, et on la sert sur les meilleures tables.

On met avec raison au rang des beaux oiseaux, celui qu'on appelle *hai-ting*. Il est fort rare, et l'on n'en prend que dans la province de Chen-Si, et dans quelques cantons de la Tartarie. Cet oiseau est comparable à nos plus beaux faucons; mais il est plus gros, plus vigoureux et plus fort. On peut sans témérité le regarder comme le roi des oiseaux de proie de la Chine et de la Tartarie; car c'est le plus curieux, le plus vif, le plus adroit et le plus courageux: aussi est-il si estimé des Chinois, que quand ils ont le bonheur d'en prendre un, ils le portent à la cour, l'offrent à l'Empereur qui les récompense généreusement, et le remettent ensuite aux officiers de la fauconnerie.

On voit dans la province de Canton, et principalement sur le penchant d'une montagne appelée *Lo-Feou-Chan*, des papillons si estimés, qu'on ne manque jamais de les envoyer à

la cour, où ils servent à certains ornements qui se font au palais. Leurs couleurs sont extraordinairement variées, et d'une vivacité surprenante. Ces papillons sont beaucoup plus gros que les nôtres, et ont les ailes bien plus larges. Ils sont comme immobiles sur les arbres pendant le jour, et ils s'y laissent prendre sans peine. Ce n'est que sur le soir qu'ils commencent à voltiger, de même à peu près que les chauves-souris, dont quelques-uns semblent égaler la grandeur par l'étendue de leurs ailes.

Je n'ai touché qu'en passant l'article des poissons dans le cours de cette lettre; je vais actuellement vous donner quelques détails. Quant aux autres curiosités naturelles, je me réserve à vous en parler plus amplement dans la suite.

On voit en Chine presque toutes les espèces de poissons que nous avons en Europe. Mais mon dessein n'est pas de les passer en revue; je me borne à ceux qui sont particuliers au pays. Le plus curieux, sans contredit, est celui qu'on appelle *Kin-yu*, ou *poisson d'or*. On le nourrit dans de petits étangs, dont les maisons de plaisance des princes et des grands seigneurs sont embellies, ou dans des vases larges et profonds, dont on orne assez com-

seulement les cours des maisons. On ne met dans ces bassins que [illegible] plus petits : car plus ils sont minces et délicats, plus ils paroissent beaux. Ils sont d'un rouge doux et tempéré, et comme semés de poudre d'or, surtout vers la queue, qui est à deux ou trois pointes. On en voit aussi d'une blancheur argentée, et d'autres qui sont blancs et semés de taches rouges. Les uns et les autres sont d'une vivacité et d'une agilité surprenantes ; ils aiment à se jouer sur la surface de l'eau ; mais leur petitesse les rend si sensibles aux moindres injures de l'air, et aux secousses même un peu violentes du vase, qu'ils meurent aisément et en grand nombre. Ceux qu'on nourrit dans les étangs sont de diverses grandeurs, et on les accoutume à venir sur l'eau au bruit d'une *cliquette* dont joue celui qui leur porte à manger. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il ne faut, dit-on, rien leur donner pendant l'hiver, si on veut les entretenir en bon état. Il est certain qu'on les laisse manquer de nourriture pendant trois ou quatre mois que le froid dure. De quoi vivent-ils ? c'est ce qui n'est pas facile à deviner. On peut conjecturer que ceux qui sont sous la glace durant l'hiver, trouvent dans les racines, dont le fond des étangs est plein, ou de petits vers, ou d'au-

très alimens propres à les nourrir. Mais ceux qu'on retire des cours et qu'on garde l'hiver dans une chambre, sans prendre le soin de pourvoir à leur subsistance, ne laissent pas, vers le printemps, qu'on les remet dans leur ancien bassin, de se jouer avec la même force et la même agilité que l'année précédente.

Je pourrois vous parler ici de certains crabes qui se trouvent entre les bords de la mer de *Cao-Tcheou*, et de l'île de *Haïnan*; ils se changent en pierre et conservent cependant leur figure naturelle; mais c'est une chose commune en Europe, où ces sortes de pétrifications ne sont pas rares. Les médecins chinois attribuent à celle-ci une vertu que nous ne reconnoissons pas dans les nôtres : ils l'emploient volontiers comme un remède propre à chasser les fièvres chaudes et aiguës; c'est ce qu'il faudroit vérifier par des expériences qui servissent à déterminer, au moins en gros, quel degré de force peut avoir ce remède.

J'ai vu sur les bords de la mer de Fo-kien un poisson appelé *hai-seng*. Je le pris d'abord pour un rouleau de matière inanimée; mais l'ayant fait couper en deux par des matelots chinois, ils me dirent tous qu'il étoit vivant. Je le jetai aussitôt dans un bassin, il y nagea,

et vécut même encore assez long-temps. Ces matelots m'ajoutèrent que cet animal avoit quatre yeux, six pieds et une figure semblable à celle du foie de l'homme. Mais quelque soin que je prisse à le bien observer, je ne distinguai que deux endroits par où il paroissoit voir; car il témoignoit de la frayeur, lorsqu'on lui passoit la main dans ces endroits. Si l'on veut regarder comme des pieds tout ce qui lui sert à se mouvoir, on doit en compter autant qu'il y a sur le corps de petites excroissances qui sont comme des boutons. Il n'a ni épines ni os; il meurt dès qu'on le presse. On le conserve aisément, sans qu'il soit besoin d'autre chose que d'un peu de sel. C'est en cet état qu'on le transporte par tout l'empire, comme un mets estimable: peut-être l'est-il en effet au goût des Chinois, quoiqu'il ne paroisse pas tel au nôtre. Les Européens n'en peuvent soutenir la vue, à cause de sa difformité, et c'est peut-être ce qui leur a donné une si forte répugnance à en manger.

Outre le poisson doré dont je vous ai fait la description, il en est une autre espèce qui lui ressemble beaucoup, soit pour la grandeur, soit pour la vivacité, soit pour la couleur, soit enfin pour la forme. Ce poisson s'appelle *hoa-hien*, du nom de la petite ville de Tchang-

hoa-hien, dépendante de Han-Tcheou, et située à 30 degrés 23 minutes de latitude. Près de cette ville est un petit lac, qui fournit le poisson dont je parle. Son écaille est d'un jaune clair et pâle, mais les taches rougeâtres dont il est semé relèvent beaucoup sa couleur. Il est environ de la longueur du poisson d'or; sa nature est à peu près la même; mais son prix est bien différent, vu son extraordinaire rareté.] On le met enfin dans un vase, où on a grand soin de lui donner chaque] jour une certaine quantité de nourriture. Ce vase doit être fermé pendant l'hiver; on y laisse cependant une petite ouverture, soit pour en changer l'eau, soit pour y renouveler l'air, soit pour y laisser pénétrer la chaleur de l'appartement où il est.

On diroit que ce poisson connoît celui qui est chargé de lui apporter à manger, tant il est prompt à sortir du fond de l'eau dès qu'il sent son arrivée. J'ai vu de très grands seigneurs prendre plaisir à lui donner de la nourriture de leur propre main, et passer des deux et trois heures à considérer l'agilité de ses mouvements et de ses différents petits jeux. Il passe pour être très fécond. Quand on voit ses œufs surnager, on cesse de changer l'eau du vase, et on les ramasse avec toutes les précautions possibles;

on les conserve avec soin, et la chaleur de la saison ne manque jamais de les faire éclore.

Je vous ai parlé autrefois, Monsieur, du grand fleuve Yang-tse-Kiang. C'est de là que les Chinois tirent tous leurs poissons. En certains temps de l'année, il s'assemble un nombre de barques pour y acheter des semences de poisson. Vers le mois de mai, les gens du pays barrent le fleuve en différents endroits avec des nattes et des claies l'espace d'environ dix lieues, et ne laissent que ce qu'il faut pour le passage des barques. La semence du poisson s'arrête à ces claies; ils savent la distinguer à l'œil, quoiqu'on n'aperçoive rien de bien sensible dans l'eau. Ils puisent de cette eau mêlée de semence, et en remplissent quantité de vases pour la vendre, ce qui fait que dans ce temps-là plusieurs marchands viennent avec des barques pour l'acheter, et la transporter dans diverses provinces; mais ils ont soin de l'agiter de temps en temps, et ils se relèvent les uns les autres pour cette opération. Cette eau se vend par mesure à tous ceux qui ont des viviers et des étangs domestiques. Au bout de quelques jours on aperçoit dans l'eau des semences semblables à de petits tas d'œufs de poissons, sans qu'on puisse encore démêler quelle est leur espèce; ce n'est qu'avec le temps qu'on la dis-

tingue. Le gain va souvent au centuple de la dépense, car le peuple ne se nourrit pour ainsi dire que de poisson.

Vous m'avez demandé, Monsieur, dans votre dernière lettre quelques détails intéressants sur l'état de la religion à Emouy, où j'ai fait quelque temps ma résidence. Je voudrois bien satisfaire votre piété. Mais comme il n'a point encore plu à Dieu de répandre ses bénédictions sur les travaux de son serviteur, je ne puis que vous tracer un tableau affligeant des progrès de l'idolâtrie dans cette chère et malheureuse contrée. Je ne crois pas que dans le reste de l'Asie la superstition ait érigé à l'esprit de mensonge de si beaux temples que dans ce pays-ci. Les plus magnifiques sont au-dehors des villes, et on commet aux bonzes qui les habitent le soin de les entretenir. Ces édifices ou pagodes sont plus ou moins grands, selon les richesses ou la dévotion de ceux qui les ont fondés. Ils sont ordinairement situés sur le coteau des montagnes, et il semble que dans la construction de leurs pagodes, les Chinois veuillent tout devoir à l'art et rien à la nature. Quoique les montagnes soient arides, les bonzes entretiennent dans ces pagodes un printemps éternel. Ce sont des solitudes charmantes; tout y est pratiqué avec tant d'ordre,

que le goût le plus bizarre n'y trouve rien à désirer, soit pour la fraîcheur, qui est un agrément essentiel pour un climat si chaud, soit pour la commodité. Ils font couler les eaux du haut des montagnes par plusieurs canaux, et ils les distribuent aux environs et dans l'intérieur de la pagode, où il y a des bassins et des fontaines pour les recevoir. Ils plantent des bosquets et des avenues d'arbres, dont l'hiver semble respecter les feuilles. Je me contenterai de vous faire une courte description de la pagode principale de l'île d'Emouy, parce que tous ces édifices ont beaucoup de rapport les uns aux autres, quant à la situation et à l'architecture.

La grande pagode d'Emouy est à deux milles de la ville, et située dans une plaine qui se termine d'un côté à la mer, et de l'autre à une montagne fort haute. La mer, par différents canaux, forme devant ce temple une nappe d'eau bordée d'un gazon toujours vert. La face de cet édifice est de trente toises; le portail est grand et orné de figures en relief, qui sont les ornements les plus ordinaires de l'architecture chinoise. On trouve en entrant un vaste portique pavé de grandes pierres carrées et polies, au milieu duquel il y a un autel, où l'on voit une statue de bronze dorée qui re-

présente *Fo*, sous la figure d'un colosse assis les jambes croisées. Aux quatre angles de ce portique, il y a quatre autres statues qui ont dix-huit pieds de hauteur quoiqu'elles soient représentées assises : elles n'ont rien de régulier; mais on ne peut assez en admirer la dorure. Chacun de ces colosses est fait d'un seul bloc de pierre : ils ont en main différents symboles qui désignent leurs qualités, comme autrefois dans Rome païenne, le trident et le caducée désignoient Neptune et Mercure. L'un tient entre ses bras un serpent qui fait plusieurs replis autour de son corps ; l'autre tient un arc bandé et un carquois ; les deux autres ont, l'un une espèce de hache d'armes, l'autre une guitarre, ou quelque chose d'approchant.

En sortant de ce portique, on entre dans une avant-cour carrée et pavée de longues pierres grises, dont la moindre a dix pieds de longueur et quatre de largeur. Il y a aux quatre côtés de cette cour quatre pavillons qui se terminent en dômes, lesquels se communiquent par un corridor qui règne tout autour. Dans l'un, il y a une cloche de dix pieds de diamètre; on ne peut trop admirer la charpente qui sert de support à cette lourde masse. Dans l'autre, il y a un tambour d'une grandeur démesurée et qui sert aux bonzes à annoncer les jours de la

nouvelle et pleine lune. Il faut remarquer que le battant des cloches chinoises est en dehors, et qu'il est fait de bois en forme de marteau. Les deux autres pavillons renferment les ornements du temple, et servent souvent de retraite aux voyageurs que les bonzes sont obligés de recevoir et de loger.

Au milieu de cette cour, est une grande tour isolée qui se termine aussi en dôme; on y monte par un escalier construit de belles pierres, lequel règne tout autour. Au milieu du dôme, il y a un temple de figure carrée. On y admire une grande propreté; la voûte est ornée de mosaïques, et les murailles sont revêtues de figures de pierre en relief qui représentent des animaux et des monstres. Les colonnes qui soutiennent le toit de cet édifice sont de bois verni; et aux jours solennels, on les orne de banderoles de diverses couleurs. Le temple est pavé de petits coquillages qui, par un assemblage curieux, forment des oiseaux, des papillons, des fleurs, etc.

Les bonzes brûlent continuellement des parfums sur l'autel, et entretiennent le feu des lampes, qui sont pendues à la voûte du temple. A l'une des extrémités de l'autel, on voit une urne de bronze sur laquelle ils frappent, et qui rend un son lugubre. A l'autre extrémité, il

y a une machine de bois creuse et faite en ovale, qui sert au même usage, c'est-à-dire, que le son de l'un et de l'autre instrument accompagne leurs voix, lorsqu'ils chantent les louanges de l'idole tutélaire de la pagode. Le dieu *Pousa* est placé au milieu de cet autel. Il a pour base une fleur de bronze doré, et il tient un jeune enfant entre ses bras. Plusieurs idoles (ce sont sans doute des dieux subalternes) sont rangées autour de lui, et marquent par leurs attitudes leur respect et leur vénération.

Les bonzes ont aussi tracé sur les murs plusieurs caractères hiéroglyphiques à la louange de *Pousa*. On y voit un tableau historique ou allégorique peint à la fresque, qui représente un étang de feu où semblent nager plusieurs hommes, les uns portés sur des monstres, qui n'ont jamais existé que dans l'imagination du peintre; les autres environnés de toutes parts de dragons et de serpents ailés. On aperçoit au milieu du gouffre un rocher escarpé, au haut duquel le dieu est assis, tenant un enfant entre ses bras, qui semble appeler tous ceux qui sont dans les flammes de l'étang; mais un vieillard, dont les oreilles sont pendantes, et qui a des cornes à la tête, les empêche de s'élever jusqu'à la cime du rocher, et paroît vouloir les écarter

à coups de massue. Ce redoutable vieillard sera sans doute quelqu'un de ces dieux ou génies malfaisants dont je vous ai déjà parlé. Au reste, les bonzes ne surent pas répondre aux questions que je leur fis à l'occasion de ce tableau. Il y a derrière l'autel une espèce de bibliothèque, dont les livres traitent du culte des idoles, et du sacrifice qu'on a coutume de faire dans cette pagode.

Lorsqu'on est descendu de ce dôme, on traverse la cour, et on entre dans une espèce de galerie dont les murs sont lambrissés. J'y comptai vingt-quatre statues de bronze doré, qui représentoient vingt-quatre philosophes anciens, disciples de Confucius. Au bout de cette galerie, se trouve une grande salle qui est le réfectoire des bonzes. On traverse ensuite un assez grand appartement, et on entre enfin dans le temple de *Fo*, où l'on monte par un grand escalier de pierre. Il est orné de vases de fleurs artificielles, ouvrage dans lequel les Chinois excellent, et l'on y trouve les mêmes instruments de musique et les autres ornements dont j'ai déjà fait mention. On ne voit la statue du dieu qu'à travers une gaze noire, qui forme une espèce de voile ou rideau devant l'autel; le reste de la pagode consiste en plusieurs grandes chambres fort propres, mais mal

percées ; les jardins et les bosquets sont pratiqués sur le coteau de la montagne, et dans le roc sont taillées des grottes charmantes, où l'on peut se mettre à l'abri des chaleurs excessives du climat.

J'ai souvent visité les bonzes de cette pagode, et ils ont toujours paru me recevoir avec plaisir. On peut entrer librement dans leurs temples; mais il ne faut pas chercher à satisfaire entièrement sa curiosité, ni entrer dans les appartements où ils ne vous introduisent pas eux-mêmes, surtout lorsqu'on est mal accompagné : car les bonzes, à qui le commerce des femmes est interdit sous des peines rigoureuses, et qui en gardent souvent dans des lieux secrets, pourroient, dans la crainte d'être accusés, se venger d'une curiosité trop indiscrète.

Il y a plusieurs autres pagodes de cette espèce aux environs et dans l'enceinte d'Emouy : une entre autres qu'on appelle *pagode des dix mille pierres*, parce qu'elle est bâtie sur le penchant d'une montagne où l'on a compté un pareil nombre de petits rochers, sous lesquels les bonzes ont pratiqué des grottes et des réduits très agréables. On y voit régner une certaine simplicité champêtre qui plaît et qui charme.

Quoique amis et confidents des dieux, les

bonzes sont cependant fort méprisés à la Chine, et les peuples, qui dans leur idolâtrie n'ont aucun système bien suivi, ne respectent pas plus la divinité que le ministre. Ils sont tirés de la lie du peuple, et lorsqu'ils ont amassé quelque somme d'argent, ils achètent des esclaves dont ils font des disciples, qui sont ensuite leurs successeurs : car il est bien rare qu'un Chinois un peu à son aise embrasse cette profession.

Les bonzes ont des supérieurs et des dignités parmi eux ; et pour être initié aux mystères de leur secte, il faut passer par un assez rude noviciat. Celui qui postule pour l'état de bonze, est obligé de laisser croître sa barbe et ses cheveux pendant un an, de porter une robe déchirée, et d'aller de porte en porte chanter les louanges des idoles auxquelles il se consacre. Il s'acquitte de ce devoir sans lever les yeux ; et la populace, pour éprouver sa vocation, ou pour l'en détourner, l'accable ordinairement de sarcasmes, d'injures, quelquefois même de coups de bâton, et l'humble candidat souffre tout avec une patience qui mériteroit un objet plus noble. Il ne mange, durant une année, aucune chose qui ait eu vie ; il est pâle, maigre, défiguré ; si le sommeil, auquel il résiste constamment, le surprend quelquefois,

un compagnon impitoyable le réveille aussitôt : en un mot, rien n'est comparable aux tourments qu'on lui fait endurer.

Lorsque le jour est arrivé où il doit prendre l'habit, les bonzes des pagodes voisines s'assemblent, et se prosternant tous devant l'idole, ils récitent à haute voix, comme s'ils psalmodioient, des prières dont souvent ils n'entendent pas le sens. Ils ont autour du cou une espèce de chapelet dont les grains sont très gros, et qui ressemble aux nôtres, à la réserve de la croix, dont ils n'ont pas le bonheur de connoître le mystère; ensuite ils entonnent je ne sais quelles hymnes, et accompagnent leur chant du son de plusieurs petites clochettes.

Cependant le novice, prosterné la face contre terre à l'entrée du temple, attend la fin de ces cérémonies, pour recevoir l'honneur qu'on veut lui faire. Les bonzes le conduisent au pied de l'autel, et lui mettent une longue robe grise, que j'ose dire être semblable quant à la forme aux robes ou manteaux de nos religieux d'Europe, le capuchon et la couleur à part. On lui met aussi sur la tête un bonnet de carton sans bords, doublé de toile grise ou noire, et la fonction finit par l'accolade. Le novice régale ensuite tous les bonzes, et l'ivresse qui succède à ce repas termine cette cérémonie.

Ils sont obligés de garder la continence ; mais, malgré les punitions attachées au commerce des femmes, ils cherchent sans cesse les occasions de satisfaire leurs passions, et au défaut de femmes, ces scélérats recourent à d'autres objets pour assouvir leur brutalité. Leur extérieur grave et composé cache souvent une ame noire, abandonnée à toutes sortes de vices. Ils sont moins persuadés de l'existence de leurs ridicules divinités, que les Chinois mêmes, qui ne se piquent pas d'une dévotion bien grande. Ils n'affectent une vie retirée et solitaire que pour mieux surprendre la crédulité du vulgaire, laquelle est en effet leur unique ressource.

Lorsqu'ils se sont enrichis dans cette indigne profession, ils peuvent la quitter et en embrasser une autre ; mais le changement d'état ne peut effacer la mauvaise réputation qu'ils se sont acquise. Etrange aveuglement de ces peuples, d'adorer des dieux dont ils méprisent les ministres, et de marquer d'infamie ceux qui s'attachent plus étroitement à leur culte !

Quoique l'art de deviner soit fort commun à la Chine, comme je l'ai déjà remarqué, les bonzes néanmoins se l'attribuent par excellence, et croient être les véritables et seuls

leur applique, de telle sorte que la flamme ait un passage libre pour s'insinuer également de tous côtés; et peut-être est-ce là à quoi l'on est l'habileté de l'ouvrier servent le plus pour réussir dans son entreprise, afin d'éviter certains accidents à peu près semblables à ceux que causent les obstructions dans le corps de l'animal.

Toute terre n'est pas propre à construire les caisses qui renferment la porcelaine. Il y en a de trois sortes qu'on met en usage. L'une qui est jaune et assez commune, elle domine par la quantité et fait la base. L'autre s'appelle *kao tou*; c'est une terre forte. La troisième, qui est une terre huileuse, se nomme *yeou-tou*. Ces deux sortes de terres se tirent en hiver de certaines mines fort profondes, où il n'est pas possible de travailler pendant l'été. Si on les mêloit en parties égales, ce qui couteroit un peu plus, les caisses dureroient long-temps. On les apporte toutes préparées d'un gros village qui est au bas de la rivière, à une lieue de King-te-Tching. Avant qu'elles soient cuites, elles sont jaunâtres; quand elles sont cuites, elles sont d'un rouge fort obscur. Comme on va à l'épargne, la terre jaune y domine, et c'est ce qui fait que les caisses ne durent que deux ou trois fournées, après quoi elles éclatent

tout-à-fait. Si elles ne sont que légèrement félées ou fendues, on les entoure d'un cercle d'osier; le cercle se brûle, et la caisse sert encore cette fois-là, sans que la porcelaine en souffre. Il faut prendre garde de ne pas remplir une fournée de caisses neuves, lesquelles n'aient pas encore servi; il y en faut mettre la moitié qui aient déjà été cuites. Celles-ci se placent en haut et en bas; au milieu des piles se mettent celles qui sont nouvellement faites. Autrefois, selon l'histoire de Feou-leang, toutes les caisses se cuisoient à part dans un fourneau, avant qu'on s'en servît pour faire cuire la porcelaine; sans doute parce qu'alors on avoit moins d'égard à la dépense qu'à la perfection de l'ouvrage. Il n'en est pas tout-à-fait de même à présent, et cela vient apparemment de ce que le nombre des ouvriers en porcelaine s'est multiplié à l'infini.

Venons maintenant à la construction des fourneaux. On les place au fond d'un assez long vestibule qui sert comme de soufflet, et qui est la décharge. Il a le même usage que l'arche des verreries. Les fourneaux sont présentement plus grands qu'ils n'étoient autrefois. Alors, selon le livre chinois, ils n'avoient que six pieds de hauteur et de largeur; maintenant ils sont hauts de deux brasses et ont près de quarante

brasses de profondeur. La voûte aussi bien que le corps du fourneau est assez épaisse pour pouvoir marcher dessus sans être incommodé du feu. Cette voûte n'est en dedans ni plate, ni formée en pointe; elle va en s'allongeant, et elle se rétrécit à mesure qu'elle approche du grand soupirail qui est à l'extrémité, et par où sortent les tourbillons de flamme et de fumée. Outre cette gorge, le fourneau a sur sa tête cinq petites ouvertures qui en sont comme les yeux : on les couvre de quelques pots cassés, de telle sorte pourtant qu'ils soulagent l'air et le feu du fourneau. C'est par ces yeux qu'on juge si la porcelaine est cuite : on découvre l'œil qui est un peu devant le grand soupirail, et avec une pincette de fer l'on ouvre une des caisses. La porcelaine est en état, quand on voit un feu clair dans le fourneau, quand toutes les caisses sont embrasées, et surtout quand les couleurs paroissent avec tout leur éclat. Alors on discontinue le feu, et l'on achève de murer pour quelque temps la porte du fourneau. Ce fourneau a dans toute sa largeur un foyer profond et large d'un ou de deux pieds; on le passe sur une planche pour entrer dans la capacité du fourneau et y ranger la porcelaine. Quand on a allumé le feu du foyer, on mure aussitôt la porte, n'y laissant

que l'ouverture nécessaire pour y jeter des quartiers de gros bois longs d'un pied, mais assez étroits. On chauffe d'abord le fourneau pendant un jour et une nuit; ensuite deux hommes, qui se relèvent, ne cessent d'y jeter du bois : on en brûle communément pour une fournée jusqu'à cent quatre-vingt charges. A en juger parce qu'en dit le livre chinois, cette quantité ne devroit pas être suffisante : il assure qu'anciennement on brûlait deux cent quarante charges de bois, et vingt de plus si le temps étoit pluvieux, bien qu'alors les fourneaux fussent moins grands de la moitié que ceux-ci. On y entretenoit d'abord un petit feu pendant sept jours et sept nuits; le huitième jour, on faisoit un feu très ardent; il est à remarquer que les caisses de la petite porcelaine étoient déjà cuites à part avant que d'entrer dans le fourneau : aussi faut-il avouer que l'ancienne porcelaine avoit bien plus de corps que la moderne. On observoit encore une chose qui se néglige aujourd'hui : quand il n'y avoit plus de feu dans le fourneau, on ne démuroit la porte qu'après dix jours pour les grandes porcelaines, et après cinq jours, pour les petites : maintenant on diffère à la vérité de quelques jours à ouvrir le fourneau, et à en retirer les grandes pièces de porcelaine,

car sans cette précaution elles éclateroient ; mais pour ce qui est des petites, si le feu a été éteint à l'entrée de la nuit, on les retire dès le lendemain. Le dessein apparemment est d'épargner le bois pour une seconde fournée. Comme la porcelaine est brûlante, l'ouvrier qui la retire, s'aide, pour la prendre, de longues écharpes pendues à son cou.

J'ai été surpris d'apprendre qu'après avoir brûlé dans un jour à l'entrée du fourneau jusqu'à cent quatre-vingts charges de bois, cependant le lendemain on ne trouvoit point de cendre dans le foyer. Il faut que ceux qui servent ces fourneaux soient bien accoutumés au feu : on dit qu'ils mettent du sel dans leur thé, afin d'en boire tant qu'ils en veulent sans en être incommodés ; j'ai peine à comprendre comment il se peut faire que cette liqueur salée les désaltère.

Après ce que je viens de rapporter, on ne doit pas être surpris que la porcelaine soit si chère en Europe : on le sera encore moins, quand on saura qu'outre le gros gain des marchands européens, et celui que font sur eux leurs commissionnaires chinois, il est rare qu'une fournée réussisse entièrement ; que souvent elle est toute perdue, et qu'en ouvrant le fourneau on trouve les porcelaines et les

caisses réduites en une masse dure comme un rocher; qu'un trop grand feu ou des caisses mal conditionnées peuvent tout ruiner; qu'il n'est pas aisé de régler le feu qu'on leur doit donner; que la nature du temps change en un instant l'action du feu, la qualité du sujet sur lequel il agit, et celle du bois qui l'entretient. Ainsi, pour un ouvrier qui s'enrichit, il y en cent autres qui se ruinent, et qui ne laissent pas de tenter fortune, dans l'espérance dont ils se flattent de pouvoir amasser de quoi élever une boutique de marchand.

D'ailleurs, la porcelaine qui se transporte en Europe se fait presque toujours sur des modèles nouveaux, souvent bizarres, et où il est difficile de réussir: pour peu qu'elle ait de défaut, elle est rebutée des Européens qui ne veulent rien que d'achevé, et dès-là elle demeure entre les mains des ouvriers, qui ne peuvent la vendre aux Chinois, parce qu'elle n'est pas de leur goût. Il faut par conséquent que les pièces qu'on prend portent les frais de celles qu'on rebute.

Selon l'histoire de *King-te-Tching*, le gain qu'on faisoit autrefois étoit beaucoup plus considérable que celui qui se fait maintenant, ce qui est difficile à croire; car il s'en faut bien qu'il se fît alors un si grand débit de porce-

laine en Europe. Je crois pour moi que cela vient de ce que les vivres sont maintenant bien plus chers, de ce que le bois ne se trouve plus des montagnes voisines qui sont épuisées, on est obligé de le faire venir de fort loin et à grands frais; de ce que le gain est partagé maintenant entre trop de personnes, et qu'enfin les ouvriers sont moins habiles qu'ils ne l'étoient dans ces temps reculés, et que par là on est moins sûr de réussir. Cela peut venir encore de l'avarice des mandarins qui occupent beaucoup d'ouvriers à ces sortes d'ouvrages, dont ils font des présents à leurs protecteurs de la cour, paient mal les ouvriers, ce qui cause le renchérissement des marchandises et la pauvreté des marchands.

J'ai dit que la difficulté qu'il y a d'exécuter certains modèles venus d'Europe, est une des choses qui augmentent le prix de la porcelaine; car il ne faut pas croire que les ouvriers puissent travailler sur tous les modèles qui leur viennent des pays étrangers. Il y en a d'impraticables à la Chine, de même qu'il s'y fait des ouvrages qui surprennent les étrangers, et qu'ils ne croient pas possibles. En voici quelques exemples. J'ai vu ici un fanal ou une grosse lanterne de porcelaine qui étoit d'une seule pièce, au travers de laquelle on

éclairait toute une chambre : cet ouvrage fut commandé, il y a sept ou huit ans, par le prince héritier. Ce même prince commanda aussi divers instruments de musique, entr'autres une espèce de petit orgue appelé *iseng*, qui a près d'un pied de hauteur, et qui est composé de quatorze tuyaux, dont l'harmonie est assez agréable; mais ce fut inutilement qu'on y travailla. On réussit mieux aux flûtes douces, aux flageolets, et à un autre instrument nommé *gueude*, qui est composé de diverses petites plaques rondes un peu concaves, dont chacune rend un son particulier : on en suspend neuf dans un cadre à divers étages qui se touchent avec des baguettes, comme le tympanon; il en résulte un petit carillon qui s'accorde avec le son des autres instruments, et avec la voix des musiciens. Il a fallu, dit-on, faire beaucoup d'épreuves, afin de trouver l'épaisseur et le degré de cuisson convenables pour avoir tous les tons nécessaires à un accord. Je m'imaginois qu'on avoit le secret d'insérer un peu de métal dans le corps de ces porcelaines pour varier les sons; mais on m'a détrompé : le métal est si peu capable de s'allier avec la porcelaine, que si l'on mettoit un denier de cuivre au haut d'une pile de porcelaine placée dans le four, ce denier venant à

se fondre, perceroit toutes les caisses et toutes les porcelaines de la colonne, qui se trouveroient toutes avoir un trou au milieu. Rien ne fait mieux voir quel mouvement le feu donne à tout ce qui est renfermé dans le fourneau; aussi assure-t-on que tout y est comme fluide et flottant.

Pour revenir aux ouvrages des Chinois un peu rares, ils réussissent principalement dans les grotesques et dans la représentation des animaux; les ouvriers font des canards et des tortues qui flottent sur l'eau. J'ai vu un chat peint au naturel; on avoit mis dans sa tête une petite lampe dont la flamme formoit les deux yeux, et l'on m'assura que pendant la nuit les rats en étoient épouvantés. On fait encore ici beaucoup de statues de *Kouan-in* (c'est une déesse célèbre dans toute la Chine); on la représente tenant un enfant entre ses bras, et elle est invoquée par les femmes stériles qui veulent avoir des enfants. Elle peut être comparée aux statues antiques que nous avons de Vénus et de Diane, avec cette différence que les statues de *Kouan-in* sont très modestes.

Il y a une autre espèce de porcelaine dont l'exécution est très difficile, et qui par là devient fort rare. Le corps de cette porcelaine est extrêmement délié, et la surface en est très

unie au-dans et au-dehors : cependant on y voit des moulures gravées, un tour de fleurs, par exemple, et d'autres ornements semblables. Voici de quelle manière on la travaille. Au sortir de dessus la roue, on l'applique sur un moule, où sont des gravures qui s'y impriment en dedans; en dehors, on la rend fine et délicate le plus qu'il est possible en la travaillant au tour avec le ciseau; après quoi on lui donne l'huile, et on la cuit dans le fourneau ordinaire.

Les marchands européens demandent quelquefois aux ouvriers chinois des plaques de porcelaine, dont une pièce fasse le dessus d'une table et d'une chaise, ou des cadres de tableaux : ces ouvrages sont impossibles : les plaques les plus larges et les plus longues sont d'un pied ou environ; si on va au-delà, quelque épaisseur qu'on leur donne, elles se déjettent : l'épaisseur même ne rendroit pas plus facile l'exécution de ces sortes d'ouvrages, et c'est pourquoi, au lieu de rendre ces plaques épaisses, on les fait de deux superficies qu'on unit en laissant le dedans vide; on y met seulement une traverse, et l'on fait aux deux côtés deux ouvertures pour les enchâsser dans des ouvrages de menuiserie, ou dans le dossier d'une chaise, ce qui a son agrément.

L'histoire de King-te-Tching parle de di-

vers ouvrages ordonnés par des empereurs, qu'on s'efforça vainement d'exécuter. Le père de l'Empereur régnant commanda des urnes à peu près de la figure des caisses où nous mettons des oranges, c'étoit apparemment pour y nourrir de petits poissons rouges, dorés et argentés, ce qui fait un ornement des maisons; peut-être aussi vouloit-il s'en servir pour y prendre le bain; car elles devoient avoir trois pieds et demi de diamètre, et deux pieds et demi de hauteur; le fond devoit être épais d'un demi-pied, et les parois d'un tiers de pied. On travailla trois ans de suite à ces ouvrages, et l'on fit jusqu'à deux cents urnes sans qu'une seule pût réussir. Le même Empereur ordonna des plaques pour des devants de galerie ouverte; chaque plaque devoit être haute de trois pieds, large de deux pieds et demi et épaisse d'un demi-pied : tout cela, disent les anciens de King-te-Tching, ne put s'exécuter, et les mandarins de cette province présentèrent une requête à l'Empereur pour le supplier de faire cesser ce travail.

Cependant les mandarins, qui savent quel est le génie des Européens en fait d'invention, m'ont quelquefois prié de faire venir d'Europe des dessins nouveaux et curieux, afin de pouvoir présenter à l'Empereur quelque chose de

singulier. D'un autre côté, les chrétiens me prenoient fort de ne point fournir de semblables modèles : car les mandarins ne sont pas tout-à-fait si faciles à se rendre que nos marchands, lorsque les ouvriers leur disent qu'un ouvrage est impraticable ; et il y a souvent bien des bastonnades données avant que le mandarin abandonne un dessin dont il se promettoit de grands avantages.

Comme chaque profession a son idole particulière, et que la divinité se communique ici aussi facilement que la qualité de comte et de marquis se donne en certains pays d'Europe, il n'est pas surprenant qu'il y ait un dieu de la porcelaine. Le *Pou-sa* (c'est le nom de cette idole) doit son origine à ces sortes de dessins qu'il est impossible aux ouvriers d'exécuter. L'histoire rapporte qu'autrefois un Empereur voulut absolument qu'on lui fît des porcelaines sur un modèle qu'il donna : on lui représenta que la chose étoit impossible ; mais toutes ces remontrances ne servirent qu'à exciter de plus en plus son envie. Les empereurs sont durant leur vie des divinités les plus redoutées à la Chine, et ils croient souvent que rien ne doit s'opposer à leurs désirs. Les officiers redoublèrent donc leurs soins, et ils usèrent de toutes sortes de rigueurs à l'égard des ouvriers. Ces mal-

heureux dépensoient leur argent, se donnoient bien de la peine, et ne recevoient que des coups. L'un d'eux, dans un mouvement de désespoir, se lança dans le fourneau allumé, et il y fut consumé à l'instant. La porcelaine qui s'y cuisoit en sortit, dit-on, parfaitement belle et au gré de l'Empereur, lequel n'en demanda pas davantage. Depuis ce temps-là, cet infortuné passa pour un héros, et il devint dans la suite l'idole qui préside aux travaux de la porcelaine. Je ne sache pas que son élévation ait porté d'autres Chinois à prendre la même route en vue d'un semblable honneur.

La porcelaine étant dans une si grande estime depuis tant de siècles, peut-être souhaiteroit-on savoir en quoi celle des premiers temps diffère de celle de nos jours, et quel est le jugement qu'en portent les Chinois? Il ne faut pas douter que la Chine ait ses antiquaires qui se préviennent en faveur de ses anciens ouvrages. Le Chinois même est naturellement porté à respecter l'antiquité : on trouve pourtant des défenseurs du travail moderne ; mais il n'en est pas de la porcelaine comme des médailles antiques, qui donnent la science des temps reculés. La vieille porcelaine peut être ornée de quelques caractères chinois, mais qui ne marquent aucun point d'histoire ; ainsi les curieux n'y peuvent trouver

qu'un goût et des couleurs qui la font préférer à celle de nos jours. Je crois avoir ouï dire, lorsque j'étois en Europe, que la porcelaine, pour avoir sa perfection, devoit avoir été long-temps ensevelie en terre : c'est une fausse opinion dont les Chinois se moquent. L'histoire de King-te-Tching, parlant de la plus belle porcelaine des premiers temps, dit qu'elle étoit si recherchée, qu'à peine le fourneau étoit-il ouvert, que les marchands se disputoient à qui seroit le premier partagé. Ce n'est pas là supposer qu'elle dût être enterrée.

Il est vrai qu'en creusant dans les ruines des vieux bâtiments, et surtout en nettoyant de vieux puits abandonnés, on y trouve quelquefois de belles pièces de porcelaine qui y ont été cachées dans des temps de révolution : cette porcelaine est belle, parce qu'alors on ne s'avisoit guère d'enfouir que celle qui étoit précieuse, afin de la retrouver après la fin des troubles. Si elle est estimée, ce n'est pas parce qu'elle a acquis dans le sein de la terre quelque nouveau degré de beauté, mais c'est parce que son ancienne beauté s'est conservée, et cela seul a son prix à la Chine, où l'on donne de grosses sommes pour les moindres ustensiles de poterie dont se servoient les empereurs *Yao* et *Chun*, qui ont régné plusieurs

siècles avant la dynastie des *Tang*, auquel temps la porcelaine commença d'être à l'usage des empereurs. Tout ce que la porcelaine acquiert en vieillissant dans la terre, c'est quelque changement qui se fait dans son coloris, ou, si vous voulez, dans son teint, qui fait voir qu'elle est vieille. La même chose arrive au marbre et à l'ivoire, mais moins promptement dans la porcelaine, parce que le vernis empêche l'humidité de s'y insinuer si aisément. Ce que je puis dire, c'est que j'ai trouvé dans de vieilles masures des pièces de porcelaine qui étoient probablement fort anciennes, et je n'y ai rien remarqué de particulier. S'il est vrai qu'en vieillissant elles se soient perfectionnées, il faut qu'au sortir des mains de l'ouvrier elles n'égalassent pas la porcelaine qui se fait maintenant; mais, ce que je crois, c'est qu'alors, comme à présent, il y avoit de la porcelaine de tout prix. Selon les annales de King-te-Tching, il y a eu autrefois des urnes qui se vendoient chacune jusqu'à cinquante-huit et cinquante-neuf taëls, c'est-à-dire plus de quatre-vingts écus. Combien se seroient-elles vendues en Europe? Aussi, dit le livre, y avoit-il un fourneau fait exprès pour chaque urne de cette valeur, et la dépense n'y étoit pas épargnée.

Le mandarin de King-te-Tching, qui m'honore de son amitié, fait à ses protecteurs de la cour des présents de vieille porcelaine qu'il a le talent de faire lui-même. Je veux dire qu'il a trouvé l'art d'imiter l'ancienne porcelaine, ou du moins celle de la basse antiquité; il emploie à cet effet quantité d'ouvriers. La matière de ces faux *Kou-tong*, c'est-à-dire de ces antiques contrefaites, est une terre jaunâtre qui se tire d'un endroit assez près de King-te-Tching, nommé *Mangan-Ching*. Elles sont fort épaisses. Le mandarin m'a donné une assiette de sa façon, qui pèse autant que dix assiettes ordinaires. Il n'y a rien de particulier dans le travail de ces sortes de porcelaines, sinon qu'on leur donne une huile faite de pierre jaune mêlée avec l'huile ordinaire, en sorte que cette dernière domine: ce mélange donne à la porcelaine la couleur d'un vert de mer. Quand elle a été cuite, on la jette dans un bouillon très gras fait de chapons et d'autre viande: elle s'y cuit une seconde fois, après quoi on la met dans un égout le plus bourbeux qui se puisse trouver, où on la laisse un mois et plus. Au sortir de cet égout, elle passe pour être de trois ou quatre cents ans; ou du moins de la dynastie précédente des *Ming*, où les porcelaines de cette couleur et de cette épaisseur

étoient estimées à la cour. Ces fausses antiques sont encore semblables aux véritables, en ce que, lorsqu'on les frappe, elles ne résonnent point, et que si on les applique auprès de l'oreille, il ne se fait aucun bourdonnement.

On m'a apporté des débris d'une grosse boutique une petite assiette, que j'estime beaucoup plus que les plus fines porcelaines faites depuis mille ans. Au fond de l'assiette, est peint un crucifix entre la Sainte-Vierge et saint Jean. On m'a dit que les Chinois faisoient autrefois de ces porcelaines pour le Japon, mais qu'il ne s'en fait plus depuis seize à dix-sept ans. Apparemment que les chrétiens du Japon se servoient de cette industrie durant la persécution, pour avoir des images de nos mystères. Ces porcelaines, confondues dans des caisses avec les autres, échappoient à la recherche des ennemis de la religion : ce pieux artifice aura été découvert dans la suite, et rendu inutile par des recherches plus exactes ; et c'est ce qui fait sans doute qu'on a discontinué à King-te-Tching ces sortes d'ouvrages.

On est presque aussi curieux à la Chine des verres et des cristaux qui viennent d'Europe, que le sont les Européens des porcelaines de la Chine : cependant, quelque estime qu'en

faisent les Chinois, ils n'en sont pas venus encore jusqu'à traverser les mers pour chercher du verre en Europe; ils trouvent que leur porcelaine est plus d'usage : elle souffre les liqueurs chaudes; on peut tenir une tasse de thé bouillant sans se brûler, si on la sait prendre à la chinoise; ce qu'on ne peut pas faire, même avec une tasse d'argent de la même épaisseur et de la même figure. La porcelaine se fond ainsi que le verre, et si elle est moins transparente, elle est aussi moins fragile. Ce qui arrive au verre qui est fait tout récemment, arrive pareillement à la porcelaine; rien ne marque mieux une constitution de parties à peu près semblables; la bonne porcelaine a un son clair comme le verre; le verre se taille avec le diamant, on se sert aussi du diamant pour réunir ensemble et coudre en quelque sorte des pièces de porcelaine cassées; c'est même un métier à la Chine : on y voit des ouvriers uniquement occupés à remettre dans leur place des pièces brisées; ils se servent du diamant comme d'une aiguille pour faire de petits trous au corps de la porcelaine, où ils entrelacent un fil de laiton très délié, et par là ils mettent la porcelaine en état de servir, sans qu'on s'aperçoive presque de l'endroit où elle a été cassée.

Je dois avant que de finir cette lettre, qui vous paroîtra peut-être trop longue, éclaircir un doute que j'ai infailliblement fait naître. J'ai dit qu'il vient sans cesse à King-te-Tching des barques chargées de *pe-tun-tse* et de *kao-lin*, et qu'après les avoir purifiés, le marc qui en reste s'accumule à la longue, et forme de grands monceaux. J'ai ajouté qu'il y a trois mille fourneaux à King-te-Tching; que ces fourneaux se remplissent de caises et de porcelaines; que ces caises ne peuvent servir au plus que trois ou quatre fournées, et que souvent toute une fournée est perdue. Il est naturel qu'on me demande après cela quel est l'abîme où, depuis près de treize cents ans, se jettent tous ces débris de porcelaine et de fourneaux, sans qu'il ait encore été comblé.

La situation même de King-te-Tching et la manière dont il est construit, donneront l'éclaircissement qu'on souhaite. King-te-Tching, qui n'étoit pas fort étendu dans ses commencements, s'est extrêmement accru par le grand nombre des édifices qu'on y a bâtis, et qu'on bâtit encore tous les jours : chaque édifice est environné de murailles : les briques dont ces murailles sont construites, ne sont pas couchées les unes sur les autres, ni cimentées comme les ouvrages de maçonnerie d'Europe :

les murailles de la Chine ont plus de grâce et moins de solidité. De longues et de larges briques incrustent, pour ainsi dire, la muraille : chacune de ces briques en a une à ses côtés, il n'en paroît que l'extrémité à fleur de la brique du milieu, et l'une et l'autre sont comme les deux éperons de cette brique. Une petite couche de chaux, mise autour de la brique du milieu, lie toutes ces briques ensemble. Les briques sont disposées de la même manière au revers de la muraille; ces murailles vont en s'étrécissant à mesure qu'elles s'élèvent, de sorte qu'elles n'ont guère au haut que la longueur et la largeur d'une brique; les éperons ou les briques, qui sont en travers, ne répondent nulle part à celles du côté opposé; par-là le corps de la muraille est comme une espèce de coffre vide. Quand on a fait deux ou trois rangs de briques placées sur des fondements peu profonds, on comble le corps de la muraille de pots cassés, sur lesquels on verse de la terre délayée en forme de mortier un peu liquide. Ce mortier lie le tout et n'en fait qu'une masse, qui serre de toutes parts les briques de traverse; et celles-ci serrent celles du milieu, lesquelles ne portent que sur l'épaisseur des briques qui sont au-dessous. De loin, ces murailles me parurent d'abord faites

de belles pierres grises, carrées et polies avec le ciseau. Ce qui est surprenant, c'est que si on a soin de bien couvrir le haut de bonnes tuiles elles durent jusqu'à cent ans. A la vérité, elles ne portent point le poids de la charpente, qui est soutenue par des colonnes de gros bois; elles ne servent qu'à environner les bâtiments et les jardins. Si l'on essayoit en Europe de faire de ces sortes de murailles à la chinoise, on ne laisseroit pas d'épargner beaucoup, surtout en certains endroits.

On voit déjà ce que deviennent en partie les débris de la porcelaine et des fourneaux. Il faut ajouter qu'on les jette d'ordinaire sur les bords de la rivière qui passe au bas de King-te-Tching : il arrive par là qu'à la longue on gagne du terrain sur la rivière. Ces décombres humectés par la pluie, et battus par les passants, deviennent d'abord des places propres à tenir le marché, ensuite on en fait des rues. Outre cela, dans les grandes crues d'eau, la rivière entraîne beaucoup de ces porcelaines brisées : on diroit que son lit en est tout pavé, ce qui ne laisse pas de réjouir la vue. De tout ce que je viens de dire, il est aisé de juger quel est l'abîme où, depuis tant de siècles, sont absorbés tous ces débris de fourneaux et de porcelaine.

Mais pour peu qu'un missionnaire ait de zèle, il se présente à son esprit une pensée bien affligeante. Quel est l'abîme, me dis-je souvent à moi-même, où sont tombés tant de millions d'hommes qui, durant cette longue suite de siècles, ont peuplé King-te-Tching? On voit toutes les montagnes des environs couvertes de sépulcres : au bas d'une de ces montagnes, est une fosse fort large, environnée de hautes murailles ; c'est là que sont jetés les corps des pauvres qui n'ont pas de quoi avoir un cercueil, ce qu'on regarde ici comme le plus grand de tous les malheurs ; cet endroit s'appelle *Oxan-min-kem*, c'est-à-dire, fosse à l'infini, fausse pour tout un monde. Dans les temps de peste, qui fait presque tous les ans de grands ravages dans un lieu si peuplé, cette large fosse engloutit bien des corps sur lesquels on jette de la chaux vive, pour consumer les chairs. Vers la fin de l'année, en hiver, les bonzes, par un acte de charité fort intéressée (car il est précédé d'une bonne quête), viennent retirer les ossements pour faire place à d'autres, et ils les brûlent durant une espèce de service qu'ils font pour ces malheureux défunts.

De cette sorte, les montagnes qui environnent King-te-Tching, présentent à la vue la

terre où sont rentrés les corps de tant de millions d'hommes qui ont subi le sort de tous les mortels. Mais, quel est l'abîme où leurs ames sont tombées, et quoi de plus capable d'animer le zèle d'un missionnaire pour travailler au salut de ces infidèles, que la perte irréparable de tant d'ames pendant une si longue suite de siècles! King-te-Tching est redevable aux libéralités de M. le marquis de Brotsia, d'une église qui a un troupeau nombreux, lequel s'augmente considérablement chaque année. Plaise au Seigneur de verser de plus en plus ses bénédictions sur ces nouveaux fidèles! Je les recommande à vos prières. Si elles étoient soutenues de quelques secours pour augmenter le nombre des catéchistes, on seroit édifié à la Chine de voir que ce n'est pas seulement le luxe et la cupidité des Européens qui font passer leurs richesses jusqu'à King-te-Tching; mais qu'il se trouve des hommes zélés qui font des desseins beaucoup plus nobles, que ceux qui en font venir des bijoux si fragiles. Je suis avec bien du respect, etc.

EXTRAIT

D'une lettre du P. Laureati, à M. le baron de Zea, écrite de Fokien le 26 juillet 1714. (*Traduit de l'italien.*)

Il seroit difficile, Monsieur, de satisfaire entièrement votre curiosité sur tout ce que vous me demandez; appliqué par goût autant que par devoir, à la conversion de mes frères, vous devez bien penser que des travaux de cette nature ne laissent que très peu de moments aux missionnaires, jaloux de gagner des ames au Seigneur. Cependant je vais vous faire part des observations que j'ai faites dans le vaste pays que j'ai parcouru. Lorsque nos missions seront un peu tranquilles, je vous écrirai plus amplement sur les différents points que vous me priez d'éclaircir.

La Chine est fertile en toutes sortes de grains. Elle produit du froment, de l'orge, du millet, du seigle et du riz, qui est la nourriture la plus ordinaire des Chinois. Les légumes y sont si communs, qu'on les donne aux troupeaux; la terre les produit deux ou trois fois chaque année dans la plupart des provinces,

ce qui prouve autant l'industrie des peuples que la *fécondité* de la terre.

Il y a plusieurs sortes de fruits; entre autres des poires, des pommes, des coings, des citrons, des limons, des figues appelées bananes, des cannes de sucre, des goyaves, des raisins, des citrouilles, des concombres, des noix, des prunes, des abricots et des coco; mais on n'y voit ni olives ni amandes. Les figues qu'on y a transportées d'Europe, n'ont point dégénéré sous ce climat. On sait la réputation que les oranges de la Chine se sont acquise en Europe; elles sont ici aussi communes que les pommes en Normandie, et à un si bas prix, que pour dix sous on en peut avoir la charge d'un cheval. De tous les fruits qui nous sont inconnus, et qui sont communs en ce pays, le *mangie*, et le *licy* ou *litchy* m'ont paru les meilleurs. Le mangle ravit par son odeur; sa chair est jaune, et pleine d'un suc si acide, que les taches qu'il fait sont ineffaçables: on prétend que son noyau est un remède certain contre le flux de sang. Le litchy a le goût du raisin muscat; il est de la grosseur d'une prune ou d'une nèfle; son écorce est rude, quoiqu'elle soit assez fine; sa chair est ferme, et a la couleur d'un raisin dont on a ôté la peau; le noyau en est gros et noir: quand on a fait

sucher ce fruit, il a le goût du raisin sec. Les Chinois en conservent toute l'année, et le mêlent avec le thé, auquel ce fruit donne alors un petit goût aigrelet fort agréable.

On trouve communément dans toutes les provinces de la Chine des grenades, des grenadilles, des ananas, des avogados et autres fruits semblables, qui croissent dans toutes les Indes, tant orientales qu'occidentales. Outre les fruits, la terre produit encore des herbes semblables aux nôtres, des laitues, des épinards, des choux, et toutes sortes de racines.

Les cannes de sucre se cultivent dans presque toutes les provinces méridionales, et le sucre candi ne se vend que quatre sous la livre aux Européens, c'est-à-dire, que les naturels du pays l'achètent à meilleur marché. Le peuple mange beaucoup de ces cannes, et je suis surpris que l'usage de ce fruit, qui est pernicieux et nuisible à la santé dans nos colonies françaises, ne cause ici aucune maladie.

Il n'y a point de chênes à la Chine, mais il y a une espèce d'arbre que nous appelons *arbre de fer*, à cause de sa dureté, et qui supplée au défaut du chêne. Il y a des pins, des frênes, des ormeaux, des palmiers et des cèdres. Les Chinois regardent ce dernier arbre comme nous regardons le cyprès; c'est l'arbre

fatal ; ils s'en servent pour inhumer les morts.

L'arbre le plus commun et le plus utile est le *bambou*, dont les branches ressemblent à des roseaux. C'est un bois dur et creux, qui a des nœuds et des jointures comme le roseau. Les Chinois en font leurs lits, leurs tables, leurs chaises, des éventails, et mille autres ouvrages qu'ils couvrent d'un beau vernis.

Il y a aussi des herbes et des racines médicinales qui seroient inconnues en Europe, si notre commerce avec les Chinois ne les avoit fait connoître. La rhubarbe est la principale et la plus célèbre. Elle se vend ici à un très bas prix, et il semble que les Chinois n'en connoissent l'usage que pour les teintures jaunes. Je ne saurois leur pardonner de nous vendre cette racine, après en avoir extrait presque toute la vertu par leurs teintures. En effet, quelle vertu n'auroit-elle point, si nous pouvions l'avoir dans toute sa perfection ! Je ne parle point du *quina*, du *santum* si connu en Portugal, et de cent autres racines ou herbes que la pharmacie emploie quelquefois bien, plus souvent mal à propos, à la guérison de nos corps.

On trouve ici plusieurs espèces de cire. Outre celle que forment les abeilles du suc des fleurs, il y en a une autre qui est beau-

coup plus blanche, et qui répand une lumière plus claire et plus éclatante. Elle est l'ouvrage de certains petits vers qu'on élève sur des arbrisseaux à peu près comme les vers à soie.

Je n'ai pas vu beaucoup de fleurs dans la province de Fokien; mais quand on ne m'auroit pas assuré qu'il y en a de toutes les espèces dans les provinces plus septentrionales, les ouvrages en broderie où l'on voit des fleurs dont les nuances et les couleurs sont charmantes, me persuaderoient assez qu'il a fallu que la nature en ait produit les modèles.

Les Chinois, à l'imitation de presque tous les peuples orientaux, usent de la feuille de bétel, comme du remède souverain contre toutes les maladies qui attaquent la poitrine ou l'estomac. L'arbrisseau qui porte cette feuille croît comme le lierre, et serpente autour des arbres. Cette feuille est d'une forme longue, ayant le bout pointu et s'élargissant vers la queue; sa couleur est d'un verd naissant. Ils la couvrent le plus souvent de chaux vive, et mettent au milieu une noix d'*areca* qui ressemble beaucoup, quant à la figure, à la noix muscade. Ils mâchent continuellement ces feuilles, et ils prétendent que cette composition fortifie les gencives, conforte le cerveau, chasse la

bile, nourrit les glandes qui sont autour de la gorge, et sert de préservatif contre l'asthme, maladie que la chaleur de ce climat rend fort commune dans les provinces méridionales. Ils portent le bétel et l'areca dans des boîtes, et offrent ces feuilles, quand ils se rencontrent, de la même manière que nous offrons le tabac.

Le thé, qui est la boisson favorite des Chinois, s'appelle ici *theca*. Ce sont les feuilles d'un arbuste qui ressemble au grenadier, mais dont l'odeur est plus agréable, quoique le goût en soit plus amer. Je ne vous parlerai point de la manière dont les Chinois préparent cette boisson; personne ne l'ignore aujourd'hui en France, où le thé est devenu autant à la mode que le chocolat l'est en Espagne. J'ai pourtant observé que quoique que les Chinois boivent du thé du matin au soir (car il est rare qu'ils boivent de l'eau froide et pure), ils n'en prennent que très peu à la fois et dans de très petites tasses. Ils nous regardent comme des gourmands, et prétendent que cette boisson ne nous fait pas tout le bien qu'elle nous feroit, si nous en usions à petits coups et souvent.

Le thé le plus excellent croît dans la province de Nankin; je n'en ai vu que deux ou

trois plantes dans le jardin du *Tito*, d'Emouy. L'arbrisseau qui le produit s'étend en petites branches : sa fleur tire sur le jaune et a l'odeur de la violette. Cette odeur est sensible lors même que la fleur est sèche. La première feuille naît et se cueille au printemps, parce qu'alors elle est plus molle et plus délicate. On la fait sécher à petit feu dans un vase de grosse terre, et on la roule ensuite sur des nattes couvertes de coton. On la transporte par tout l'empire dans des boîtes de plomb garnies d'osier et de roseaux.

Au reste, il y a du thé plus ou moins estimé, celui que nous appelons *impérial* est le plus cher, et à mon avis le moins bon : ses feuilles sont moins larges, mais aussi elles sont plus amères que les feuilles du thé vert ordinaire. Il faut aussi remarquer que les Chinois gardent pour eux le meilleur thé, et que celui que nous apportons en Europe, lequel coûte ici vingt-cinq, trente et trente-cinq sous la livre, a souvent bouilli plus d'une fois dans les théyères chinoises. Ils prétendent de plus que l'on doit boire le thé sans sucre, surtout le vert. Ceux qui y trouvent trop d'amertume, se contentent de mettre dans leur bouche un morceau de sucre candi, qui suffit pour huit ou dix prises. J'ai éprouvé qu'en effet le thé

pris en cette manière étoit beaucoup plus agréable et même plus sain.

Je ne sais si je dois donner le nom de vin à la liqueur dont ils usent dans leurs repas. Elle est faite de riz et d'eau. Je la trouve fort inférieure au cidre et à la bière, et elle me paroît détestable quand elle est chaude; ils prétendent qu'elle est très saine. Je me suis néanmoins aperçu que le bon vin leur plaît pour le moins autant qu'à nous.

Quoiqu'ils aient quelques vignes, ils en négligent la culture, soit qu'ils ne sachent pas vendanger, soit que la qualité du terroir ne permette pas que le raisin parvienne à une entière maturité. Ils font chauffer l'eau et le vin et généralement toutes les liqueurs dont ils usent, et ce n'est que depuis quelques années qu'on s'est accoutumé à boire à la glace dans la province de Pekin, cette coutume n'ayant point encore pénétré dans les provinces méridionales. Je ne sais si je dois attribuer à cette habitude de boire chaud, la santé dont ils jouissent; la goutte et la gravelle sont des maux qui leur sont inconnus. Ils ne laissent pourtant pas de boire avec excès de ce vin de riz: ils s'enivrent même assez souvent; mais ils attendent la nuit, ne pouvant souffrir que le soleil soit témoin de leur intempérance.

Il y a dans cet empire des mines de divers métaux, d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, d'étain, etc. Outre le cuivre ordinaire, il y en a de blanc, qui est si fin et si parfait, qu'il a la touche de l'argent. Les Japonais en apportent à la Chine d'une autre espèce, qui est jaune, et qui se vend en lingots; il a la touche de l'or, et les Chinois s'en servent à plusieurs ouvrages domestiques. On prétend que ce cuivre n'engendre point de vert-de-gris.

L'or de la Chine est moins pur que celui du Brésil; mais aussi, proportion gardée, on l'achète bien moins cher, et il y a soixante-dix pour cent à gagner, quand on l'apporte en Europe. Les Chinois ont quelques vases d'or ou d'argent, mais ce n'est pas en cela qu'ils font consister leur plus grand luxe.

J'ai ouï dire que les empereurs chinois des anciennes races, avoient interdit à ces peuples le travail des mines d'or, et que le fondement de cette loi étoit, qu'il n'étoit pas naturel de rendre cet empire florissant, en exposant les peuples à la mort que causent les vapeurs malignes sortant de la terre. Aujourd'hui l'on est moins scrupuleux, et il est certain que les Chinois font un très grand commerce d'or; mais il faut être bien connoisseur pour se fier

à eux, à cause de la grande ressemblance qu'il y a entre l'or et ce cuivre jaune du Japon dont j'ai parlé.

Leurs rois, dit le P. Martini, n'ont jamais voulu permettre qu'on frappât de la monnoie d'or ou d'argent, afin de prévenir les fraudes ordinaires de cette nation, qui est fort avide. Ils reçoivent et donnent l'or et l'argent au poids, et ils distinguent très bien s'il est pur ou s'il y a de l'alliage. Quelquefois ils se servent de l'or dans leurs achats, mais en ce cas il passe pour marchandise et non pour monnoie. De là vient que l'argent est continuellement coupé en petits morceaux.

Il n'y a point d'autres monnoies courantes que certaines pièces de cuivre, plates et rondes, avec un trou carré au milieu, pour les enfiler plus commodément. Tout s'achète et se vend au poids. Le *pic* ou quintal est de cent *catis* ou livres; le *catis*, de seize *taëls* ou onces, le *taël*, de dix *masses* ou gros; la *masse*, de dix condorins ou sous; le *condorin*, de dix petits ou deniers, qui sont ces pièces de cuivre. Aussi faut-il mille petits pour faire un taël, dont la valeur est de cinq livres de notre monnoie. Le poids de la Chine surpasse le nôtre de vingt-quatre pour cent.

Chacun porte sa balance et pèse ce qu'il

achète et ce qu'il vend ; il faut, pour pouvoir s'en servir, que les commis du *Houpou* l'aient examinée. La balance qui sert aux petites emplettes, ressemble au poids romain, et on la porte dans un petit étui : elle sert à peser l'argent jusqu'à la concurence de ving-cinq taëls.

Les Chinois ont plusieurs manufactures d'étoffes de soie, comme de damas pour meubles et pour habits, des étamines, des gros-de-tours appelés *gourgourans*, des tafetas, des satins unis et à fleurs, des *lampas*, etc. Je ne veux pas comparer ces manufactures aux nôtres : cependant leurs teintures sont infiniment meilleures, et leurs couleurs primitives sont à l'épreuve de l'eau. Je crois même que si on vouloit faire travailler les ouvriers dans notre goût, et les payer à proportion de leur travail, ils ne seroient pas inférieurs à ceux de France, mais on doit considérer que nous achetons plus cher en Europe la soie brute, qu'on ne paie à la Chine les soies mises en œuvre.

Si l'histoire des Chinois est véritable, il paroît qu'ils ont inventé la manière d'élever les vers à soie, deux mille ans avant la naissance de Jésus-Christ. Je laisse cette question à décider aux personnes curieuses des antiquités chinoises ; je vous dirai seulement, sur la relation de plusieurs de mes confrères, que la

province de Tche-Kiang fournit plus de soie que n'en produit toute l'Europe ensemble. Les vers la filent deux fois chaque année, et on la travaille dans les provinces de Pekin, de Nankin et de Canton; mais je préfère les soieries de Nankin à celles de Canton, parce qu'elles me semblent plus douces et mieux travaillées, et que les ouvriers de cette dernière pr ce mêlent dans leurs étoffes une partie considérable de soie crue et de filoselle.

Comme les Chinois n'ont ni lin, ni chanvre, leurs toiles, quoique très fines, sont faites de fil de coton ou d'ortie. Ils fabriquent aussi des draps fort légers, dont ils se servent en hiver au lieu d'étoffes de soie. Dans les provinces du nord, ils doublent ces draps de peaux de bêtes, dont les Moscovites et les Tartares font un grand commerce avec eux.

L'usage de la porcelaine est général par toute la Chine; mais la plus belle se fabrique à King-te-Tching, bourgade dépendante de Jao-tcheou-fou. Ce bourg où sont les vrais ouvriers de la porcelaine, est aussi peuplé que les plus grandes villes de la Chine: il ne lui manque qu'une enceinte de murailles, pour avoir le nom de ville. On y compte plus d'un million d'ames: il s'y consomme chaque jour plus de dix mille charges de riz, et plus de

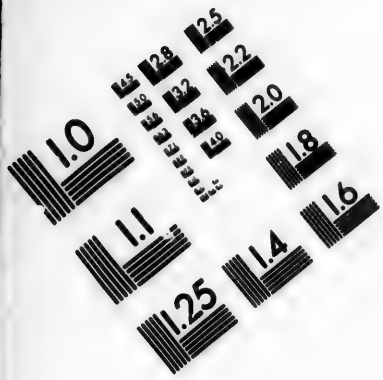
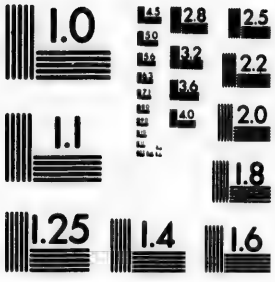
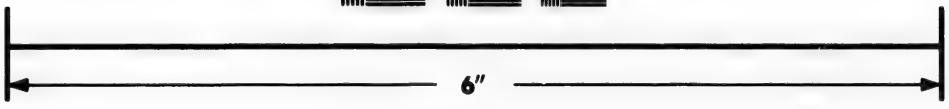
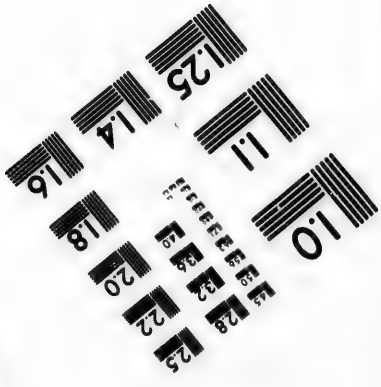


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

mille cochons, sans parler des autres animaux dont les habitants se nourrissent.

On trouve dans la province de Nankin la matière dont se fait la porcelaine; mais comme les eaux n'y sont pas propres pour la pétrir, on la transporte à *Kin-tchéou*. Les paysans de ce bourg fabriquent tous les ouvrages de porcelaine que l'on débite dans cet empire. C'est un travail long et pénible, et je ne saurois comprendre comment ils peuvent vendre cette porcelaine à si bas prix. La plus rare et la plus précieuse est la porcelaine jaune; elle est réservée à l'Empereur. Cette couleur, en quelque ouvrage que ce soit, est affectée au prince.

Quoique le tabac ne soit pas si généralement en usage à la Chine qu'en Europe, ce pays en produit néanmoins une très grande quantité. On ne le réduit point en poudre, parce que les Chinois ne s'en servent que pour fumer. On cueille les feuilles lorsqu'elles sont bien mûres, et on les carde à peu près comme on carde la laine. On les met ensuite sous un pressoir, et on les foule de la même manière que nos tanneurs foulent les restes du tan dont ils font des mottes à brûler.

Les ouvrages de vernis que nous estimons tant en Europe, sont ici très communs et à un

organes des volontés du destin. La plus grande superstition des Chinois consiste à consulter les dieux et les hommes sur le succès heureux ou malheureux de leurs affaires. S'ils sont malades, ils veulent connoître la durée de leur maladie; et, pour cet effet, ils consultent la divinité bienfaisante, dont l'intérêt est de procurer la guérison. Ils viennent dans une pagode; après avoir présenté à l'idole plusieurs mets différents, dont les bonzes profitent, ils se prosternent la face contre terre, tandis que le bonze principal fait brûler du papier doré dans une urne de bronze, et prépare plusieurs petits bâtons, sur lesquels est écrite la bonne ou mauvaise fortune. Après les avoir pressés, il en tient un de tous d'un sac ou d'une boîte; si la décision de l'oracle ne leur plaît pas, ils recommencent, et sont obligés de s'en tenir à cette seconde décision, favorable ou contraire. C'est ainsi que parmi eux le hasard décide de l'avenir.

Un bonze convaincu d'avoir eu commerce avec une femme, est puni très sévèrement: ses confrères sont ses bourreaux, et vengent en apparence l'injure faite à leur religion, en punissant un crime qu'ils commettent eux-mêmes, ou qu'ils brûlent de commettre. On met au cou du coupable un sac fort pesant,

et on le traîne par la ville pendant une lune entière, en le frappant continuellement. Au reste, ces châtiments sont rares, et les bonzes ont autant d'adresse à cacher leurs passions, que d'avidité à les satisfaire.

Il y avoit autrefois près de Fo-tcheou (ville où réside le père de Zea), une pagode fameuse où demeuroient les bonzes les plus distingués de la province. La fille d'un docteur chinois, allant à la maison de campagne de son père, suivie de deux servantes, et portée, suivant l'usage du pays, dans une chaise couverte, eut la curiosité d'entrer dans le temple, et envoya prier les bonzes de se retirer, tandis qu'elle y feroit sa prière. Le bonze principal, curieux de voir cette jeune personne, se cacha derrière l'autel; il ne la vit que trop, et il en devint si épris, que son imagination échauffée écarta l'idée du péril, et ne lui montra que la facilité qu'il y avoit à enlever une fille faible et mal accompagnée. L'exécution suivit de près le projet. Il ordonna aux autres bonzes ses confidents d'arrêter les deux suivantes, et il ravit cette fille malgré ses cris et ses larmes.

Le docteur n'ignora pas long-temps l'absence de sa fille; il sut qu'elle étoit entrée dans la pagode, et qu'elle y avoit disparu. Les

bonzes répondirent à toutes les demandes qu'il fit, qu'il étoit bien vrai qu'elle avoit visité la pagode, mais qu'elle en étoit sortie après avoir fait sa prière. Le docteur, élevé dans le mépris pour les bonzes, comme le sont tous les hommes lettrés qui se mettent au-dessus de la sotte crédulité du vulgaire, s'adressa au général des Tartares de cette province, et lui demanda justice contre les ravisseurs de sa fille. Les bonzes, s'imaginant trouver dans ces deux hommes une confiance aveugle, leur dirent que Fo, étant devenu amoureux de la jeune fille, l'avoit enlevée. Le bonze, auteur du rapt, voulut ensuite, par une harangue fort pathétique, faire comprendre au docteur combien Fo avoit fait d'honneur à toute sa famille, en jugeant sa fille digne de sa tendresse et de sa société. Mais le général tartare, sans s'amuser à ces fables, s'occupa à examiner curieusement tous les réduits les plus cachés de la pagode, entendit quelques cris confus sortir du fond d'un rocher. Il s'avança vers ce lieu, et aperçut une porte de fer qui fermoit l'entrée d'une grotte: l'ayant fait abattre, il entra dans un lieu souterrain, où il trouva la fille du docteur, et plus de trente autres femmes qui y étoient renfermées. Elles sortirent de leur prison et de la pagode, et

[illegible] après, le général fit mettre le feu aux quatre coins de cet édifice, et brûla le temple, les autels, les dieux et leurs infâmes ministres.

Le culte que les bonzes rendent aux idoles, ne s'étend pas loin. Uniquement occupés à entretenir les lampes des pagodes, et à recevoir ceux qui viennent faire leurs prières, ils mènent une vie molle et voluptueuse. La plupart d'entre eux n'ont aucun revenu fixe, et ils vont de porte en porte, une clochette à la main, mendier les secours nécessaires à la vie. Lorsqu'un Chinois fait quelque fête en l'honneur de l'idole qu'il garde dans sa maison, il appelle les bonzes, qui, revêtus de longues chaupes brodées, portent l'idole par les rues. Ils marchent deux à deux, tenant en main plusieurs banderoles, garnies de sonnettes, et le peuple les suit par curiosité bien plus que par dévotion. Au jour de la nouvelle et pleine lune, ils se lèvent pendant la nuit et récitent des prières. Il m'a semblé qu'ils répétoient toujours la même chose, avec autant de modestie et de dévotion que s'ils avoient quelque idée des dieux qu'ils invoquent. Ils affectent une grande humilité dans les premiers compliments qu'ils se font dans leurs visites; ils se prosternent les uns devant les autres; ils se ré-

galent ensuite, et s'enlèvent le plus souvent; en sorte que la visite, qui commence par les compliments, finit presque toujours par les invectives.

Tel est, Monsieur, le déplorable aveuglement d'un peuple, à la conversion duquel tant de zélés missionnaires travaillent depuis si long-temps. S'ils n'ont point encore réussi à le tirer des épaisses ténèbres où il est plongé, c'est que le temps des miséricordes n'est point venu pour lui; le Seigneur nous réserve d'autres fatigues, et après avoir éprouvé notre constance, nous espérons qu'il la couronnera un jour par la conversion entière de cette nation. J'ai l'honneur d'être, etc.

FIN DU TOME VINGT-HUITIÈME.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

BIBLIOTHECA
Claromontensis

TABLE DES MATIÈRES.

Lettre du P. Jartoux, missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine, au P. de Fontaney, de la même Compagnie. Page 1
Lettre du P. d'Entrecolles, missionnaire de la compagnie de Jésus, à M. le marquis de Brancas, sur la mort du P. Charles de Broissia, son frère. 25
Lettre du P. Gerbillon, supérieur-général des missions de la Chine. 38
Lettre du P. Bouvet, missionnaire. 44
Lettre du P. d'Entrecolles, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père procureur-général des missions des Indes et de la Chine. 50
Extrait de quelques lettres écrites ces années dernières de la Chine. 73
Lettre du P. Parennin, missionnaire. 79
Lettre du P. Jartoux, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père procureur-général des missions des Indes et de la Chine. . 84
Lettre du P. d'Entrecolles, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père procureur-général des missions des Indes et de la Chine. 99

181

Chine, et des Indes.

Extrait d'une lettre du P. Gerbillon, de la Chine, au P. Tachard, de la Compagnie de Jesus, touchant le retour de P. Gerbillon, Procureur-général de la Mission des Indes et de la Chine, en Europe, & le retour de P. Visdelou, Procureur de la Mission de la Chine, en Europe. Du 20 Novembre 1714 (traduite de l'Italien) 240

Lettre du P. Jartoux, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au P. de Bouvet, touchant l'Usage de l'Aimant, dans la Navigation. Du 1 Janvier 1715 245

Lettre du P. Bouvet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à M. le Marquis de Dangeau, touchant la Religion, les Sciences, & les Arts de la Chine. Du 1 Janvier 1698 253

Lettre du P. Bouvet, missionnaire. 41

Lettre du P. Lantreville, missionnaire de la Compagnie de Jesus, au pere procureur-général des Missions des Indes et de la Chine. 50

Extrait de quelques lettres écrites cet année de la Chine. 73

Lettre du P. Parennin, missionnaire. 79

Lettre du P. Duteil, missionnaire de la Compagnie de Jesus, au pere procureur-général des Missions des Indes et de la Chine. 84

Lettre du P. d'Entrecolles, missionnaire de la Compagnie de Jesus, au pere procureur-général des Missions des Indes et de la Chine. 93